This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

WIDENER
HN NEDW -

42578.52.20

Harvard College Library

FROM

J. E. Peabody
Boston

LÉON DE TINSEAU

MON
ONCLE ALCIDE

SIXIÈME ÉDITION

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE
1892

MON ONCLE ALCIDE

6356

CALMANN LEVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18

ALAIN DE KERISEL	1 vol.
L'ATTELAGE DE LA MARQUISE	1 —
BOUCHE CLOSE	1 —
CHARME ROMPU	1 —
DERNIÈRE CAMPAGNE	1 —
DU HAVRE A MARSEILLE, par l'Amérique et le Japon	1 —
FAUT-IL AIMER?	1 —
MA COUSINE POT-AU-FEU	1 —
MADAME VILLEFÉRON JEUNE	1 —
LA MEILLEURE PART *(Ouvrage couronné par l'Académie française)*	1 —
MONTESCOURT	1 —
PLUS FORT QUE LA HAINE	1 —
ROBERT D'ÉPIRIEU	1 —
SUR LE SEUIL	1 —
STRASS ET DIAMANTS	1 —

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays y compris la Suède et la Norvège.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 8864-5-92

MON
ONCLE ALCIDE

PAR

LÉON DE TINSEAU

SIXIÈME ÉDITION

PARIS
CALMANN LÉVY, EDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1892

1167
21

42578.52.20

~~H2587.63.4~~
~~87~~

SEP 26 1895

J. E. Peabody
Boston

MON ONCLE ALCIDE

I

— Pour l'été, je ne dis pas. La forêt derrière vous, la Seine à vos pieds, un joli bout de jardin, une vue remarquable, tout cela n'est pas sans charme. Mais passer l'hiver à Maisons-Laffitte !... Je voudrais bien savoir ce qu'en pense la belle madame Philipain.

Du fond de son fauteuil d'osier, l'excellente femme répondit avec une fierté douce :

— Nous avons un calorifère depuis l'an dernier.

Eugène Philipain, un petit maigre, très nerveux, riposta avec plus d'aigreur :

— Tu habites bien toute l'année Périgueux, toi !

Dessources, l'hôte et l'ami des Philipain, ne parut point avoir entendu cet argument *ad hominem*.

— Si vous m'aviez prévenu que vous aviez besoin d'un calorifère, dit-il d'un ton où perçait le reproche, je vous aurais fait gagner cinquante pour cent sur le vôtre. Nous avons un individu à Périgueux, qui chauffe, avec son système, la moitié du Midi.

— Il y aurait plus de mérite à chauffer la moitié du Nord, objecta Philipain. Vos inventions du Périgord... merci ! Je les connais. Tu nous as déjà flanqué sur le dos une mécanique à faire monter l'eau par le moyen du vent, qui m'a coûté trois mille francs et qui ne marche que les jours de tempête.

Dessources ferma les yeux, fit la moue et, la poitrine secouée trois fois par un rire sardonique :

— Tous les mêmes, vous autres Parisiens ! Vous n'admettez que la capitale et ce qui en sort. Quand l'âge du repos est venu, au lieu de retourner vieillir au pays, vous aimez mieux vous engainer dans une bicoque, pourvu qu'on aperçoive l'Arc de Triomphe des lucarnes du grenier !

Eugène Philipain frétillait comme un vieux cheval qui a une mouche sous le ventre.

— Généralement, lâcha-t-il en manière de ruade, ceux qui « retournent vieillir au pays natal » sont les *ratés* qui n'ont pu faire fortune à Paris.

— Avec ça que tu y as fait fortune, toi !

La belle madame Philipain gémit, en s'agitant dans son fauteuil, qui gémit aussi :

— Messieurs ! messieurs ! Quels singuliers amis vous faites ! Il y a trois ans que vous ne vous êtes vus. Vous vous êtes retrouvés depuis une heure, et vous vous disputez déjà !

Eugène avait laissé passer, comme toujours, la phrase de sa femme. Il savait Théoduline asthmatique et incapable de prononcer plus d'une trentaine de mots sans reprendre haleine. Quand cette corpulente personne suffoqua, Eugène mit les mains dans ses poches et, très dignement, fit sa rentrée :

— Je ne dis pas que je suis millionnaire, mais j'ai de l'aisance que je ne dois à personne, pas même à ma femme. (Dessources avait perpétré un mariage d'argent.) Mon cabinet de dentiste valait cent mille francs comme

un sou, et j'y serais encore, car la poigne est restée ce qu'elle était quand j'ai arraché ma première dent. Mais j'ai marié Clorinde l'année dernière et mon gendre, qui était un de mes jeunes confrères, a repris ma clientèle comme dot de sa femme. Je leur ai laissé l'appartement de la rue Saint-Antoine et je me suis installé dans cette « bicoque », payée soixante mille francs comptant. Les enfants y viennent tous les dimanches, et — Philipain se leva pour frapper de plus haut — je suis du conseil municipal.

Le coup était bien porté. Dessources, petit médecin, végétait à Périgueux et s'était fait battre aux élections dernières par un fabricant de pâtés. Il plia devant l'implacable riposte de son ancien camarade d'école, et, aussi, devant l'écrasante majesté du succès. D'ailleurs, il était tout dévoué à Philipain, mais ces deux amis s'adoraient à la façon des canards : en se donnant des coups de bec.

— Alors, ta fille est bien mariée? reprit-il en se défilant.

— Oui, siffla pompeusement Eugène, sans ajouter aucun adverbe, ce qui surpasse tous les adverbes du monde au dire des amoureux.

— M. Camerot la rend très heureuse, compléta Théoduline.

— De la fortune?

Philipain était redevenu bon enfant, maintenant qu'il avait éteint le feu de l'ennemi et qu'on parlait de sa fille. Il répondit avec beaucoup de rondeur, les lèvres en cul de poule :

— Non. Camerot vit de son art, quant à présent. Il a des procédés anesthésiques; c'est leur rage aujourd'hui. Le fait est que c'est plus agréable d'opérer un client qui ronfle. Quand j'ai commencé, il y a trente ans, j'étais parfois obligé de lutter corps à corps avec des individus surexcités par la douleur et fuyant l'outil. Aujourd'hui, pschtt! un jet de gaz, et vous travaillez dans une bouche aussi tranquillement que dans une planche de carottes.

— Tiens! fit Dessources entrevoyant un point faible. Tu as donné ta fille à un monsieur qui n'a que ses deux bras?

Philipain ferma un œil et suça trois fois le tronçon de son cigare, comme s'il eût pressé un bâton de sucre d'orge entre ses lèvres.

— Auguste a deux bras... et un oncle! articula-t-il très finement, en lâchant sa bouffée.

Un oncle qui a dans les douze mille de rente, mon bonhomme!

— Et c'est ton gendre qui hérite?

— A moins que ce ne soit toi, fut la réponse barbare de Philipain.

— Tu as vu le testament?

— Non, mais j'ai vu le notaire qui l'a reçu, un notaire de Nontron, qui a été le témoin de mon gendre avec l'oncle *de cujus*.

— Comment, il est de Nontron, cet oncle? Et tu l'appelles?

— Le père Chevillard! Ah dame! ça ne sort pas de la cuisse de Jupiter. C'est un brave vigneron enrichi, qui ne paie pas de mine, ou plutôt qui a trop de mine. On croirait voir un soleil couchant, et, quand il parle, toutes les vitres remuent.

Dessources, le visage épanoui, se dodelinait sur le dossier de son banc rustique. Positivement, il exultait.

— Le père Chevillard! dit-il. Hum! y a-t-il un échantillon de sa prose dans le contrat de ta fille?

— Oh! protesta madame Philipain. Si vous le connaissiez, monsieur Dessources! Si vous saviez quel brave homme!...

— Mon Dieu! convint Eugène, Dessources n'a pas tort. Il est certain que nous serions plus tranquilles si l'oncle d'Auguste était intervenu directement. Souviens-toi, ma bonne amie, que je voulais insister...

— C'eût été une faute. Ce brave homme vous l'a dit lui-même; il n'a pas d'autre parent vivant, au degré successible, que son neveu Auguste.

— Oui, articula mystérieusement Dessources. Mais il a Françoise!

— Vous le connaissez! Tu le connais! s'écrièrent à la fois les époux Philipain.

— Tous les ans, je vais acheter mon vin chez Alcide Chevillard, « mon oncle Alcide », comme on l'appelle à Nontron.

— Et... Françoise? questionna Eugène avec hésitation.

Le Périgourdin désigna d'un clignement d'yeux Théoduline qu'il savait plongée dans la haute dévotion. Puis il répondit, tout en considérant la pointe de ses bottines dont il faisait jouer les plis avec ses orteils :

— Françoise? C'est la cuisinière du père Chevillard.

Philipain reçut le coup avec un mâle sang-froid. Tout le monde gardait le silençe et l'on entendait seulement frémir l'osier du fauteuil dans lequel rougissait Théoduline. A la fin, comprenant qu'il fallait sonder la profondeur du désastre, l'ancien dentiste se leva et, s'adressant à son ami :

— Viens, dit-il, que je te montre mes melons.

II

Quand ils furent seuls, dans un coin retiré du jardinet, Dessources s'arrêta, et, croisant ses bras sur sa poitrine, il prit en ces termes la revanche de ses humiliations de tout à l'heure :

— Tu seras toujours le même, toi, ne voulant consulter personne, n'ayant confiance que dans tes lumières. Tu maries ta fille; ton futur gendre n'a rien... que des espérances; ces espérances consistent dans un oncle, qui demeure à dix lieues de chez moi, et tu ne m'en dis pas un mot!

— Il me semble que les renseignements d'un notaire...

— Parisien! va. Qu'est-ce qu'il t'a dit, le notaire? Que Chevillard a douze mille francs de rente? Ce n'est pas vrai; il en a plus près de vingt que de douze, dans les bonnes années. Qu'il a fait son testament et que ce testament est déposé en l'étude? Et la survenance d'enfants, tu n'y songes pas?

— Il a soixante-trois ans. Le temps du mariage est passé pour lui.

— Tu n'as donc jamais regardé les yeux de cet homme-là, et ses cheveux et ses dents? Tu n'as donc pas vu comment il boit, comment il mange? Tu n'as pas entendu cette voix? Mais tout cela n'est rien; si tu connaissais Françoise!...

— Eh bien! quoi? Une servante-maîtresse? Pardi! ça ne manque pas chez vous autres, mauvais sujets de province, les Françoises! J'admets que Chevillard donne, tous les ans, un ou deux billets de mille à sa Dulcinée. Je t'accorde qu'elle lui en vole autant. Enfin, dans le cas de la... survenance dont tu parles, je confesse que cela pourrait coûter un peu plus cher. Et puis après? Voilà-t-il pas de quoi perdre la tête? Cet homme est libre de

prendre son plaisir où il le trouve, que diable !

— Très bien ; n'en parlons plus. Seulement, tu ne connais pas Françoise. Tu oublies que Chevillard piochait la vigne à dix-huit ans, pour trente sous par jour, plus un litre. Il sait un peu lire, tout juste signer son nom. Depuis dix ans, Françoise tient ses comptes, administre sa fortune. Ce qui est plus grave, c'est qu'elle l'augmente, et j'ai peur que ce ne soit pas dans l'intérêt de ton gendre. Elle... charme la solitude de son maître, *utile dulci*. Enfin, c'est un cordon bleu, et je te garantis qu'on mange mieux chez Chevillard que chez n'importe lequel de nos ministres. Maintenant, si tu te contentes de savoir que le testament est chez le notaire... tu n'es pas difficile. Tu me rappelles ces badauds, à qui l'escamoteur donne à tenir un écu dans un mouchoir, et qui serrent de toutes leurs forces. Va-t'en voir s'ils viennent !...

Dessources paraissait de plus en plus radieux, à mesure que son ami courbait davantage la tête sous l'évidence. Toutefois, l'ex-dentiste se cramponna à une objection,

— Si Chevillard n'était pas dévoué à son neveu et décidé à faire quelque chose pour lui, dit-il, pourquoi se serait-il imposé la fatigue et le dérangement de venir assister au mariage ?

— Voilà où je t'attendais. Tu vas voir pourquoi il est venu. Je me souviens maintenant d'avoir entendu le bonhomme se plaindre à Françoise d'un sien neveu, végétant à Paris, qui l'écrasait de demandes de subsides. Sais-tu ce qu'a répondu cette femme de tête ? Qu'il fallait se débarrasser du neveu en le mariant à une femme riche. Chevillard restant chez lui, après avoir refusé toute participation au contrat, tu n'aurais pas donné au jeune Auguste ta fille... et ton cabinet.

— Tu as raison, soupira Philipain. Mais vois-tu un remède ?

Maintenant que son ami faisait appel à ses lumières, Dessources, devenu important, rentrait sincèrement dans le parti Philipain. Les deux hommes causèrent longtemps, comme de vieux camarades, et lorsque, deux jours plus tard, le provincial quitta Maisons-Laffitte pour regagner Périgueux, ses derniers mots furent :

— Préviens-moi quand il sera temps, et j'agirai là-bas.

Le dimanche suivant, Camerot vint, avec sa femme, passer la journée chez ses beaux-parents, selon l'usage ordinaire. Il fut reçu comme un chien dans un jeu de quilles, avec cette différence que le chien se tait en pareil cas, au lieu qu'Auguste se défendait comme un diable qu'on veut baptiser. Philipain, en somme, ne pouvait reprocher qu'une chose à son gendre : d'avoir laissé ignorer que Chevillard possédait une cuisinière trop influente. Il le lui reprocha fort aigrement et reçut cette réponse :

— Mais enfin, mon beau-père, était-ce à moi à divulguer les faiblesses de mon bienfaiteur ? Car c'est avec l'argent de mon oncle que j'ai fait mes études.

Le beau-père répliqua que c'était fort bien quant aux études, mais que le père Chevillard s'était arrangé pour passer la main à un autre, en ce qui concerne le vivre et le couvert.

— C'est bien commode, ajouta-t-il, de trouver, sans qu'il en coûte un liard, un cabinet, une clientèle et jusqu'à une marque d'eau dentifrice, dont la seule vente paie votre appartement !

La discussion s'envenima, et tout porte à croire que Camerot serait allé dîner à Paris, lui et sa femme, si, au même instant, celle-ci n'avait reparu suivie de Théoduline qui avait les yeux rouges.

— Papa, dit la jeune madame Camerot en se pendant au cou de son père, je... Auguste croit que nous allons avoir un enfant.

Ce n'était plus le moment de se disputer, mais d'agir. Le soir même, on avisait Dessources d'avoir à commencer le feu sur les positions de « mon oncle Alcide ».

***

Quatre mois plus tard, il n'y avait qu'à regarder Clorinde pour voir que l'opinion d'Auguste n'avait rien d'exagéré. L'attente fiévreuse de l'événement absorbait toutes les pensées et toutes les préoccupations de la famille. Camerot redoublait d'ardeur, et, chaque soir, un rouge alignement de cuvettes sanguinolentes témoignait du travail assidu de la journée, car il n'était pas de ces praticiens dégénérés qui se font une gloire de rabaisser l'art dentaire à d'inoffensifs pansements. La jeune femme,

prudemment confinée à Maisons-Laffitte, ne quittait pas la chaise longue de sa chambre, où l'on ne pouvait entrer sans se croire sur le bateau de Folkestone, un jour de mauvaise traversée, tant la grossesse était pénible. Théoduline soignait sa fille tout en préparant les langes de la génération nouvelle. Quant à Philipain, les sinistres avertissements de son ami ne cessaient de le hanter. Toute la journée, il pensait à Françoise. La nuit, il voyait en rêve un python monstrueux ramper vers le berceau de son petit-fils. Le serpent avait une tête de femme, une tête ornée d'une coiffe tuyautée, la tête de Françoise ! Armé de sa meilleure pince, il tentait vainement l'évulsion des crocs de l'affreux reptile, qui glissait sous ses doigts avec des éclats de rire satanesques. Couvert de sueur, Eugène se réveillait, pressant entre ses mains crispées le bras charnu de Théoduline, qui demandait grâce, affolée de terreur.

Au coin de son feu, pendant des heures entières, Philipain combinait des plans, puis, prenant sa plume, il écrivait de longues lettres à Dessources, devenu plus que jamais son confident, son conseiller, son bras droit. Enfin, de

son côté, Dessources agissait. Sous prétexte de négociations vinicoles, il avait fait, plusieurs fois, le voyage de Nontron ; il s'était lié davantage avec Chevillard ; il était devenu le favori de Françoise ; on ne voyait plus que lui dans la petite maison des bords du Bandiat.

Tant de peines et de démarches diplomatiques finirent par porter leurs fruits. Un jour vint où Dessources put écrire à celui dont il avait la confiance :

« Le terrain est préparé ; fais ta demande. Françoise *le* laissera partir et, si vous savez vous y prendre, qui sait ? Peut-être qu'*il* déposera un titre de rentes dans le berceau de son filleul ; ce sera toujours autant de pris. J'insiste sur deux points : que ta cave soit bien garnie et que ta cuisine soit irréprochable. J'ajoute, dans l'intérêt des pudiques susceptibilités de ta femme : que la cuisinière soit vieille, laide et vertueuse, ou bien garnis-la en zinc, comme tu fais pour les murs de tes espaliers. Toutes les pêches sont bonnes pour les rats de l'espèce de Chevillard. »

III

L'instant fixé par la nature arriva... C'était un garçon, et Philipain, radieux, écrivit à son ami :

« Nous avons gagné la première manche : Chevillard possède un petit-neveu. Tout va bien, mais ça n'a pas marché tout seul. Mazette ! quelle musique ! Il me semblait que j'arrachais une dent à ma pauvre fille et je me croyais revenu au bon temps. Par le même courrier, j'écris à Nontron. Tout est paré. Cave hors ligne ; j'ai une facture de vingt-cinq louis au Grand-Hôtel ; certaines bouteilles me reviennent à dix francs. Quant à la cuisinière...

je ne te dis que ça. Le grand cordon de Saint-André ne serait pas assez bleu pour elle. Par-dessus le marché, laide, quadragénaire, couverte en zinc, selon ton expression empruntée à l'arboriculture. Eulalie a servi chez un évêque et l'a quitté, parce qu'il ne lui laissait pas assez de temps pour l'accomplissement de ses pratiques religieuses. D'ailleurs, c'est une gaillarde, de figure à faire peur au diable et de force à le mettre sous son genou. Elle lève à bras tendu le billot de sa cuisine. »

Alcide Chevillard ne s'était nullement fait prier pour accepter l'honneur d'être le parrain du nouveau-né, prérogative régulièrement due au grand-père paternel, qui l'avait cédée avec plaisir. L'ancien vigneron, plus rouge que jamais, malgré le froid de décembre, débarqua la veille du jour fixé pour le baptême. Comme toute la famille réunie le remerciait de cette preuve d'affection :

— Eh ! bouffre, dit-il, j'y comptais bien !

Il avait la spécialité des jurons mitigés. Les siens avaient mauvaise mine au premier abord, mais ils faisaient presque toujours long

feu, ce qui n'empêchait pas la pauvre Théoduline de fermer les yeux chaque fois qu'il en sortait un, comme elle eût fait en voyant braquer sur sa poitrine plantureuse un pistolet sans batterie.

Du moment où Chevillard eut posé le pied chez ses hôtes, la maison lui appartint; on n'eut pas besoin de lui dire de se mettre à son aise. Au bout d'une heure il était installé. Il avait embrassé sa nièce, serré la main du futur Alcide en s'écriant :

— Nom de bleu! le beau petit drôle!

Puis il avait pris possession de sa chambre, la propre chambre de Théoduline et d'Eugène, qui s'étaient relégués dans la pièce destinée aux amis de passage.

— Que veux-tu, ma bonne! avait dit Philipain. Pour trois ou quatre jours... Il faut le soigner, ce vieux richard.

A peine entré dans le sanctuaire conjugal, objet constant de soins minutieux, le vigneron alluma sa pipe, retira ses chaussures et, les pieds nus dans ses chaussettes qui eussent fait pâlir madame Philipain si elle les avait contemplées, il défit son sac de nuit.

Eugène, qui l'assistait, eut un éblouissement en voyant son hôte tirer du porte-manteau un paquet de titres qu'il jeta dans le fond d'un tiroir, dont il mit prudemment la clef dans sa poche.

Comme Philipain, très onctueux, demandait à Chevillard s'il était content de sa chambre :

— Laissez donc, fit le brave homme. Pour une quinzaine, on est toujours assez bien. Vous me feriez seulement plaisir de m'ôter toutes ces saprées machinettes qui encombrent le comptoir. Une cuvette et un broc, voilà mon affaire. Tous vos petits flacons me font peur; on dirait d'une pharmacie. Et, vous savez : la pharmacie et l'église, voilà deux établissements où l'on ne me voit pas tous les jours.

Chevillard eut un gros rire et sa large main résonna sur l'abdomen de Philipain. Puis il rebourra sa pipe et, toujours en chaussettes, se promena dans la chambre, condamnant les roses du tapis de Théoduline à des contacts indignes. De temps en temps, il s'approchait de la cheminée et un jet de salive, lancé avec une rare précision, foudroyait la

tête de cuivre des chenets. L'ex-dentiste, très sérieux, comptait les coups et semblait plongé dans des réflexions tristes; la conversation devenait languissante.

— Si ça vous est égal, dit Chevillard, nous descendrons à la cuisine; on est mieux là pour fumer; et puis, c'est toujours plus gai.

— Allons à la cuisine, acquiesça Eugène, qui comprit que son hôte s'ennuyait avec lui.

Eulalie, les bras nus et les brides au vent, était dans le coup de feu du dîner, dont les aromes brûlants se dégageaient d'une demi-douzaine de casseroles. L'étranger la salua, en entrant, de quelques paroles aimables; il n'en avait pas dit la moitié autant à Théoduline. Et, tout de suite, ils se mirent à causer comme des gens du même monde. En commençant, la cuisinière était froide; mais elle s'aperçut bientôt que le nouveau venu n'était pas le premier venu. Elle se détendit, et, tout en arrosant les bécasses qui rôtissaient dans le four, elle répondait aux questions d'Alcide qui s'informait de tout : du prix de la viande et du beurre, des ressources de l'endroit au point de vue du poisson et des légumes, et aussi des

goûts et des habitudes des maîtres. Le Nontronnais commença la conquête d'Eulalie en exprimant cette opinion : qu'un rôti, fait dans un four, n'est pas un rôti véritable. Le cordon bleu répondit par un sourire et un mouvement des sourcils qui contenaient des volumes, Philipain comprit que ces deux êtres le méprisaient, lui et son poêle économique d'un système perfectionné.

D'ailleurs, il se sentait déplacé, lui, l'ignorant, entre ces deux compétences ; il aurait voulu s'en aller, mais il n'osait abandonner Chevillard, qui s'était assis dans un coin où il ne gênait personne, après avoir galamment éteint sa pipe, car Eulalie avait toussé une fois ou deux. Philipain jugeait contraire à sa dignité de prendre un siège ; il se trouvait ridicule comme un parvenu qui entre pour la première fois dans un salon, mais personne ne faisait attention à lui. Le vigneron demandait avec politesse :

— Viendrez-vous au baptême, demain, mademoiselle ? Il paraît qu'il me faudra réciter le *Crédo*. Vingt dix ! je serais plus à mon aise si j'avais à dégoiser la recette du lièvre à la Royale.

— Monsieur, répondit très sévèrement la pieuse personne, je n'aime pas que l'on tourne en dérision les choses saintes en ma présence.

Chevillard se mordit les lèvres et ne répliqua mot. En lui-même, il était impressionné par les manières imposantes d'Eulalie; jamais il n'avait rencontré une personne aussi distinguée.

Cependant, la porte de la cuisine s'était entr'ouverte et madame Philipain, dans une toilette inachevée, s'était montrée sur le seuil, venant faire son inspection ordinaire. Mais, en apercevant sa cuisine envahie, la digne femme battit en retraite, les bras levés au ciel, avec un « Déjà! » douloureux.

Cette déroute amusa infiniment Eulalie qui n'avait rien perdu de la scène.

IV

Objet des préoccupations de toute une famille, ce premier repas était combiné depuis longtemps pour achever, du premier coup, la conquête du vigneron. Du moins fallait-il lui montrer que Françoise n'était pas la seule au monde qui sût faire la cuisine. Joignant à cela quelques bouteilles choisies parmi les meilleures, c'est-à-dire les plus chères, des « Caves du Grand-Hôtel », on pouvait espérer l'une de ces digestions attendries qui sont l'acheminement à la générosité, de même que la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse.

Chevillard fit honneur au festin. C'était un beau mangeur, mais c'était aussi un connaisseur délicat. Chacun des plats était commenté, loué, critiqué, d'une façon bienveillante mais sans parti pris d'éloge. On se sentait en présence d'un juge, et la pauvre Théoduline n'était guère plus à son aise qu'un auteur qui voit Sarcey prendre des notes à une *première*. Mais, en somme, le patron de Françoise se montra complètement satisfait de la cuisine d'Eulalie.

Quant au vin, ce fut autre chose. Au premier coup d'ordinaire, le Nontronnais fit la grimace et, aussitôt, il eut un sourire fin et annonça « qu'on en recauserait ». Une déception cruelle vint frapper Philipain à l'occasion de son margaux, servi avec les mêmes précautions que s'il fût sorti, pour la circonstance, d'un septennat d'immobilité. On avait prudemment enlevé l'étiquette compromettante.

— Ça, du margaux ! protesta le convive. On vous a flanqué dedans, mon pauvre monsieur. Qui donc connaissez-vous à Bordeaux ?

Eugène rougit jusqu'aux yeux et balbutia

une phrase incohérente. Puis, il lança cet argument suprême du Parisien :

— Il devrait être bon, cependant. Tel que vous le voyez, il me revient à dix francs la bouteille.

— Tonnerre de Dreux ! éclata Chevillard en ébranlant la table de son poing. Faut-il qu'il y ait des gens canailles !

Cependant, l'énonciation de ce prix élevé semblait l'avoir radouci et, ce soir-là, deux bouteilles de margaux furent absorbées, sans compter les autres.

Au dessert, bon gré mal gré, Eulalie dut comparaître selon l'usage de certaines provinces. Alcide remplit un verre de champagne et, se levant, l'offrit au cordon bleu avec autant de politesse qu'il eût fait du *loving-cup* à la table du lord maire. Il voulait même la faire asseoir, mais, en personne bien élevée, elle eut l'air de ne pas comprendre, avala le moët sans broncher et regagna sa cuisine après une révérence.

On était arrivé au dernier tableau réglé par Philipain, qui comptait beaucoup sur la mise en scène. A un signe, Théoduline se

leva, disparut, et revint presque aussitôt, tenant un paquet ficelé de dentelles qu'elle mit dans les bras du parrain.

— Monsieur Chevillard, récita-t-elle, d'une voix émue, voici votre petit-neveu. S'il pouvait parler, il vous dirait qu'il vous aimera bien un jour.

Cette fois, il n'y avait pas à s'y méprendre. Le vigneron était empoigné. Il approcha sa grosse face rouge du visage tout ridé de l'enfantelet, le regarda, lui sourit et dit en agitant la tête avec cette voix ridicule qu'on prend pour parler aux perroquets :

— Sapré petit bouffre !

Alors, il rendit le futur Alcide à sa grand'mère et se leva de table en disant :

— Attendez-moi. Je vais chercher quelque chose.

Camerot, Philipain et Théoduline (Clorinde gardait encore la chambre) se regardèrent et se virent réciproquement pâlir. Eugène songeait aux titres enfermés là-haut dans le tiroir de la commode. Enfin, tous ces efforts, toutes ces dépenses n'avaient pas été en pure perte ! Le Nontronnais reparut et reprit sa

place. Il tenait un objet enveloppé dans un journal et paraissait radieux; chacun se taisait; on aurait entendu pousser les cheveux du petit Alcide.

— Chez nous, commença le parrain, quand un *drôle* vient au monde, il est d'usage de lui faire boire un tantinet de vin pour l'aider à devenir un homme. En ma qualité de parrain, j'ai apporté la médecine. C'est du pur, je peux le garantir, puisque c'est moi qui l'ai récolté. Allons, jeune homme, arrive ici qu'on te fasse faire connaissance avec l'auteur de toute joie.

Ce fut ainsi que s'évanouit le mirage des titres. Cependant, le voyage de Chevillard ne devait pas être entièrement perdu.

— Quant à vous, ma commère, dit-il à madame Philipain, la marraine, je n'oublie pas que je vous dois un cadeau. Avant de partir, j'ai mis à la petite vitesse un pièce de mon vin de l'année dernière. Vous n'aurez à payer que le port. Ce n'est pas du margaux, mais il ne vous reviendra pas à dix francs la bouteille et vous pourrez dire que vous avez un ordinaire convenable.

Cette allusion malicieuse laissa Eugène indifférent. Il était découragé autant qu'un homme peut l'être et, quand il fut seul avec sa femme, dans l'étroite chambre où ils s'étaient réfugiés, il ne put retenir ses plaintes :

— Quinze jours ! comprends-tu que nous sommes coiffés de cet animal-là pour quinze jours ! Il me l'a dit. Quinze jours ! Trente repas ! rien que ce soir nous avons bu pour cinquante-quatre francs de vin ! Ce Gargantua vide une bouteille sans avoir l'air de la toucher. Me voilà pour quinze jours hors de ma chambre !

— Et moi hors de ma cuisine. Il n'en démarrera pas ; c'est là seulement qu'il se trouve chez lui. Quel sauvage !

— Affaire d'habitude. Tout de même, si Françoise le voyait ! J'ai envie de lui écrire une lettre anonyme, à celle-là.

— Ne fais pas cela, Eugène. Je ne veux pas de vitriol dans ma maison.

— Et, comme résultat de toute cette dépense, de tout ce dérangement, une pièce de piquette, port dû ! Si Dessources apprend jamais cette histoire, il n'a pas fini de se

moquer de nous, bien que l'idée de prendre le sauvage comme parrain, soit de lui.

— Joli parrain ! Un homme qui ne croit pas en Dieu !

— Et qui sait à peine lire. Un vigneron, quoi !

— Au moins, il ne pose pas pour l'homme du monde, c'est une justice à lui rendre. Il n'y a qu'à le voir à la cuisine ; il est là comme chez lui. Et Dieu veuille qu'Eulalie...

— Oh ! je la garantis. Cette fille-là lui plantera un couteau dans la poitrine, au premier geste qui dépasserait l'alignement.

Ainsi les époux Philipain échangeaient leurs plaintes. Chacun d'eux calmait son indignation en la versant dans le sein de l'autre, de même qu'on refroidit, en la transvasant, une tisane trop chaude. Et cependant, Chevillard digérait, enfoncé jusqu'au menton dans l'édredon moelleux du ménage attristé. Il digérait, et le bruit de ses ronflements sonores, traversant le plafond, chassait le sommeil des yeux de ses hôtes, comme lui-même les avait chassés de leur lit.

V

L'Église comptait un chrétien de plus. Chevillard, l'athée, le franc-maçon, le libre penseur, était entré dans le temple. Sa main avait porté le cierge mystique ; il avait récité le *Credo* et juré, au nom du jeune Alcide, de renoncer au démon, à ses pompes et à ses œuvres.

— Hélas ! pensait Philipain, hanté par des préoccupations d'un ordre moins élevé, que ne jure-t-il aussi de laisser sa fortune à son filleul ! Que ne jure-t-il tout simplement, pour son propre compte, de renoncer à Fran çoise !

Le curé fut invité à dîner. Philipain n'était pas dévot, tant s'en faut, mais il se piquait de bien faire les choses et jouait volontiers au châtelain. On avait compté sans le néophyte par procuration du matin. Chevillard entra dans une colère bleue quand il sut qu'il devrait s'asseoir à côté d'une soutane. Il traita de haut en bas Théoduline, écrasa Eugène de son mépris, plaignit Camerot d'être entré dans une famille de jésuites et déclara qu'il mangerait à la cuisine, où, par provision, il fut s'installer, jurant, maugréant, prenant Eulalie à témoin de l'avanie qu'on lui imposait.

Aux premières paroles, Eulalie l'arrêta net, d'un regard aussi acéré que la broche dont elle traversait en ce moment un canard. Puis, comme il insistait :

— Monsieur Chevillard, fit-elle avec un laconisme qui n'était pas sans grandeur, je vous croyais un homme bien élevé.

A partir de cet instant, elle n'eut plus l'air de s'apercevoir qu'il fût là. Elle allait et venait, sérieuse sans affectation, sévère sans grimaces, avec une pointe de désillusion dans

le regard. D'abord le Nontronnais fit bonne contenance et regarda par la fenêtre, en fredonnant avec forfanterie une chanson de Béranger. Mais le silence glacial d'Eulalie, son attitude austère, si différente de son affabilité naturelle, eurent bientôt raison des principes libéraux de ce farouche ennemi des prêtres.

— Mademoiselle, dit-il, puisqu'il faut en passer par là pour vous faire plaisir, je dînerai avec le curé.

Elle répondit, en redevenant soudain enjouée et bonne fille :

— Monsieur Chevillard, je n'en attendais pas moins d'un homme comme vous. Mais pourquoi ne fumez-vous pas? Il ne faut pas vous gêner pour moi.

Alcide sentit la joie rentrer dans son cœur et, le soir, à table, il fut pour l'ecclésiastique, d'une politesse irréprochable. Ce fut au point que celui-ci, en prenant congé, dit paternellement à madame Philipain :

— Vous faites des miracles! Voilà déjà votre hôte à demi apprivoisé; je vous prédis que vous l'amènerez au confessionnal.

Théoduline rougit sans répondre. Elle ne voulait pas mentir et, d'autre part, il lui en coûtait d'avouer que le miracle était dû à sa cuisinière.

Déjà huit jours s'étaient passés depuis l'arrivée de Chevillard ; ses hôtes n'en pouvaient plus d'agacement et de fatigue. Les intempéries d'une affreuse saison rendaient les courses dans la campagne impossibles ; à peine pouvait-on mettre le nez au jardin. Eugène, sur les instances de sa femme, avait emmené le vigneron faire un tour dans Paris, mais il était revenu, se jurant que cette promenade serait la dernière, tant il avait souffert du costume, de la tenue, des manières de son compagnon et surtout de cette voix qui faisait retourner tout le monde dans la rue. D'ailleurs, Alcide ne s'intéressait à rien, flânait stupidement, s'arrêtait tout à coup pour raconter une histoire de Nontron, obstruant avec ses gestes un trottoir de douze pieds. Au bout d'une demi-heure, on s'était échoué dans un café de troisième ordre, une vraie tabagie, d'où Philipain était sorti avec une migraine atroce et à demi mort d'hébétement.

Théoduline déclarait qu'elle tomberait malade s'il lui fallait passer encore une semaine dans ces conditions, campée dans une chambre glaciale et condamnée, deux fois par jour, à voir ce gougeat boire, manger et tacher ses nappes. Elle avait pris en grippe sa maison tout entière, mais surtout sa cuisine avec ces deux grosses faces rouges qui s'y faisaient pendant, comme deux magots sur une console. Elle avait découvert que Chevillard employait Eulalie à lui lire ses lettres et même à y répondre, ne pouvant répondre lui-même, et pour cause. Lorsque madame Philipain les surprenait livrés à cette occupation, Alcide avait une manière d'aller à la fenêtre et de tambouriner les vitres avec ses gros doigts qui signifiait, à ne point si méprendre :

— Dieu ! quel ennui d'être dérangé sans cesse !

Du reste, aucune attitude, aucun regard suspects, malheureusement ! Théoduline n'eût pas manqué l'occasion de flanquer Eulalie à la porte, ce qui, peut-être, eût amené le départ du vigneron. En vain, elle les avait espionnés le jour et la nuit ; elle avait écouté à la

porte, elle, la maîtresse! Tout ce qu'elle avait découvert, c'est qu'Eulalie et le vigneron s'entretenaient de sujets religieux.

Il survint alors un incident qui dérouta le ménage Philipain, en donnant une direction nouvelle à ses combinaisons et à ses espérances.

Eugène s'aperçut, un jour, que Chevillard le recherchait, semblait désireux d'une conversation intime. Le Nontronnais alla jusqu'à parler d'une promenade dans la forêt, praticable ce jour-là par suite de la gelée. Bientôt, les deux hommes furent seuls au milieu des taillis saupoudrés de frimas. La langue d'Alcide s'était déliée et, chose remarquable, il était aux petits soins pour Philipain; on eût dit que les rôles étaient changés et que l'ex-dentiste était devenu l'oncle à succession.

— Mon cher monsieur, disait le campagnard, vous êtes heureux, vous! Vous avez un intérieur, une famille, des êtres qui vous aiment, qui vous sont attachés, qui vous fermeront les yeux. Moi, je n'ai rien de tout cela!

Eugène avait envie de répondre :

— Vous avez Françoise.

Comme s'il eût deviné la pensée de son interlocuteur, Chevillard continua :

— Bientôt je rentrerai dans ma maison, où m'attendent des soins mercenaires, sans délicatesse d'un côté, sans estime et sans confiance de l'autre...

— Mais je croyais au contraire que... qu'une longue habitude...

— Pourquoi chercher midi à quatorze heures, monsieur Philipain? Nous sommes des hommes tous les deux, et je ne suis pas le premier vieux garçon qui ait fait fausse route. D'ailleurs vous savez à quoi vous en tenir, et notre ami commun, Dessources, qui, par parenthèse, est un joli cafard, n'a pas eu bouche cousue. Eh, bien! monsieur, Dessources est un imbécile. Il me croit — disons le mot — sous la pantoufle de Françoise, tout cela parce que cette fille a de l'instruction, de l'intelligence, que je sais à peine lire et que... je ne suis pas de bois. Françoise est comme les autres. Avec le temps elle a pris de l'orgueil, de l'intérêt, de l'ambition. Elle s'imagine qu'elle me tient, et je le lui laisse croire pour avoir le repos. Elle me volerait, si elle pouvait; mais nous sommes

à deux de jeu ; je lui laisse la clef de la cage et l'oiseau siffle dans ma poche.

— Ah! ah! fit Eugène qui comprit alors pourquoi les titres étaient du voyage.

— Voyez-vous, monsieur Philipain, tôt ou tard on arrive à cette vérité : il n'y a que la famille !

— Cher monsieur, cher... ami ! balbutia l'ex-dentiste au comble de l'émotion, en étreignant la main du Nontronnais. Ces sentiments vous honorent. La famille, vous l'avez! Jouissez-en ; restez chez nous. Votre neveu vous est dévoué et reconnaissant comme c'est son devoir. Nous vous aimons tous ; notre maison est la vôtre. Rien ne vous presse de regagner Nontron. Prolongez votre séjour et, — si vous voulez m'en croire, — flanquez Françoise à la porte.

Chevillard s'arrêta, jeta sur celui qui parlait un regard indéfinissable et, lui serrant la main à son tour :

— Merci, dit-il, j'y pensais. En attendant, puisque vous le permettez, je reste.

VI

Théoduline faillit se trouver mal, quand elle apprit que le vigneron prolongeait son séjour pour une période indéterminée ; mais elle fut bientôt remise quand elle sut que Françoise branlait dans le manche et que l'oncle avait assez de son existence irrégulière. La nouvelle fut communiquée aux Camerot en conseil privé, et l'on enjoignit à Auguste de redoubler de prévenances. Au fond, on en voulait à Alcide, le jeune, de ne pouvoir être bon à rien dans l'occasion ; il ne savait que crier, et il en abusait terriblement.

Déjà les plans s'élaboraient. Le système de

la vie en commun était repoussé par Théoduline, qui déclarait préférer la mendicité pour son petit-fils à la perspective du reste de sa vie à elle, passé côte à côte avec Alcide *senior*. Camerot, au contraire, ne venant à Maisons-Laffitte qu'une fois par semaine, votait pour la cohabitation. Enfin, sur la proposition du chef de famille, on se décida pour l'établissement de Chevillard dans quelque maisonnette voisine. Il viendrait chaque jour, deux fois par jour s'il en avait envie, et, puisque les joies de la famille le tentaient, il pourrait s'en donner tout à son aise. L'important, c'était de faire signer la révocation de Françoise. La chose faite, la petite maison des bords du Bandiat vendue, l'enfant prodigue installé à Maisons-Laffitte, le testament ne risquerait plus d'apparaître, un beau matin, comme un œuf sans jaune.

En attendant, Chevillard était devenu moins renfrogné sans devenir plus sociable. Il prenait plus de soin de sa personne, se tenait mieux à table; il ne mangeait plus les épinards avec son couteau, depuis le jour où Eulalie, qui servait à table dans l'intimité,

l'avait prévenu par un signe de l'inconvenance de ce mode d'inglutition. Mais il conservait pour le salon son horreur instinctive et ne se trouvait bien en réalité qu'à la cuisine, dans son coin ordinaire, avec sa pipe.

Madame Philipain, habituée à l'y voir, n'était plus gênée par sa présence et donnait ses ordres comme s'il n'eût pas été là. Lui, de son côté, rendait quelques services pour tuer le temps, battant les œufs, tournant les mayonnaises, écrasant le café. Presque chaque jour, il faisait une promenade avec Eugène, devenu son ami, son confident. Souvent la conversation tombait sur Françoise, et son maître n'était pas tendre pour elle.

— Que nous sommes bêtes, nous autres hommes, avouait-il, surtout quand nous n'avons pas d'instruction ! Cette mâtine-là m'avait ébloui jadis, positivement, avec sa lecture, son écriture, son arithmétique, sans compter mille autres choses. Elle disait qu'elle avait étudié pour être maîtresse d'école et, si vous voulez la vérité, je n'avais jamais vu de femme pareille. Avec le temps, je me suis aperçu qu'il fallait en rabattre, que c'était voleur,

menteur, gueulard; avec cela, autant de religion qu'un chien. Or, je ne crains pas de le dire, monsieur Philipain, je ne suis pas bondieusard pour moi-même, mais j'aime à trouver quelque dévotion chez les femmes.

— Absolument comme moi. Je n'ai jamais dit un mot à Théoduline à propos de ses confessions et de ses messes et, tout en trouvant que ma cuisinière abuse de l'église, ma foi! je ferme les yeux. Cette fille a bien des qualités.

— Elle en est pétrie, monsieur. Ah! vous avez eu la main heureuse! Si j'étais tombé sur un trésor pareil... Mais il n'y a pas deux Eulalie au monde!

— C'est une erreur. Ma femme vous trouvera, quand vous voudrez, un sujet dans le même genre... avec la couture et le repassage en plus. Un vieux garçon a besoin d'une bonne lingère.

— Ah! mon pauvre! les célibataires sont bien à plaindre. Songer qu'on mourra comme un chien, sans un enfant autour de soi pour recueillir votre petit bien!...

— Comment! s'écria Eugène, devenu élo-

quent tout à coup. Est-ce bien vous qui parlez ainsi ? N'avez-vous pas un neveu qui vous aime sincèrement ? Quant à ma fille, je serais jaloux de l'affection qu'elle vous témoigne s'il s'agissait d'un autre. Et votre filleul ? Savez-vous que cet enfant, malgré son âge tendre, semble déjà vous reconnaître ? Je ne parle pas de Théoduline et de moi qui vous sommes tout dévoués. Non, monsieur Chevillard, non ! ce n'est pas vous qui avez le droit de vous plaindre de n'avoir pas de famille !

A ces discours éloquents, plus d'une fois répétés, Chevillard ne répondait rien, car il ne les comprenait pas toujours. Mais il n'en était que plus ému ; les longues phrases du Parisien, ses gestes pathétiques empruntés aux acteurs à la mode, ses jeux de physionomie attendris impressionnaient « le sauvage ». Alors Philipain voyait déjà le succès assuré, et, le soir, dans le tête-à-tête conjugal, les deux époux, redevenus jeunes, bâtissaient pour leur petit-fils des châteaux qu'ils se gardaient bien de placer en Espagne.

Ce n'était pas qu'il n'y eût des haut et des bas marqués dans les secrètes dispositions de

Chevillard. On le voyait, à certains jours, débordant de bonne humeur et d'appétit, content de tout, enchanté de Maisons-Laffitte. Parfois, même, Eugène, qui l'épiait, le surprenait arrêté devant quelque maison où se balançait l'écriteau : *A vendre*, et comptant les pierres de la façade de ses petits yeux sournois de paysan. Ces jours-là, le jeune Alcide était traité avec des égards sans nombre et, pour un peu, le grand-père se fût levé quand la bonne qui portait son petit-fils entrait au salon.

Le lendemain, Chevillard était triste; sa grosse face rouge, assombrie par une inquiétude mystérieuse, faisait songer à ces soleils d'hiver dont le disque rutilant se devine à travers la brume glaciale. Il mangeait peu, buvait mal, évitait la cuisine et lâchait des phrases mélancoliques. A l'entendre, il était un vieux fou; il se mettait dans l'esprit des choses irréalisables; personne ne se souciait de lui; il ferait bien mieux de retourner à Nontron... Alors les actions du jeune héritier tombaient, tombaient !... On le traitait durement, comme s'il eût été responsable, le pauvre ! Et si, par hasard, il s'oubliait dans

ses langes, Philipain le foudroyait du regard et se tenait à quatre pour ne pas lui dire :

— Il faut savoir se restreindre, monsieur, quand on est destiné à n'avoir point de fortune !

Car, il ne fallait pas se le dissimuler, le cabinet de Camerot s'en allait à la dérive. Un client douillet, un fort de la Halle, pourtant, qui s'était soumis aux procédés anesthésiques pour une extraction de molaire, ne s'était jamais réveillé, et cet accident, « grossi par les journaux », comme disait Eugène, avait effarouché la clientèle.

VII

Un jour, jour heureux ! Philipain apprit, presque en même temps, qu'une maison voisine de la sienne était à vendre et que Chevillard l'avait subrepticement visitée. Philipain estimait, comme son quasi-homonyme macédonien, qu'une place est bien près d'être prise quand un mulet chargé d'or peut en franchir les portes. A défaut de mulet, ce fut lui-même qui se glissa dans la cuisine et mettant un louis dans la main d'Eulalie :

— Ma bonne fille, dit-il assez bas, nous avons remarqué que vous avez sur l'oncle de mon gendre une influence considérable.

— Mais, monsieur, fit l'honnête personne sans s'émouvoir, si l'on me respecte et si l'on m'estime, je crois que je le mérite.

— Certes, personne n'en doute. Or, voici ce que je vous demande. M. Chevillard n'est plus jeune et nous éprouvons le désir de voir cet excellent homme se fixer près de nous, au lieu de retourner dans son désert de la Dordogne. Vous a-t-il dit qu'il songeait à devenir propriétaire à Maisons-Laffitte?

Eulalie faisait sauter la pièce d'or dans sa main d'un air distrait.

— Il me l'a dit, répondit-elle.

— Eh bien! mon enfant, il faut l'encourager dans cette idée; c'est pour son bien. Vivant près de nous, il aura des soins, une famille...

— C'est pour cela que monsieur me donne vingt francs? questionna la cuisinière, de l'air d'une personne qui ne plaisante pas sur les pots-de-vin.

— Non, répondit prudemment Eugène; je vous les donne, parce que vous êtes une bonne et brave fille et que nous sommes contents de vous.

Puis, tandis que l'or disparaissait dans les

coffres d'Eulalie, le mulet, très content de lui-même, redescendit la montagne.

Le soir, après dîner, Chevillard, qui avait bu sérieusement pour se donner du courage, recula sa chaise et, s'appuyant au dossier, proclama d'un air épanoui la grande nouvelle :

— J'ai acheté la maison du coin de la rue.

Théoduline leva vers le ciel un regard chargé de reconnaissance. Enfin ! ils allaient être débarrassés de cet homme, de cette sangsue ! Elle allait retrouver sa chambre et, aussi, la paix de sa cuisine !

Philipain, toujours sentencieux, se leva et tendit la main à son hôte.

— Mon cher ami, — laissez-moi, pour la première fois, vous appeler de ce nom, — ce que vous nous apprenez nous comble de joie. Personnellement, je suis heureux de penser que nous allons vieillir tout près l'un de l'autre. Nous nous verrons souvent; notre maison sera toujours la vôtre et, s'il était besoin d'un lien entre nous, ce jeune enfant qui a déjà vos traits serait là pour nous en servir.

Un seul regret vient gâter ce beau jour. Votre neveu n'est pas ici pour partager notre bonheur. Mais Paris n'est pas loin ; laissez-moi lancer une dépêche. Dans une heure, deux heures au plus, Auguste peut être ici avec sa femme.

— Non, non, fit Chevillard avec un empressement singulier, ne les dérangez pas. D'ailleurs, je n'ai pas tout dit. J'ai un aveu à vous faire — un sacrifice à vous demander.

Philipain devinait déjà de quel sacrifice il était question. Chevillard allait supplier qu'on le laissât prendre son filleul avec lui. Tout marchait à souhait.

— Parlez, mon bon ami, répondit-il d'un air fin. Que peut-on refuser à l'enfant prodigue?

— Eh bien ! continua le sauvage visiblement encouragé, dans cette maison nouvelle, je me sentirais bien seul.

— Le fait est, appuya l'ex-dentiste, qu'habiter tout seul une maison où l'on n'a pas ses habitudes...

— Vous l'avouez vous-même. Aussi, je ne vous cache pas qu'en achetant cette maison,

j'étais décidé d'avance à m'y créer une compagnie. Les convenances m'obligent à m'excuser tout spécialement auprès de madame, à laquelle mes projets vont causer du dérangement. Ne dites pas non; je sais combien vous tenez à Eulalie.

Philipain reçut un petit choc : il attendait autre chose. Cependant c'était, après tout, une garantie que de voir ce vieux garçon pourvu d'une gouvernante aussi incorruptible.

— Ma foi ! répondit Eugène, c'est une fille précieuse que nous aurons de la peine à remplacer. Mais je comprends qu'elle fasse votre affaire. Eulalie est à vous, cher ami. Est-ce tout?

— Non, fit Alcide avec un peu d'hésitation. Je voulais vous demander... mais dites non, franchement, si vous trouvez que j'abuse. Je voulais vous demander si la noce pourrait se faire chez vous.

— La noce ! Quelle noce? s'écria Philipain, l'âme traversée par un affreux pressentiment.

— Eh ! la mienne, parbleu ! Vous n'avez pas encore compris que j'épouse Eulalie?

Philipain ne broncha pas sous le coup. Heureusement pour lui, il n'était pas de complexion apoplectique, sans quoi c'était un homme mort. La colère qui l'envahit était une colère froide, de celles qui deviennent la rancune de toute une vie.

Très digne, il se leva, et fixant Chevillard dans les yeux :

— Monsieur, dit-il, vous manquez de respect à ma femme et à moi.

Chevillard eût étranglé ce pauvre Eugène, s'il n'en eût été empêché par Eulalie qui, craignant un orage, écoutait derrière la porte. Un quart d'heure après, les fiancés avaient quitté la maison, en secouant sur le seuil la poussière d'un testament.

Ils sont mariés voilà trois ans ; les Philipain font un détour pour ne point passer devant le petit jardin du coin de la rue. On y voit, quand il fait beau, un marmot joufflu, essayant déjà de faire des pâtés de sable. Puissance de l'hérédité !

A une longue lettre de Philipain lui narrant les ironies du sort, Dessources a répondu par

cette citation, dont l'immoralité flagrante se cache sous une réminiscence classique, comme un serpent sous les fleurs :

Souvent la peur d'un mal fait tomber dans un pire.

PAUVRE TANTE!

I

A la Madeleine, pendant le service.

LE MARQUIS D'HALÉZIDON. — Cheveux gris, coupés en brosse; moustache un peu trop noire. Taille mince et élevée. Visage fatigué. Grand air.

LA MARQUISE. — Un peu forte, mais encore appétissante. Cheveux un peu trop blonds. Chapeau de Virot. Teint... d'elle-même.

Séparés depuis douze ans, ils assistent, en deuil d'héritiers, aux obsèques de la baronne de Porrentruy, tante du marquis.

LE MARQUIS. — Pauvre tante! Parmi les trois cents personnes qui sont là, pas une ne

voudrait me croire si je disais que je la regrette. Et c'est la vérité, pourtant. Je m'étais habitué à la voir vivre... Quand je me suis marié, ou plutôt quand elle m'a marié, elle formait une portion considérable de mes espérances. Ce sont d'ailleurs les seules qui se soient réalisées, et elles y ont mis le temps. Dix-neuf ans et demi!... Quant à mes autres espérances *(Regardant la marquise prosternée de l'autre côté du catafalque.)*, les voilà! A cette époque, elles avaient cinquante et un de tour de taille, et Dieu sait si j'en prenais souvent la mesure!... Ah! dame, le corset de satin blanc que Clotilde portait le 3 mai 1872, la gênerait un peu aujourd'hui. Mais la nuque est restée étonnante. Elle est joliment conservée, ma femme...

LA MARQUISE. — Pauvre tante! je suis sûre que c'est encore moi qui la regrette le plus. Et pourtant ce n'est pas moi qui hérite, ou du moins je n'hérite qu'en vertu de mon contrat. Hector fera-t-il des difficultés? Ce n'est pas probable, car il est mauvais sujet jusqu'à la moelle, mais gentilhomme jusqu'au bout des ongles... Ces prie-Dieu me rappellent la messe

de notre mariage; ils étaient rouges, ce jour-là; ils sont noirs aujourd'hui. Mes rêves aussi ont changé de couleur... Il m'a regardée à plusieurs reprises sans se douter que je ne perds pas un de ses mouvements. Je connais ces regards-là. Je les ai surpris plus d'une fois adressés à une autre. Je parierais que le monstre ose me trouver bien. Il a toujours ces yeux enveloppants qui ont troublé tant de femmes... O Dieu ! donnez-lui le repos éternel. C'est de ma tante que je vous parle, Seigneur.

II

Le cortège.

Au moment où la famille se prépare à monter en voiture, le défilé des goupillons terminé, il commence à pleuvoir. Le marquis s'aperçoit que sa femme est sans parapluie, et, galamment, l'abrite sous le sien tandis qu'elle gagne son coupé.

LA MARQUISE, *un peu émue malgré elle.* — Vous vous mouillez pour moi, mons... mon cher. C'est vraiment bon à vous.

LE MARQUIS, *voulant avoir l'air dégagé.* — Oh ! moi je ne risque rien, tandis que ces jolies plumes noires...

LA MARQUISE. — Vous auriez peut-être préféré le crêpe?... Mais c'était bien affecté pour une tante au quatrième degré.

LE MARQUIS. — Au cinquième. *(Un silence.)* Je ne pense rien, ma chère, sinon que vous êtes à ravir, comme toujours.

LA MARQUISE, *la main sur la portière, un peu embarrassée.* — Vous avez... votre voiture?

LE MARQUIS. — Ma voiture! La voilà. *(Il montre une des calèches de deuil.)* Tout le monde sait que je vais à pied depuis douze ans, pour raisons majeures, et j'aurais trouvé de mauvais goût de rouler carrosse sitôt après que la pauvre tante...

LA MARQUISE, *après une hésitation.* — Voulez-vous monter? Il me semble que je commettrais une exagération en vous laissant suivre dans une de ces horribles guimbardes, tandis que j'irais seule en coupé...

LE MARQUIS, *perplexe.* — Mon Dieu! d'un côté, ce serait peut-être un peu... mais, cependant, je me demande si... Car enfin... toute cohabitation...

LA MARQUISE. — Ah! tenez, montez vite. Tout le monde nous regarde, et la pauvre tante est

déjà en face de la rue Duphot. *(Ils montent; le coupé se met en route.)*

LE MARQUIS. — Ce que c'est que l'imprévu! Si l'on m'eût dit ce matin que nous serions pendant une heure et demie côte à côte dans la même voiture!...

LA MARQUISE. — Le Père-Lachaise est donc bien loin!

LE MARQUIS. — Non, mais quand on va au petit pas... Le tête-à-tête vous effraye?

LA MARQUISE. — Moi! allons donc! Je ne suis pas une sotte. Mais je n'ai pas déjeuné, à vous dire le vrai. Je craignais d'être en retard.

LE MARQUIS. — Toujours la même, n'est-ce pas? Jamais prête à l'heure? Vous souvient-il d'un certain jour où vous avez fait attendre le clergé et plusieurs centaines d'invités pendant vingt-cinq minutes? Dame! cette fois-là on ne pouvait pas commencer sans vous.

LA MARQUISE. — Était-ce ma faute, ce retard? Mes souliers de satin blanc n'avaient pas été envoyés. Je vois encore l'agitation de cette pauvre tante qu'on emmène là!...

LE MARQUIS. — Ah! Clotilde! quelle journée! et comme la vie est triste!

LA MARQUISE. — Il faut savoir se résigner, Hector. Dieu a laissé longtemps sur terre cette vénérable parente. Aujourd'hui il la reprend...

LA MARQUIS. — Eh! ce n'est pas à cette journée-ci que je fais allusion. C'est au jour de notre mariage. Sapristi! que vous étiez jolie!

LA MARQUISE. — Oh! tenez, mon ami, ne parlons pas de cela, voulez-vous?

LE MARQUIS. — Pourquoi donc? Parce que je n'ai pas su voir mon bonheur, parce que ma vie est gâchée sans remède, faut-il m'interdir la seule douceur qui me reste, celle de me souvenir? Mais mon discours vous fait bâiller, à ce que je vois.

LA MARQUISE. — Hector! pouvez-vous croire?... Je tombe littéralement d'inanition, mon ami.

LE MARQUIS. — Vous avez faim? Voyons, où sommes-nous? Devant le Vaudeville. Je ne fais qu'un saut chez Wanner et je vous rapporte des vivres.

LA MARQUISE. — Y pensez-vous? faire arrêter tout un cortège pour... Non, c'est impossible.

LE MARQUIS. — On n'arrêtera rien du tout. J'ai encore le pied leste, Dieu merci ! Je reviens. *(Il ouvre la portière et descend, tandis que le coupé roule toujours.)*

LA MARQUISE, *seule.* — Il n'y a pas à dire. Quand il veut, c'est le plus charmant des hommes. Rien ne l'embarrasse quand il s'agit de plaire à une femme. Non, rien, hélas ! pas même sa femme. Je m'en suis aperçue !.... Comme il a encore la tournure jeune !

LE MARQUIS, *remontant comme il est descendu, avec un paquet volumineux.* — Voici : petits pains au jambon, éclairs au café, savarins, plum-cakes et ces gâteaux aux pavots qu'on ne trouve que là. Vous ne mourrez pas de faim... ni de soif, car voici une bouteille de frontignan. J'avais pensé au champagne, mais j'ai craint de sortir de la note. Car enfin nous ne sommes pas au Grand Prix.

LA MARQUISE, *la bouche pleine.* — Pauvre tante ! J'ai peur de la traiter bien légèrement.

LE MARQUIS. — Elle ! allons donc ! Vous savez comme elle forçait les gens à se bourrer de sandwiches à ses *five o'clock.* Ah ! ma foi, j'ai oublié le verre. Vous boirez au goulot,

mais à cause des passants, permettez. *(Il baisse les stores.)*

LA MARQUISE, *après avoir bu, les yeux plus animés.* — Vous avez soif, peut-être? Si... cela ne vous dégoûte pas...

LE MARQUIS. — Vous allez voir si cela me dégoûte. *(Il boit longtemps, à la régalade.)* Dites donc, Clotilde, ces stores baissés, ces provisions, cette bouteille vidée à même, cela ne vous rappelle-t-il pas le coupé réservé qui nous a conduits à Genève?... ou plutôt à Fontainebleau, car nous n'avons pas été plus loin le premier jour.

LA MARQUISE, *lui faisant signe de se taire avec sa main qui tient un baba.* — Hector ! vous n'avez pas honte, dans un moment pareil, derrière le cercueil de votre tante !

LE MARQUIS, *mordant dans le baba.* — Mais pourquoi aurais-je honte? C'est à elle que vous devez... les adieux de Fontainebleau. Votre père se faisait tirer l'oreille, ne me trouvant pas assez riche pour vous. Et, sans ma tante qui a assuré sa fortune à la communauté... A propos. Il va falloir courir après les hommes d'affaires.

LA MARQUISE, *soupirant.* — Hélas ! ce ne sera pas la première fois !

LE MARQUIS. — Voilà une parole cruelle, Clotilde ; je ne croyais pas l'avoir méritée, depuis une heure.

LA MARQUISE. — Eh ! qu'est-ce qu'une heure à côté de douze ans ?

LE MARQUIS. — C'est beaucoup, quand c'est une heure de regret et de repentir. Et, puisque les hommes d'affaires vous plaisent si peu... J'ai le droit de vous parler ainsi, maintenant que me voilà riche.

LA MARQUISE. — Eh bien ?

LE MARQUIS. — Nous pourrions peut-être faire nos affaires nous-mêmes. Si vous vouliez me permettre d'aller vous voir. *(Mouvement de la marquise.)* Oh ! pour causer de la succession... d'abord. *(Il lui baise la main).*

LA MARQUISE, *très rouge.* — Laissez-moi le temps de réfléchir. C'est si grave un rapprochement... *(Mouvement de joie du marquis)* même momentané.

LE MARQUIS, *joignant le geste à la parole.* — Chère Clotilde !... Commençons toujours par le momentané...

LA MARQUISE, *émue, mais inflexible.* — Hector ! Oubliez-vous que nous sommes à l'enterrement de la pauvre tante ?...

LE MARQUIS. — Eh bien ! ce soir, après votre dîner... l'enterrement sera fini, et... Clotilde !... Ne trouvez-vous pas dans vos souvenirs, dans votre bon cœur, le courage de me pardonner ?

LA MARQUISE. — Grand Dieu !... cette cloche... Nous sommes arrivés... Oui... Vous m'avez émue ; je vous pardonnerai peut-être... Mais relevez les stores, de grâce !... Tout le monde va croire que... c'est déjà fait.

POMPON

I

Il y a deux ans, par une belle journée d'avril, mesdemoiselles Simone et Chantal, âgées de neuf et onze ans, accompagnées de miss Louisa, leur institutrice, allèrent, selon leur habitude, respirer l'air plus ou moins pur des Champs-Élysées. Des deux premières je ne dirai rien, craignant d'être partial, attendu que je suis leur père ; quant à miss Louisa, c'est une Anglaise, avec les yeux terribles d'Aimée Tessandier ; excellente, mais inaccessible à toute crainte. J'ai toujours pensé que, si elle eût été Judith, l'affaire d'Holopherne eût été réglée aussi nettement dans le

fond, mais avec beaucoup moins d'agréments dans la forme. Je vis partir la caravane sans me douter de l'avalanche de catastrophes qui devait résulter de la promenade de ce jour-là.

Comme elles mangeaient leurs gâteaux entre deux reprises de corde à sauter, les deux fillettes furent accostées par un chien gros comme un lièvre, de couleur indéfinie, à l'air malheureux mais intelligent, qui leur demanda, sans fausse timidité, sa part de brioche. Il en mangea tant qu'il voulut, tant et si bien qu'il ne voulut plus quitter ses nouvelles amies, dans lesquelles il devinait évidemment ce qu'on nomme dans le monde une connaissance utile. Simone et Chantal revinrent à la maison enchantées, traînant après elles l'affreux roquet, lequel, débarbouillé, peigné, poudrerizé, se trouva être un petit chien blanc, de race absolument indéfinie, mais pas plus laid qu'un autre. On le nomma *Pompon*, et le reste de la journée fut employé à préparer sa couchette, un panier garni du satin d'une vieille robe, et décoré de dentelles hors d'usage.

Pompon paraissait trouver sa nouvelle for-

tune extrêmement naturelle, et faisait semblant de ne pas voir que les domestiques, dont il compliquait le service, le vouaient intérieurement au sort le plus funeste, lui et nous tous aussi, probablement. Hélas ! leur malédiction ne devait être que trop écoutée... Mais n'anticipons pas.

Il va sans dire que Pompon était de toutes les promenades. Ses jeunes maîtresses faisaient des économies pour lui acheter un collier avec plaque et inscription, remplacé provisoirement par des faveurs de nuances variées. Cet ajustement coquet s'accordait mieux avec le genre de beauté de l'animal qu'avec les ordonnances de la police. Un jour deux sergents de ville qui guettaient le réfractaire depuis quelque temps, s'approchèrent de miss Louisa, désignée par son âge comme responsable et lui signifièrent procès-verbal, « attendu que son chien ne portait pas, suivant la loi, une plaque énonçant le nom et l'adresse du propriétaire ».

Miss Louisa les reçut de la belle façon et leur répondit si vertement qu'on fit cercle autour d'eux. Elle déclara comme dernier ar-

gument que le chien ne lui appartenait point, sur quoi les agents de l'autorité voulurent se saisir de l'animal, ce qui fut impossible. Miss Louisa comptait bien là-dessus.

La foule se mit à rire ; les enfants et l'institutrice riaient plus fort que les autres. Les agents aigris par ces moqueries, abandonnèrent leur chasse et, s'approchant des rieuses, les sommèrent sans rire de décliner leur identité. Il fallut se soumettre. Pour la première fois le nom honorable que je porte allait traîner dans les archives de la préfecture, parmi les voleurs et les assassins.

Les trois inculpées rentrèrent à la maison dans des dispositions différentes. Miss Louisa était furieuse, Chantal pleurait l'absence du chien qui avait disparu, Simone tremblait de peur d'être grondée. En ouvrant la porte, la première chose qu'elles virent fut Pompon. Le malheureux ne connaissait que trop la police pour l'avoir fréquentée du temps où il était vagabond. Aux premières démonstrations hostiles des représentants de l'autorité, il avait mis la queue entre les jambes, et était rentré chez nous en rasant les murs.

Sans retard, on m'informa de l'incident. Je voulus d'abord me fâcher ; mais les trois coupables étaient si drôles que le rire me gagna.

D'ailleurs, il est doux de narguer le pouvoir. Je me rangeai résolument du parti de Pompon, mais, comme il fallait prévenir certaines démarches, je fis monter le concierge, et lui mettant dix francs dans la main :

— Mon ami, lui dis-je, on a dressé procès-verbal à ces demoiselles pour un chien qu'elles ont recueilli, comme vous savez. Si les agents viennent prendre des informations, dites leur que nous n'avons pas de chien, ce qui, après tout, est l'exacte vérité.

Le concierge se retira, jurant de ne pas nous trahir. Effectivement, le lendemain, il déclarait à un personnage de mauvaise mine qui se présenta, que je n'avais pas de chien, que je payais mon loyer avec une régularité parfaite, et qu'à tout prendre, j'étais un homme estimable.

Nous croyions tous l'orage dissipé. De nouveau l'on autorisa Pompon, soigneusement renfermé pendant quelques jours, à prendre

part aux promenades. Seulement on les dirigea vers le parc Monceau, où cette bande de malfaiteurs n'était pas connue. Mais tant de prudence ne m'empêcha pas de recevoir, bien des semaines après, une citation à comparaître devant le tribunal de simple police de mon arrondissement, pour infraction aux règlements imposés aux propriétaires de chiens.

La situation se compliquait. Mon premier soin fut d'envoyer Pompon à la campagne, à quelques lieues de Paris, chez des gens sûrs. Puis, le jour fixé, je me présentai devant la justice de mon pays, au milieu d'un ramassis de gredins. Bien entendu, je ne m'étais fait accompagner ni de miss Louisa ni des enfants.

Le juge m'interrogea. Avec la désinvolture d'un homme du monde, et le calme de l'innocence, je déclarai ne posséder, en fait de chien, qu'un molosse de grande taille, habituellement enchaîné à la grille de mon habitation du Béarn. Et j'ajoutai en me tournant avec un sourire malicieux vers les deux sergents de ville cités comme témoins :

— D'après le signalement donné, j'imagine

que ce n'est pas celui-là auquel vous avez affaire.

Le juge souriait d'un air bienveillant.

— Que s'est-il passé, continuai-je ? Mes enfants ont la manie de caresser tous les roquets qu'elles rencontrent, de leur donner des gâteaux et de s'en faire suivre. Ces familiarités innocentes sont-elles interdites par la loi ? Évidemment non. Dans l'espèce, les agents n'avaient qu'une chose à faire : se saisir du chien. Mes filles se sont-elles opposées par la force à son arrestation ?

L'auditoire se mit à rire, et je vis que le magistrat se préparait à prononcer mon acquittement. Déjà je me réjouissais d'aller respirer un air moins chargé d'émanations diverses. Mais un diable d'homme assis à un petit bureau sur l'estrade (je sus depuis que c'était le commissaire de police remplissant les fonctions d'accusateur public) prit la parole et détruisit mes espérances.

— Le tribunal voudra bien remarquer, dit-il, que l'inculpé répond par de simples affirmations aux affirmations contraires de deux honorables agents dont le témoignage fait foi.

Ces agents, d'ailleurs, ont signalé l'attitude regrettable de l'institutrice, contre laquelle la contravention a été relevée, et qui s'est servie, pour leur parler, d'expressions brusques et désobligeantes. Notre devoir est de soutenir nos subordonnés. Je demande donc la condamnation pure et simple, à moins que l'inculpé ne présente au tribunal une défense plus sérieuse.

— Il me serait facile, répondis-je en maudissant intérieurement le naturel revêche de miss Louisa, il me serait facile d'obtenir un certificat constatant que je ne paye l'impôt à Paris pour aucun chien.

— Nous le savons, reprit sévèrement mon ennemi, et nous nous réservons dans le cas où la condamnation serait prononcée sur l'autre chef, d'exercer des poursuites spéciales pour déclaration fausse et refus d'impôt.

Ma situation s'aggravait de plus en plus. Je devenais un contribuable réfractaire. La moutarde me monta au nez ; j'allais répondre quelque sottise, mais le juge, à qui sans doute ma physionomie était sympathique, m'arrêta d'un geste.

— Je remets la cause à huitaine, prononça-t-il. Revenez avec deux témoins qui déclareront, sous la foi du serment, qu'il est à leur connaissance que vous n'avez jamais possédé aucun chien à Paris.

II

Je me retirai en saluant, poursuivi par un singulier regard du commissaire de police qui semblait lire en moi comme dans un livre. J'étais d'une humeur détestable. Rentré à la maison, je fis une scène à tout le monde, principalement à miss Louisa, que je tentai d'effrayer en lui laissant voir qu'il s'agissait pour elle de la prison tout au moins.

— La prison! s'écria-t-elle, je voudrais voir ça! Je suis Anglaise; on me connaît à l'ambassade. Je soulèverai plutôt un incident diplomatique.

Je haussai les épaules et renvoyai tout le

monde. J'avais besoin de réfléchir. Il me fallait dans la semaine trouver deux témoins prêts à m'accompagner à la barre du tribunal. A qui m'adresser ? Mes amis, mes camarades de club, les hommes de mon monde auraient fait des gorges chaudes de mon histoire, sans compter qu'ils auraient trouvé de fort mauvais goût que je les fisse déranger pour une vétille semblable. Mais surtout, ils m'auraient posé des questions embarrassantes. Évidemment je ne possédais pas de chien, dans le sens légal du mot. Mais enfin qu'est-ce que Pompon faisait chez moi ? Et, s'il ne m'appartenait pas, de quel droit l'avais-je envoyé à la campagne ?

Mes réflexions furent bientôt interrompues par des préoccupations d'un caractère plus immédiat. Le moment était venu où je devais me rendre aux bains de mer avec toute ma famille. La villa était retenue ; nous étions attendus. Fallait-il partir et me laisser condamner par contumace ? L'amende, en soi, ne m'effrayait pas beaucoup, mais en manquant au rendez-vous donné par la justice, n'avais-je pas l'air d'avouer, que dans notre première

entrevue, j'avais... manqué de franchise.

Après mûr examen de la question, je pris le parti d'expédier tout mon monde, et de prolonger mon séjour à Paris jusqu'après l'audience. Au jour dit j'accompagnai à la gare toute ma smala, et me séparai d'elle avec force recommandations et l'assurance d'une réunion prochaine. Puis je fus dîner au cercle, et inventai je ne sais quel prétexte pour expliquer comme quoi j'étais resté seul, en garçon. Mes prétextes, je dois le dire, ne trompèrent personne, et l'on ne douta point que j'avais eu, en agissant ainsi, un but mystérieux. Mais à coup sûr, on était loin de soupçonner mon but véritable, et je ne m'en sentais nullement fâché, quelle que pût être l'atteinte portée à ma réputation d'homme revenu des aventures. A cette heure j'étais tout à mon aise pour chercher des témoins. J'hésitai longtemps, et finis par me décider en faveur de deux personnages qui me semblaient devoir convenir pour cet office, l'un, parce que je le connaissais fort peu, l'autre parce que je le connaissais depuis des siècles. Celui-ci, gros négociant de la rue du Sentier, m'avait fourni de tout

temps ma lingerie personnelle : pour dire les choses par leur nom, c'était mon chemisier. L'autre était mon vétérinaire ; ce qui, entre nous, ressemblait fort à une sinécure, attendu que je me sers d'un remise, et laisse mes chevaux à la campagne. Mais je l'avais consulté dans une occasion pour l'achat d'un cheval dont l'état sanitaire m'inspirait certaines inquiétudes ; à toutes forces, j'avais le droit de l'appeler MON vétérinaire : ce fut par lui que je commençai.

J'allai le voir, lui rappelai nos relations quelque peu éphémères, et lui contai habilement mon aventure, en maintenant, comme de juste, la version que j'avais présentée au tribunal.

— Je pense, lui dis-je, que vous ne ferez aucune objection à déclarer, qu'à votre connaissance, aucun chien n'a jamais été en ma possession.

— Monsieur, répondit l'homme de l'art, dans ces termes le serment ne m'engage pas beaucoup. Je n'ai jamais eu l'honneur de franchir votre porte, et même, Dieu me pardonne ! je serais fort embarrassé de dire le nom de votre rue.

La vérité de cette observation judicieuse me frappa. Si le commissaire de police, aux yeux investigateurs, s'avisait de contre-examiner le témoin, mon juge pourrait s'étonner d'un choix aussi suspect. D'ailleurs, je devais bien une politesse à celui qui allait me tirer des griffes de la loi.

— Faites-moi, lui dis-je, l'amitié de venir déjeuner chez moi mercredi. Nous ferons plus ample connaissance, et je vous présenterai à mon autre témoin. Puis nous irons ensemble à l'audience.

L'Esculape de la gent chevaline accepta sans sourire, en clignant de l'œil, comme un homme qui comprend à demi-mot. L'existence d'une meute tout entière dissimulée dans un coin de mon appartement ne faisait pas l'ombre d'un doute pour lui, c'était facile à voir.

Sans m'attarder à des protestations qui n'auraient fait que le confirmer dans cette opinion avantageuse, je le quittai pour aller m'entendre avec le petit père Lenoël. Celui-ci m'avait ajusté mon premier plastron et me rappelait volontiers, quand nous causions après l'essayage, que, le jour de ses noces,

mon père avait marché à l'autel, cuirassé par ses mains et par son amidon. Comme il comptait parmi ses clients d'autres noms appartenant à la vieille aristocratie, Lenoël professait pour la noblesse un culte véritable. Quand je lui dis de quoi il retournait, le brave homme parut indigné qu'un magistrat, que dis-je, un simple juge de paix, eût exigé des témoins pour contrôler mon affirmation. D'ailleurs, il était prêt à jurer n'importe quoi, sur ma simple garantie.

Quand je l'invitai à déjeuner avec Désussart le vétérinaire, il ouvrit de grands yeux, et me fit répéter mon invitation. Évidemment, il ne comprenait plus ; mais jugeant sans doute que le respect ne lui laissait pas le choix, même d'hésiter, il accepta. Je pouvais considérer mon procès comme gagné. Mes deux témoins furent aussi exacts que s'il se fût agi d'un duel. D'ailleurs, on aurait pu croire, à leur redingote, qu'il s'agissait d'aller sur le pré, ou plutôt, vu le déjeuner qui fumait sur la table, que nous en revenions. D'abord ils mangèrent sans rien dire, légèrement intimidés par les façons grand style de mon

valet de chambre, qui dissimulait imparfaitement le dégoût qu'il éprouvait à me voir ainsi déroger. Désussart se mit à l'aise le premier, et naturellement, nous parlâmes chevaux. Quant au petit père Lenoël, hors les cours de la toile et du madapolam, et les oscillations de la forme des cols ou des poignets, il n'était guère à même de briller dans la conversation : il mangea d'autant plus.

Au dessert, cependant, il devint plus gaillard, grâce à quelques gorgées de chablis que Désussart avait détournées de son propre verre dans celui de Lenoël, de même qu'on distrait de la masse d'eau d'un grand fleuve un mince filet, pour l'irrigation d'une prairie. Quand nous passâmes au fumoir, mes deux témoins étaient si près d'être gris que je supprimai les liqueurs, de mon autorité privée, voulant qu'ils témoignassent de mon innocence, et non de l'abondance de mon hospitalité. Aussi bien, l'heure était venue de partir. Nous nous empilâmes dans un fiacre; je les séparais, en lapin. A ma gauche, le vétérinaire voulait me faire convenir que l'échafaud de 93 avait été une sévérité rigoureuse, mais nécessaire.

A droite, l'homme aux chemises me racontait qu'il avait eu la confiance de Déjazet pour quelques-uns des costumes masculins de la grande artiste. Il en prenait occasion pour fredonner d'une voix aigrelette quelques airs du répertoire de Fanchon. Comme chacun d'eux prétendait accaparer mon attention, je vis le moment où ils se prendraient aux cheveux pour se disputer la conquête de ma personne. Heureusement, nous débarquions alors à la porte de la mairie.

Nous fîmes sensation dans le prétoire. Lenoël était rouge d'avoir trop mangé; Désussart, d'avoir trop bu. Quant à moi, la honte que me causait de tels compagnons me rendait coquelicot. Un habitué fit à haute voix cette remarque intempestive:

— En voici trois qui n'ont pas bu de l'eau claire à déjeuner.

Le commissaire de police était à son poste : il leva la tête en écoutant l'exclamation, me reconnut, sourit d'un air étrange, et je crois, Dieu me pardonne, qu'il haussa légèrement les épaules.

Désussart parla le premier, plutôt en avocat qu'en témoin, mais quelle plaidoirie !

— Ma profession de vétérinaire, dit-il, fait que mon client ne peut guère avoir un chien sans que j'en aie connaissance. Or, je n'ai jamais aperçu chez lui aucun animal de cette espèce, ni rien qui pût en révéler l'existence.

On le fit asseoir, et l'on appela Lenoël pour la forme. Celui-là, je l'avoue, me faisait plus peur que l'autre, en sa qualité d'homme de bonne foi, mais le tribunal, pressé par l'heure, ne lui laissa pas le temps d'achever la phrase dont il avait, à vrai dire, quelque peine à se tirer. Son honnête figure, son air d'indignation convaincue, valaient tout un discours.

— Allez vous asseoir, lui dit le juge.

Puis il marmotta quelque chose d'inintelligible pour moi. Le commissaire, voyant que je n'avais pas compris, vint à mon secours d'un air froid et quelque peu dédaigneux.

— Vous pouvez vous retirer, dit-il. Vous êtes renvoyé des fins de la plainte.

Je sortis avec mes deux acolytes. Désussart voulait m'offrir des rafraîchissements dans le café de la mairie ; je m'excusai poliment et les mis chacun dans un fiacre en me disant à part moi :

— J'ai vu pour la dernière fois la figure de ces deux hommes. Que j'équipe à mes frais un régiment de cavalerie, que j'entre dans la ligue anti-esclavagiste comme chargé de vêtir les torses de tous les nègres du Congo, jamais tu n'entendras parler de moi, ô Désussart le sceptique, ni toi non plus, vertueux Lenoël!

Dès le lendemain, je rejoignais au bord de la mer ma famille heureuse d'apprendre que les démêlés de Pompon avec la justice étaient finis. Bientôt toute l'histoire fut oubliée; d'autres événements, d'autres soucis nous occupèrent, petits ou grands. Il semblait, tout délai d'appel étant expiré, que je n'avais plus à redouter l'ombre d'un ennui. Hélas! qui peut prévoir l'avenir?...

III

Les saisons et les tranquilles événements de notre vie avaient eu leur cours ordinaire. Après un mois de plage, et le double de villégiature à notre terre du Béarn, nous étions revenus à Paris dès novembre, rappelés par les cours de mes filles. Cette fois, Pompon nous accompagnait non plus comme un personnage traqué par la police et obligé de se cacher, mais comme un citoyen jouissant de tous ses droits. Il avait un collier portant le nom et le domicile de ses jeunes maîtresses qui s'étaient prises pour lui, grâce à toutes ces péripéties, d'une véritable passion. L'hiver

s'écoula, et cet hiver fut sans doute l'époque la plus heureuse de la vie du pauvre chien. Vers le milieu de mars, mes filles rentrèrent à la maison, pleurant comme des Madeleines, et rapportant dans un journal... le cadavre de Pompon ! Le malheureux venait d'être écrasé par un omnibus.

Moi-même, s'il faut l'avouer, je ne fus pas sans éprouver un petit serrement de cœur. On s'attache aux êtres, en raison de la peine qu'on s'est donnée pour eux, et certes, je m'en étais donné beaucoup pour l'animal qui gisait sans vie dans son pauvre panier arrosé des larmes de Simone et de Chantal. Désireux de mettre fin le plus tôt possible à une scène aussi lamentable, je fis appeler un commissionnaire que je chargeai de pourvoir aux obsèques de Pompon, en lui faisant jurer que le favori de mes filles serait enterré honorablement, et non pas jeté à la voirie. Ces recommandations furent accompagnées d'un pourboire généreux et l'homme s'éloigna, emportant son funèbre fardeau.

Le reste de la journée fut lugubre ; on ne parlait que de Pompon, et deux ou trois in-

times étant venus nous voir après dîner, je fis devant eux l'oraison funèbre du chien, en racontant les faits qui précèdent. Puis je considérai que, pour cette fois, nous en avions fini pour toujours avec Pompon, sauf, bien entendu, la mémoire de sa gentillesse et de ses qualités, que nous comptions tous garder éternellement.

Mais deux ou trois jours plus tard je reçus la lettre suivante, écrite sur un papier qui portait l'en-tête de l'un des nombreux bureaux de la préfecture de police.

« Monsieur,

» Le 20 mars dernier, à cinq heures du soir, un de vos domestiques a fait monter chez vous le commissionnaire qui stationne habituellement à peu de distance de votre demeure. Après un court colloque, cet homme s'est retiré emportant un paquet dont vous veniez de le charger avec ordre de le faire disparaître. Le contenu de ce paquet n'était autre chose que le cadavre de ce même chien pour lequel un procès-verbal fut jadis dressé contre vous, et que vous déclarâtes alors, avec témoi-

gnages à l'appui, ne point vous appartenir. Or, le cadavre de l'animal portait encore au cou un collier indiquant votre nom et votre adresse. Je ne crois pas devoir vous laisser ignorer que cette pièce de conviction est entre nos mains.

» En somme, monsieur, depuis près d'un an, vous avez su mettre la police en échec, avec une habileté et par des moyens dont il appartient à d'autres que moi de faire l'appréciation. Je me borne à constater les faits suivants, dont vous aurez quelque peine, j'ai lieu de le croire, à récuser l'exactitude.

» 1° La demoiselle Louisa, institutrice à vos gages, a fait preuve envers les agents, à l'origine de l'affaire, de duplicité et d'insubordination en présence de jeunes filles confiées à ses soins ;

» 2° Le même jour, vous avez donné de l'argent à votre concierge pour obtenir de lui une déclaration fausse ;

» 3° Une première fois, devant le tribunal de simple police, vous avez nié, en jouant sur les mots, la possession d'un animal qui était alors chez vous et que, dès le lendemain,

vous remettiez à la garde de gens domiciliés hors de Paris, que nous nous réservons de faire comparaître au besoin ;

» 4° Sommé de produire des témoins, vous avez recruté deux individus que vous avez présentés au tribunal comme « vos amis », malgré la différence de vos situations réciproques, et dont l'un, tout au moins, était entré chez vous ce jour même pour la première fois ;

» 5° Vous n'avez pas craint de les suborner par des moyens dont la recherche viendra en son temps, et notamment en les faisant boire à l'excès, de sorte qu'ils ont répété la leçon que vous leur aviez apprise, sans soupçonner la gravité dangereuse du rôle qu'ils assumaient ;

» 6° Enfin, je mentionne pour mémoire la fraude commise par vous au préjudice du fisc, en vous dérobant à l'obligation d'acquitter l'impôt sur les chiens.

» De cet ensemble de faits, il résulte pour nous le devoir d'agir avec une sévérité d'autant plus grande, que vous ne sauriez invoquer, à l'exemple d'autres délinquants n'ayant pas votre fortune et votre rang social, ni

l'ignorance de la loi et de l'équité morale, ni la crainte d'une amende insignifiante pour vous.

» Toutefois, avant de donner à cette affaire la suite légale qu'elle comporte, et dont vous ne sauriez méconnaître les conséquences sérieuses pour vous et pour les personnes qui y ont participé, M. le Préfet de police a cru devoir me confier le soin d'ouvrir une enquête amiable afin d'examiner jusqu'où a pu aller la bonne foi de chacun. Cette façon d'agir, dont vous apprécierez la courtoisie exceptionnelle, doit être attribuée, j'ai l'ordre de vous l'apprendre, à l'excellence de vos antécédents, et de ceux des individus que nous trouvons groupés autour de l'inculpé principal. Cette enquête purement officieuse doit avoir lieu, d'après les intentions de mon chef, hors des bureaux, pour lui conserver son caractère extra-légal. Dans le cas où il vous conviendrait de vous prêter à cette mesure, sur l'issue de laquelle nous faisons, bien entendu, les réserves les plus absolues, vous voudriez donc bien vous présenter à mon domicile personnel, 9, rue du Val-de-Grâce, lundi prochain

à huit heures du matin. Je regrette d'avoir à vous proposer un rendez-vous aussi matinal, mais, obligé de prendre mon service à neuf heures, je n'ai pas le choix des moments. Il va sans dire que votre visite personnelle serait sans objet si vous n'étiez accompagné des personnes suivantes : l'institutrice, le concierge, vos deux témoins. De mon côté, j'aurai soin de convoquer les deux agents rédacteurs du procès-verbal.

» Votre refus d'assister à cette conférence et de la faciliter en ce qui vous concerne, serait l'indication que vous préférez vous défendre devant une procédure régulière, ce qui est absolument votre droit, je n'ai pas besoin de l'ajouter.

» Agréez, monsieur, etc.

» CASTÉRAN,

» *Sous-chef de bureau à la préfecture de police.* »

Mon premier mouvement, après avoir lu cette lettre, fut un mouvement d'admiration, le premier de ma vie envers la merveilleuse lucidité des informations de la police. Le second fut de descendre et d'aller casser les reins

à mon mouchard de commissionnaire, car, à n'en pas douter, cet animal était un agent déguisé, et, depuis un an, il épiait chacun de mes mouvements. Mais ce n'était pas l'heure d'aggraver ma position par un éclat quelconque. Le mémoire d'accusation que j'avais sous les yeux, si menaçant dans sa forme très calme, ne présageait rien de bon. Évidemment le commissaire de police aux yeux perçants était au fond de tout cela. Que faire? S'il ne s'était agi que de moi, j'aurais pu en prendre et en laisser; mais j'avais des complices. Exposer ces braves gens à de graves ennuis eût été de ma part une ingratitude inqualifiable. J'avais cinq ou six jours pour agir. Je commençai par expliquer à mon concierge et à miss Louisa de quoi il retournait, ce qui consterna le premier et produisit chez la seconde une exaltation de nature à compromettre sérieusement le résultat de l'enquête amiable.

Mais le plus dur fut d'aller retrouver Lenoël et Désussart, ces deux personnages que je m'étais si bien promis de ne plus apercevoir jamais.

Je me souviendrai toujours de la figure du malheureux chemisier, lorsqu'après avoir entendu mon exposé qui ressemblait fort à une confession, il prononça ces mots qui, dans sa bouche, dépassaient l'amertume de longs reproches :

— Oh! monsieur le comte!...

Le brave homme n'en dit pas davantage, mais il trembla de tous ses membres, et je n'eus pas besoin de le sermonner longtemps pour le décider à être exact au rendez-vous. Le pauvre diable y serait allé sur sa tête pour éviter la cour d'assises qu'il entrevoyait à l'horizon. Je suis sûr qu'il ne dormit pas une heure (moi non plus, du reste) entre ma visite et le fameux lundi matin.

Désussart prit la chose plus légèrement et feignit d'en rire. Cependant, au frémissement de sa paupière, je vis bien que la perspective d'une conversation intime avec un policier ne lui plaisait qu'à demi. Mais, content ou non, il ne fit pas d'objections.

Le fatal lundi était arrivé. A sept heures du matin je montai en fiacre sous les lueurs encore incertaines d'un ciel gris d'où la pluie

tombait en abondance. Le concierge, installé près du cocher, avait dit adieu à sa femme d'un air qui faisait bien voir qu'il n'était pas assuré de l'embrasser de nouveau ce jour-là. Durant tout le trajet, je fis tous mes efforts pour obtenir que miss Louisa consentît à désarmer. Cette virago m'inquiétait plus que tout le reste. Un peu avant huit heures, nous arrivâmes rue du Val-de-Grâce, ayant traversé les deux tiers de Paris. Mes deux témoins n'étaient pas encore là, mais presque aussitôt ils parurent, chacun de leur côté, avec une exactitude digne de tous les éloges. Nous ne perdîmes pas les minutes en compliments; il nous tardait de savoir quel homme était ce Castéran, et s'il allait nous renvoyer, selon mon espoir, après une semonce plus ou moins désagréable.

J'entrai le premier dans la maison, suivi de ma troupe. Les trois fiacres attendaient à la porte, une petite porte fermée par une barrière à hauteur d'appui, et conduisant dans un jardin. On se serait cru à vingt-cinq lieues de la capitale.

— Monsieur Castéran? demandai-je à une

bonne femme qui semblait sortir de son lit, à en juger par l'état de sa toilette.

— Nous n'avons pas ça dans la maison fut sa réponse aigre douce.

J'insistai en exhibant ma lettre, mais ce fut en vain. Castéran était inconnu au numéro 9. Probablement, le chiffre était mal écrit. Nous visitâmes le 7, puis le 5; rien.

Nous revînmes au numéro 9. Sur la porte, la concierge causait avec son collègue, le concierge de ma maison, un almanach à la main.

— Monsieur n'a peut-être pas fait attention, me dirent-ils, parlant tous les deux à la fois, que c'est aujourd'hui LE PREMIER AVRIL?

LA PERLE NOIRE

Les Parisiens me font toujours rire lorsque, vers la fin d'août, ils prétendent, — sur la foi des reporters, — que « la capitale manque d'eau ».

Je connais, à l'autre bout de la mer Rouge, une ville de soixante mille habitants qui se nomme Aden, et qui est bâtie sur un promontoire de lave refroidie — imparfaitement. Là, pour tous les trésors des Indes, les détracteurs de feu M. Alphand ne trouveraient ni un brin d'herbe, ni une feuille de salade, ni une goutte d'eau.

— Mais enfin, quand il pleut, que devient

ce qui tombe? demandais-je à mon ami Pujol, le consul qui me faisait les honneurs de son rocher, un jour que je passais par là en revenant de Chine.

— Quand il pleut, les citernes publiques se remplissent. Mais, à l'heure où je te parle, voici cinq ans que les gens du pays n'ont aperçu un nuage au ciel.

— Alors d'où vient l'eau que nous avons bue à déjeuner, ce matin?

— Elle vient de la fabrique. Les Anglais distillent la mer et nous vendent, au poids de l'or, un produit absolument irréprochable, d'ailleurs, tant la science a trouvé, en toutes choses, le moyen d'imiter la nature. Mais c'est ruineux. Ma dépense d'eau se monte à cent francs par mois, y compris les bains de ma femme qui ne peut supporter l'eau salée.

— Diable! comment font, alors, ces pauvres Arabes qui m'ont tout l'air de n'avoir pas soixante louis par an à consacrer à leur boisson?

— Ceux-là se contentent de l'eau que les chameaux apportent chaque matin des montagnes que tu vois, à vingt-huit kilomètres

d'ici. C'est un liquide peu agréable, qui infecte le cuir de bouc. Mais qu'y faire? L'eau fabriquée est trop dispendieuse. De plus un règlement de police interdit rigoureusement sa vente aux indigènes. Elle est réservée exclusivement aux Européens, à la garnison anglaise et aux navires de passage dont la provision est épuisée.

Je pris ces notes sur mon carnet, et nous revînmes au consulat où nous attendait madame Pujol, une jolie Marseillaise exilée dans ce désert et que j'avais vue le matin pour la première fois, mon ami s'étant marié depuis peu.

Nous causâmes du pays et de ses ressources mondaines. Madame Pujol m'apprit, avec un soupir, que sa liste de visites contenait deux noms : une vieille Anglaise, incapable de prononcer deux mots en notre langue, et la propriétaire de l'hôtel de l'Univers, brave Champenoise, plus habituée à se chamailler avec les vauriens arabes et somalis qu'à causer avec une compatriote.

Comme je plaignais la femme de mon ami de cette existence peu récréative :

— Allons, ma chère, lui dit Pujol, ne faites

pas la dissimulée. Pourquoi vous cacher d'avoir un amoureux dans la ville arabe?

La Marseillaise parut contrariée et haussa les épaules.

— Un amoureux noir comme la cheminée! fit-elle.

— Très noir, mais très beau, insista Pujol. *Nigra sum sed formosa.* Et très riche! Le plus gros cafetier d'Aden, c'est-à-dire le principal marchand de café moka. Je te mènerai demain chez lui. Tu verras quel luxe de tapis, de gâteaux, de confitures. Et quels bibelots! Un vrai bazar! Ma femme y passe des heures et, si je n'y mettais bon ordre, ce bon Mouloud démeublerait sa maison en notre faveur, sous prétexte que les objets qui la garnissent plaisent à « lady ».

— Quelle exagération! dit madame Pujol qui paraissait de plus en plus vexée. N'allez pas croire, monsieur, que je fais ma société intime de ce négrillon. Certainement, je ne suis pas allée chez lui depuis quinze jours.

— Ma femme est de mauvaise humeur, expliqua le consul, à cause d'un bijou qu'elle a perdu ce matin.

— Ah ! certes, je suis désolée, me dit-elle. J'ai cherché vainement toute la journée une des deux perles noires que je porte à mes oreilles et que mon mari m'a achetées à Ceylan. Vous pouvez juger, par celle qui reste, qu'elles étaient superbes.

Je me prêtai à l'examen, et constatai... que madame Pujol sentait bon et qu'elle avait l'oreille bien faite. Puis on parla d'autre chose et j'allai dormir sur le toit de la maison, selon l'usage du pays.

Le lendemain, accompagné de mon ami, j'allai dans le quartier indigène rendre visite à l' « amoureux de madame Pujol ».

Mouloud ben Saïd est un Arabe, comme son nom l'indique. C'est un marchand de café plusieurs fois millionnaire, chez qui l'on trouve le meilleur moka du monde... après celui des bons épiciers de Paris. Mais chaque voyageur se donne le plaisir de rapporter son café lui-même. Somme toute, il ne coûte pas beaucoup plus cher que celui qu'on achète en France.

Nous avions avec nous, pour aller chez l'homme au moka, un copassager et compa-

triote dont j'ai oublié le nom, et qui venait de faire le tour du monde ou à peu près. C'était ce qu'on nomme un *savant*, grand preneur de notes, grand copieur d'inscriptions, grand adresseur de mémoires à l'Académie, dont il se disait le correspondant. Mais il faut se défier, en voyage, des soi-disant correspondants de l'Académie.

Mouloud, qui parle anglais comme un *merchant* de la Cité, et qui est un superbe échantillon de la vraie race arabe, la plus belle du monde peut-être, nous reçut à merveille et nous fit les honneurs non seulement de ses magasins, mais de son intérieur, ce qui nous intéressa davantage. Puis, la visite terminée, il nous servit le café oriental, c'est-à-dire un breuvage embaumé, ressemblant au nôtre comme le champagne ressemble à la limonade gazeuse, accompagné du chibouk inévitable et de la jarre d'eau fraîche.

De l'eau venue de sept lieues à dos de chameaux, dans une outre, ce n'était pas l'idéal. Mais je mourais de soif et, d'ailleurs, j'avais bu pire dans les rizières de la basse Chine.

Chose étrange! cette eau ne sentait pas le

bouc, bien loin de là. On aurait pu lui reprocher de n'être pas absolument limpide, mais elle avait décidément un goût agréable. Elle sentait... ma foi ! oui, elle sentait la violette; la violette en face de l'Abyssinie !

Le savant s'en était aperçu comme moi, car, après avoir aspiré, reniflé, dégusté par petites gorgées, il me demanda, d'un air tout académique :

— Ne trouvez-vous pas que cette eau a une saveur particulière ?

— Si, répondis-je. Cela rappelle la violette.

— Justement. Eh bien ! cher monsieur, on trouve, parmi les nombreux dérivés de la houille, certains produits dont l'odeur n'est pas sans analogie avec celle de la fleur en question. Les parfumeurs en font même usage pour falsifier leurs produits. J'en conclus que cette eau s'est trouvée en contact avec des gisements de houille. Une houillère à Aden, monsieur ! Voyez-vous cela ? Songez-vous à cette fortune ? Le moindre morceau de charbon qui se brûle ici vient d'Angleterre !

Alors mon compagnon accabla notre hôte de questions sur l'emplacement exact de la source

qui fournissait aux chameaux leur chargement quotidien. Il s'y serait rendu sur l'heure, malgré la distance, si le paquebot n'avait dû appareiller le soir même. Du moins il voulut emporter dans une fiole un échantillon de cette eau pour en faire l'analyse à l'École des mines et, ce qui m'étonna fort, ce fut de voir le trouble inexplicable que notre découverte causait à Mouloud ben Saïd.

Cependant, nous allions partir et je me versais un dernier verre d'eau, lorsque j'entendis, dans mon verre, le bruit d'un corps dur qui s'y précipitait en même temps que le liquide. O surprise ! c'était une perle noire, la sœur de celle que madame Pujol m'avait montrée la veille. Et maintenant, cette odeur ! je la reconnaissais bien. Je l'avais respirée, non sans un petit chatouillement agréable, en examinant l'oreille de la femme de mon ami, de la fringante Marseillaise.

Il était bon, le savant, avec sa houille ! Et mon pauvre ami Pujol !... Ce que je venais de découvrir n'appartenait pas au règne minéral ! Je me souviens qu'il m'avait dit, malheureux garçon :

— Le climat d'Aden a cela de particulier qu'il est débilitant pour les hommes, mais excitant pour les femmes.

Et, chez cet Arabe jeune, beau, riche, luxueusement installé, je venais de trouver une perle tombée de l'oreille de madame Pujol, et jusqu'à la trace de son parfum favori.

Que faire ? absolument rien. Le superbe Mouloud me regardait d'un œil que je n'aimais pas beaucoup et la présence du mari, le principal intéressé, me gênait considérablement pour ouvrir une enquête. Je pensais tristement en moi-même que si le grand principe de l'inviolabilité consulaire est inscrit dans le Droit des Gens, il paraît fort méconnu des Arabes dans la pratique.

Tandis que le savant bouchait son flacon, je parvins, sous prétexte de me passer de l'eau sur les mains, à m'emparer de la perle sans être aperçu. Au moins Pujol ne perdrait pas tout. Puis nous sortîmes de chez l'Arabe.

Le minéralogiste se rendit tout droit à la jetée. Quant à moi, je devais repasser nécessairement par le consulat pour restituer la perle. Fort heureusement, Pujol me laissa entrer

seul et se fit conduire à bord de mon paquebot pour rendre visite au capitaine.

— Avant de vous faire mes adieux, madame, dis-je d'un ton sévère mais calme, permettez-moi de vous rendre cette perle.

Elle poussa un cri de joie.

— Ma perle ! quel bonheur ! où était-elle ?

— *Chez Mouloud ben Saïd*, fis-je en appuyant sur chaque syllabe. C'est là que je l'ai trouvée tout à l'heure. Dieu merci ! Pujol ignore ma découverte.

Et comme elle manifestait un étonnement profond :

— Je ne sais rien de plus, continuai-je sur le même ton, et surtout je ne veux rien savoir. Inutile de vous dire que je me conduirai en galant homme et ne parlerai *à personne* de cet incident. Adieu, madame !

Je sortis, presque sans lui toucher la main, en lui disant toute mon indignation dans un dernier regard. Elle saurait du moins qu'elle ne m'avait pas trompé, moi. Je trouvai mon ami à bord. Je l'embrassai avec une effusion qui l'étonna. Pauvre Pujol !... Une heure après, j'étais déjà loin d'Aden...

J'ai rencontré dernièrement, sur le boulevard, Pujol et sa femme. Ils avaient l'air plus tendrement unis que jamais ; les deux perles noires étaient aux oreilles de la jeune femme.

Nous dînâmes tous les trois ensemble et nous parlâmes d'Aden, bien entendu.

— A propos, me dit le consul, tu nous as fait travailler l'imagination pendant huit jours, grâce à ta trouvaille chez ce brave Mouloud. Toi-même, n'as-tu pas été très intrigué ?

J'étais plus embarrassé qu'intrigué en cet instant, et je balbutiai une réponse qui n'avait ni queue ni tête.

— Figure-toi, expliqua Pujol, que mon domestique avait inventé, pour grossir ses épargnes, un moyen singulier. C'était de revendre aux Arabes l'eau qui servait aux bains de ma femme. Il faut croire que la perle était tombée dans la baignoire et avait passé de là chez Mouloud ben Saïd. Comment l'y as-tu découverte ?

— Parbleu ! j'ai failli l'avaler ! m'écriai-je en regardant la jolie Marseillaise qui rougissait.

Cela n'empêche qu'on a lu, à l'Académie des sciences, un mémoire sur la houillère d'Aden.

Si celles du Tonkin lui ressemblent !...

NOS PAYSANS

La plus longue, la plus chaude, la plus sale, la plus bruyante, la plus odieuse journée de l'été, à Paris : le 14 juillet ! Aux façades des maisons, le calicot national laisse pendre, d'un air alangui, ses couleurs crues que menace déjà l'averse du soir.

Sur les boulevards, à travers les places, dans certaines rues privilégiées, la foule hideuse se traîne, se croise, se choque, secrètement humiliée de sa laideur et de son ennui.

Seule, au fond de son appartement de la rue de la Ville-l'Évêque déserte et froidement

réactionnaire, la comtesse d'Échallans tue patiemment les heures lourdes. Ses gens sont dehors, sauf la vieille Marthe. Son mari s'est dévoué à conduire les enfants voir le retour de la revue.

Soudain, on sonne à l'escalier de service. Des régions lointaines de l'office arrivent des bruits de province, de gros rires, des voix épaisses de villageois, un tumulte de chaussures campagnardes aux semelles hérissées de clous.

— Madame, vient dire Marthe, la cuisinière, ce sont les Gandillet, les fermiers de la Grandcombe. Ils sont venus en train de plaisir.

La comtesse pose son livre et quitte sa chaise longue pour aller recevoir ses vassaux. Pauvres gens ! c'est bien à eux d'être venus saluer leurs maîtres. Aussi bien, le *rend-terre* de Noël est encore en souffrance. Qui sait ? ils l'apportent peut-être. Déjà les Gandillet sont affaissés sur des chaises. A l'entrée de « leur dame », ils font un effort et se lèvent. Seigneur ! ce n'est pas une visite, c'est une invasion.

Ils sont six. Il y a le père et la mère ; le fils aîné, fusilier à la caserne du Château-d'Eau ;

l'une des filles, récemment mariée et « son homme », plus un frère cadet du gendre. Un murmure de voix éclate :

— Bien le bonjour, m'ame la comtesse.

Les Gandillet présentent le jeune ménage et racontent la noce.

— M. le comte a eu la politesse de nous envoyer douze bouteilles de vin bouché. Nous aurions été ben satisfaits de l'inviter à la fête. Mais vous savez, not'dame, on ne peut pas inviter tout le monde. Ah! ma fine! ça coûte des écus d'établir ses enfants! nous v'là en retard pour une année, ben sûr; sans compter que les blés sont *ratés* comme tout, rapport que l'hiver n'a pas tué ces mauvaises bêtes dans leurs trous. Las! moi! si nous n'avions pas des maîtres qu'ont le moyen d'attendre!...

Adieu le fermage en retard! La comtesse insinue doucement :

— Mais non, mes bons amis, nous n'avons pas le moyen d'attendre. Et peut-être qu'au lieu de dépenser votre argent pour venir voir la fête de la République...

— M'ame la comtesse nous permettra ben de lui offrir quet'chose du pays, interrompt la

Gandillette, à qui son mari a fait un signe.

Elle ouvre un immense panier d'osier et en tire un objet circulaire enveloppé de feuilles de platane. Une forte recrudescence de l'odeur, déjà désagréable, fait comme une rentrée de basse dans le sextuor. Évidemment, il s'agit d'un fromage ; un fromage qui a passé la nuit en train de plaisir... le malheureux !

La comtesse l'admire, en loue l'arome, le fait installer sur une assiette de dessert.

— M. d'Échallans va s'en régaler. Il n'y a rien qu'il aime autant. Mais vous, mes amis, vous avez soif, peut-être ? Vous boirez bien un petit coup avant de partir ?

— Ce n'est pas de refus, m'ame la comtesse. J'n'avions jamais vu Paris ; mais c'est un endroit ben singulier. Sur la place d'Échallans, qu'est un p'tit pays, j'pouvons compter jusqu'à trois auberges. Et nous ons fait deux fois le tour de la place... comment qu'vous l'appelez ? celle qu'il y a dessus une grande borne, entremis deux fontaines, qui pissent l'eau gros comme mon bras ? Enfin, nous ons fait deux fois l'tour, sans pouvoir trouver seulement un ch'tit cabaret.

La bande est installée autour de la table, à l'office. Marthe débouche deux bouteilles.

— Pardon, mam'selle, dit Gandillet. Vous n'auriez pas la moindre des croûtes de pain? Une précaution, vous savez. Il fait chaud, et si nous buvons à sec, gare la coloquinte!

On apporte une miche. Les six Gandillet sortent six couteaux de leurs poches, et entament vigoureusement, en jetant sur le cadeau qu'ils viennent de déballer des regards obliques.

— Ne mangez pas votre pain sec, dit la comtesse. Allons! père Gandillet, donnez l'exemple. Si le fromage n'est pas bon, vous ne pourrez vous en plaindre qu'à vous. Au revoir, mes amis, prenez votre temps. Le mois prochain nous nous verrons là-bas.

Madame d'Échallans partie, les six couteaux se plongent dans le fromage qui disparaît lentement, entraînant à sa suite le reste du pain et trois autres bouteilles.

La vieille Marthe est furieuse.

— Au moins, vous savez faire vos cadeaux, vous autres! gronde-t-elle entre ses dents.

Mais ils n'ont pas l'air d'entendre, et conti-

nuent à écraser leur fromage sur ce pain à la croûte dorée, « qui goûte pareillement comme du gâteau ». Ils ont oublié où ils se trouvent; ils causent de leurs affaires comme s'ils étaient dans la cuisine de la Grandcombe. Le soldat a déboutonné sa tunique, et plaint ses camarades qui sont « de revue ». Le gendre a doucement retiré, sous la table, ses chaussures qu'il a aux pieds depuis trente heures. Ils sont parfaitement heureux. La fête ne les intéresse plus. La seule chose qu'ils désirent voir encore ce sont les « artifices » et les « éluminations ».

Pour les faire partir, il faut que Marthe les avertisse qu'elle a son dîner à faire et qu'elle a besoin de toute la place.

Ils obéissent à regret, mais sans se plaindre. D'ailleurs, le fromage a vécu, la miche est finie; ils comprennent qu'on ne leur donnera plus de vin. Ils ferment leurs couteaux. Tiennot rentre dans ses souliers, non sans efforts. Le « Parisien » ressangle sa tunique. La Gandillette reprend son panier. Ils sont partis, et Marthe commence le nettoyage de son office. On pourrait l'entendre grommeler :

— Sacrés paysans !

Cependant, la bande a trouvé à la porte, dans la rue, le comte qui rentre avec ses deux fils. Ce sont de nouveaux bonjours. Gandillet raconte qu'ils sont venus voir la fête et apporter un fromage à « leux maîtres ».

— Vous êtes de braves gens, fait le comte qui est la générosité même.

Et, en les quittant, il donne un louis au vieux fermier, pour payer le fromage.

SANS TARE

On a pris l'habitude de parler un peu... légèrement de la conscience des marchands de chevaux. Il y en a pourtant d'honnêtes, même à Paris. Quant à moi, j'en connais un que je n'hésite pas à vous présenter comme tel. J'aurais voulu l'introduire ici sous son vrai nom, mais l'incident qui amène son souvenir sous ma plume exigeant une discrétion absolue, j'appellerai mon homme Jones Miller.

Il y a vingt-cinq ans, Jones Miller se nommait Jean Meunier et dirigeait fort intelligemment l'écurie de mon père. Aujourd'hui Jean Meunier achète et vend des chevaux pour son

compte, après s'être traduit lui-même en anglais pour augmenter son prestige. C'est, je crois, la seule manœuvre déloyale qu'il ait pratiquée. Mais le désir de passer pour Anglais est devenu chez ce brave homme une manie. En la flattant, on peut obtenir un rabais d'un dixième sur un marché.

L'autre jour, ayant besoin d'un cheval pour les chasses de Rallye-Montbard, je rendis visite à Jones que je trouvai, bien qu'il ne fût pas dix heures du matin, en habit noir, cravaté de blanc, et fort gêné par une paire de gants paille qui ressemblaient à des gants d'escrime, grâce aux dimensions de la menotte qu'ils emprisonnaient.

— *Goodness me!* Jones, m'écriai-je. Que se passe-t-il? Est-ce que vous vous mariez?

— *No, thank Heavens! sir*, répondit l'ancien serviteur de ma famille. Ma femme se porte aussi bien que moi. C'est notre Ketty que nous marions. Elle a pris vingt ans cet été; elle est en forme et une bonne occasion s'est présentée. *Poor girl!*

Je vis bien qu'il ne fallait pas songer à mon cheval ce jour-là et j'écoutai avec résignation

les confidences de Jones, qui semblait fort ému.

Ketty Miller, *aliàs* Catherine Meunier, allait épouser dans une heure M. Mouturat, vétérinaire assez riche, pas bien jeune, qui soignait depuis des années les blêmes et les éparvins de son futur *father-in-law*. En somme, ce Jones était un heureux père. Outre la future mariée de tout à l'heure, il possédait un fils, un enfant de sept ans, l'espoir de sa race, qui donnait déjà les plus belles espérances.

— Si vous le voyiez, monsieur! *Dear boy!* Tenez, au printemps, je lui ai fait cadeau d'un mouton qui est devenu gros et gras. Eh bien, de lui-même, l'enfant a décidé de le vendre. Mon boucher, prévenu par moi, annonce sa visite. Monsieur, vous me croirez si vous voulez! Dans la matinée, je découvre le gamin à genoux près de son mouton. Vous pensez peut-être qu'il l'embrassait une dernière fois avant de s'en séparer pour toujours? Non, monsieur, non. Il était en train — Jones Miller essuya une larme — de lui fourrer du poivre sous la queue!

— *Sharp fellow!* m'écriai-je. Si miss Ketty

est à la hauteur de son cadet, je félicite votre futur gendre.

— Mon Dieu ! Ketty est une bonne et jolie fille, mais d'un tout autre genre. Voilà plus d'un an qu'elle a quitté l'institution de mesdemoiselles Mathieu, de Neuilly. Je l'y ai laissée le plus tard possible, parce que c'est une maison de premier ordre, où les jeunes personnes sont dressées au bouton. Eh bien, Ketty est restée gauche, timide, comme une pouliche qui sort du pré. En voilà une que je garantis sans tare! Ça ne sait pas regarder un homme en face sans rougir. Mouturat est le premier qui lui ait produit un autre effet. La première fois qu'elle l'a vu, elle s'est mise à rire. C'est même ce qui a décidé ce brave garçon à me demander ma fille.

A cet instant, on remit un télégramme à Jones qui laissa échapper, après l'avoir lu, quelques jurons en bon français des bords de la Seine.

— Quel ennui! grommela-t-il, quand il se fut soulagé. Figurez-vous, monsieur, que le *best man* s'est trouvé mal tout à l'heure en passant son habit noir. Il est dans son lit et

nous partons pour la mairie dans un quart d'heure. Tenez, voilà les voitures qui arrivent; et pas de garçon d'honneur!

— Qui est ce jeune homme si frêle? demandai-je.

— Arthur Grandmougin, le fils de mon marchand de fourrages. Un gaillard de votre force et de votre taille! C'est bien la première fois de sa vie qu'il est malade. Avec tout ça, qu'allons-nous faire?

Le pauvre Jones Miller semblait aussi désappointé que si on fût venu lui apprendre que son futur gendre avait une femme et quatre enfants. Tout à coup, il me prit les deux mains et fixa sur moi un regard suppliant.

— Ah! monsieur, me dit-il, vous pouvez me sauver. Quel honneur ce serait pour nous! Songez que je vous ai vu naître et que c'est moi qui vous ai mis pour la première fois sur le dos d'un cheval...

J'abrège cette allocution pathétique. Le lecteur a déjà deviné où ce brave homme voulait en venir. Il ne s'agissait rien moins pour moi que de remplacer Arthur Grandmougin dans le cortège.

J'estime qu'on peut, sans déroger, faire preuve de condescendance envers un inférieur quand il est honnête et qu'il se tient à sa place. D'ailleurs, j'ai le culte des souvenirs d'enfance. Enfin, il faut savoir prendre le côté amusant des choses. Bref, j'acceptai, et comme il n'y avait pas de temps à perdre, j'allai me mettre en grande tenue, tandis que la noce, ou du moins les acteurs indispensables, s'acheminaient vers la mairie. Le rendez-vous général était à la porte de Saint-Pierre de Chaillot, à onze heures, pour la formation du cortège.

Tiré à quatre épingles, j'arrivai juste à temps. Je m'étais fait friser, ce qui ne m'arrive jamais. J'avais pris un claque et mis des gants blancs. Enfin, j'étais dans la note de la graineterie et du fourrage en gros. Les dames m'examinèrent en chuchotant beaucoup, mais sans malveillance, au contraire. La mariée, que je n'avais jamais vue, n'était pas laide, mais elle était pourpre. Mouturat était simplement atroce. Le marchand de chevaux, suffoqué par l'émotion, me poussa vers une ravissante petite personne de quinze ans, ornée

d'une paire d'yeux qui en affichaient au moins dix-huit, en vrais Parisiens qu'ils étaient. J'offris mon bras et nous nous dirigeâmes vers le chœur à notre place de bataille. Tout amour-propre à part, notre couple n'était pas le plus mal tapé de la noce.

Pendant la messe, la mariée pleura beaucoup, de bonheur, sans doute. Tel était du moins l'avis de Mouturat qui semblait griller d'impatience, ce qui le rendait ignoble. Tout le monde était plus ou moins ému, sauf moi, je l'avoue. En regagnant les voitures, ma compagne, qui m'avait surveillé tout le temps du coin de l'œil, pressa doucement mon bras sous le sien et me dit tout bas :

— Vous êtes un homme, vous!

Je cherchai vainement ce qui pouvait me mériter ce compliment dont j'espère d'ailleurs être digne. Cette singulière petite personne était fièrement gentille, et je me promettais de ne pas m'ennuyer pendant le « repas » qui nous attendait chez Gillet. Nous étions quatre dans la grande calèche à six places, capitonnée de satin blanc. Le véhicule contenait ma jeune inconnue, l'autre demoiselle d'honneur,

moi et mon collègue, très provincial, le fils d'un éleveur du Perche, à ce que j'appris bientôt. Aussi ces demoiselles n'avaient d'attentions que pour moi et je dois dire qu'elles en avaient beaucoup, Pour me mettre à mon aise, elles me racontèrent, en parlant toutes les deux à la fois, qu'elles étaient « les meilleures amies de cette pauvre Catherine ». J'appris en même temps qu'elles finissaient leur éducation chez mesdemoiselles Mathieu, de Neuilly; qu'elles avaient eu congé pour la journée et qu'elles devaient être rentrées avant minuit « l'heure réglementaire ». Ce dernier détail me donna l'idée la plus agréable du règlement de la maison.

Je voulus montrer que j'avais une langue, moi aussi, et j'entamai un éloge enthousiaste de la mariée, ce qui produisit un drôle d'effet sur mesdemoiselles Julie et Berthe, car elles se mirent aussitôt à regarder par la portière, chacune de son côté. Alors, pensant que « j'avais manqué de tact », comme disait Hyacinthe, je fis volte-face et essayai d'exalter Mouturat, ce qui était moins facile.

Julie — c'était la mienne — me regarda

dans le blanc des yeux et me répéta, en soulignant :

— Sachez que nous sommes *les meilleures amies* de Catherine.

Berthe — celle du Percheron — ajouta :

— Nous pourrions même dire *ses seules amies*. Elle n'a jamais eu un secret pour nous. Elle vient nous voir chaque semaine, et... *nous causons*.

— Oui, continua Julie. Depuis qu'elle a quitté la maison où nous sommes encore, nous avons connu toutes ses joies...

— Et tous ses chagrins, fit Berthe en levant vers le ciel de fort beaux yeux noirs.

— Et aussi les chagrins... *d'un autre*, conclut Julie en m'enveloppant du regard de ses yeux bleus.

— Vous avez l'air de l'aimer beaucoup! m'écriai-je pour dire quelque chose, car je commençais à trouver ma situation un peu fausse. Quant à moi, vous devez savoir...

Par un même mouvement, deux petites mains, fort bien gantées, ma foi! se tendirent vers les miennes qui se laissèrent serrer sans résistance. Il me parut qu'il y avait une sympathie plus qu'accentuée dans l'étreinte.

— Où en serons-nous au dessert? pensai-je à part moi.

Quant au Percheron, si borné qu'il fût, le pauvre garçon comprenait qu'il était de trop, et, s'il eût osé, il eût fait arrêter la voiture pour descendre. A table, j'avais Julie à ma gauche; à droite une énorme dame qui dévora sans lever les yeux. Tout en mangeant, j'ébauchais un brin de cour à l'intéressante élève des sœurs Mathieu, qui se laissait faire de la meilleure grâce du monde, mais sans paraître, je dois le dire, prendre la chose au sérieux. Comme je m'en plaignais finement :

— Allons, allons! fit-elle; comme si vous pensiez seulement à moi en ce moment! Je sais à qui je parle, monsieur.

— Alors, vous savez ce qu'il y a d'étrange dans ma situation. Raison de plus, mademoiselle, pour ne pas me maltraiter comme vous le faites.

Julie me regarda avec l'aplomb d'une coquette de trente ans; puis, baissant la voix :

— Je suis encore bien jeune, mais je puis déjà comprendre certains mystères. Ah! monsieur! quel mystère que l'amour à première

vue! Voilà une jeune fille qui vit heureuse et tranquille au foyer paternel. Un jour, un inconnu se présente pour conclure un marché. La jeune fille le voit, sans même en être vue... Depuis ce jour-là, ma pauvre Catherine n'a eu dans le cœur qu'une image : la vôtre!

On devine le regard effaré de stupéfaction que je fixai sur mon interlocutrice. Ainsi, sans m'en douter, j'avais troublé le repos des jours et des nuits de la fille de Jones Miller! J'avais volé à ce vétérinaire, occupé en ce moment à se bourrer de langouste, la plus précieuse partie du trésor qu'il venait d'acquérir! Fatal mystère, en effet! On entre dans une écurie pour y choisir un cob, on en sort emportant par-dessus le marché la tendresse d'une âme de vierge! Ah! oui : pauvre Catherine!

— Prenez garde, continua Julie; ne vous trahissez pas. Laissez à cette malheureuse enfant la force d'accomplir jusqu'au bout son sacrifice. Ayez l'air de sourire. Soyons gais. Ah! monsieur, quelle comédie cruelle que l'existence!

— Soyez tranquille, répondis-je, tout en admirant la précocité de l'expérience des élèves

de l'institution Mathieu. Je suis un honnête homme, et je comprends les devoirs que la situation m'impose.

— Je le sais, affirma Julie avec chaleur. Je vous connais par vos lettres à mon amie. Je n'ai jamais rien lu de plus touchant.

— Vous avez lu des lettres de moi! m'écriai-je abasourdi.

Ma voisine me poussa doucement du coude en me désignant la grosse dame qui, de l'autre côté de ma chaise, tâchait de surprendre notre conversation. Puis, abordant un sujet moins dangereux :

— Voilà une belle saison pour les foins, dit-elle.

Et, jusqu'à la fin du repas, nous ne parlâmes plus que de choses indifférentes. Mais j'étais mal à mon aise; mon appétit avait disparu. Je ne pouvais m'empêcher de jeter à la dérobée sur ma victime des regards empreints d'une compassion tendre. C'était le moins que je pusse faire. Quant aux lettres, à *mes* lettres, le diable m'emporte si j'y comprenais quelque chose !

A peine sortis de table, Berthe se rapprocha

de Julie et de moi, puis, sans affectation, les deux fillettes m'entraînèrent dans un petit salon où nous nous trouvâmes seuls, car le Percheron, mon collègue, semblait avoir pris son parti de son rôle effacé. Mes deux compagnes me firent asseoir dans un fauteuil avec des soins de garde-malades. L'une m'apporta du café, l'autre du sucre, qu'elles me servirent avec autant de componction qu'elles en eussent mis à m'administrer un bol de tisane.

— Pauvre garçon ! disait Julie en soupirant. Il n'a fait que *la* regarder tout le temps !

— Beaucoup trop ! appuya Berthe. C'était de l'imprudence. Vous finiriez par faire quelque folie ; mais nous ne vous quittons pas d'une semelle.

— Ma foi ! mesdemoiselles, je ne demande pas mieux, répondis-je galamment.

— Ah ! ma chère ! comme il est courageux, discret, chevaleresque !

— Oui ; mais nous ne nous y laissons pas prendre. Comme si nous ne savions pas que vous avez menacé de provoquer Mouturat !

— De lui couper la gorge !

— De lui dire qu'elle vous aime, que vous

l'adorez, que vous en avez reçu plus de vingt lettres, que vous lui avez parlé plus de vingt fois en secret...

— Un galant homme ne fait pas de ces choses-là, monsieur.

J'étais littéralement confondu de stupéfaction et je regardais alternativement les deux amies d'un air aussi hébété que possible.

— Pauvre garçon! comme il souffre! s'écria mademoiselle Julie, qui était décidément la plus compatissante des deux. N'allez pas vous tuer, au moins; Catherine en mourrait!

— Allons, voyons, dit Berthe avec fermeté, vous savez bien que vous ne pouviez pas l'épouser. Son père n'y aurait pas consenti.

Jones Miller me refuser la main de sa fille! C'était plus fort que tout le reste. Comme j'allais protester, Julie posa sa petite main sur mon épaule et me dit d'une voix très douce :

— Monsieur Arthur, ayez du courage, oubliez Catherine! Vous aurez en nous, à tout jamais, deux amies, deux sœurs.

« Monsieur Arthur! » Je compris tout. Je jouais depuis trois heures, sans m'en douter,

le rôle du jeune marchand de fourrages qui s'était trouvé mal d'émotion, au moment de voir sa bien-aimée passer dans les bras d'un autre.

— Pardon, fis-je en prenant mon chapeau. Il y a erreur. Ce n'est pas moi qui suis Arthur Grandmougin.

Et je dégringolai l'escalier, en songeant à part moi qu'il est bien difficile de n'être pas enrossé par les marchands de chevaux, même sans qu'ils le sachent.

UNE ORIGINALE

— Oh! charmante! mais si originale!

Tous ceux qui connaissent mademoiselle de Campfranc ont répété ou entendu répéter cette phrase, depuis qu'Éliane a dépassé la dix-huitième année. Et, chose plus grave, il y a au moins vingt ans qu'on répète la phrase, moi tout le premier. Je ne voudrais même pas répondre que ce n'est pas moi qui l'ai dite d'abord, car il y avait peu de temps que la guerre était finie quand j'ai vu pour la première fois ma cousine: j'ai l'honneur d'être allié aux Campfranc.

Elle vivait alors dans le château de ce nom,

lieu passablement triste et des plus retirés avec ses grands-parents et son unique frère, quand celui-ci n'était pas au collège. Guillaume avait douze ans; Éliane bien près de vingt. Leur père et leur mère n'existaient déjà plus à cette époque; je ne les ai jamais connus.

Le hasard d'une carrière m'avait amené dans la Picardie, leur pays. Je les visitai au hasard de ma liste, sans savoir chez qui j'allais. De nos jours la généalogie et les alliances sont lettre morte pour les jeunes gens, et sans mon vénérable cousin — dont Dieu ait l'âme — qui savait comme son *Pater* les tenants et aboutissants de sa famille, je serais probablement dans la même ignorance aujourd'hui. Mon excuse, et je la fis valoir de mon mieux, était dans l'extrême éloignement de nos deux provinces.

Les chers vieillards, qui étaient la bonté même, n'en restèrent pas au cousinage en paroles avec moi. Ils me traitèrent en proche parent, et j'eus ma chambre, que j'occupais le plus possible. Un dîner, une veillée de famille au milieu de ces quatre personnes dont chacune ne vivait que pour les trois

autres, me réchauffait le cœur pour une semaine. On ne s'étonnera pas, je pense, de m'entendre dire qu'Éliane, à elle seule, pouvait revendiquer une part considérable dans ce réchauffement. Ce qui m'étonne davantage moi-même, c'est de n'être pas devenu effroyablement amoureux d'elle, ou plutôt, ayant commencé à l'être, d'avoir guéri, sinon complètement, du moins assez pour dormir, manger et boire comme on le faisait à Campfranc, ce qui n'est pas peu dire. Encore fallait-il, pour que je ne restasse point éveillé jusqu'à minuit (on quittait toujours le salon à dix heures), encore fallait-il que ma jeune parente n'eût pas chanté certaines romances désastreuses pour mes nerfs : les *Trois Fils d'or*, par exemple.

Je n'affirmerai point qu'Éliane aurait gagné des millions sur la scène de l'Opéra; mais je sais bien qu'aucune voix, à l'Opéra ni ailleurs, ne m'a fait l'effet de la sienne. C'était un mélange de pureté céleste avec des vibrations passionnées, sous lesquelles on devinait toujours un sanglot contenu, ce qui était, je m'empresse de le dire, une simple façon d'être de l'organe.

Dieu merci, ma cousine avait l'air de tout autre chose que d'un cœur brisé.

On pouvait la trouver jolie, mais c'était, dans tous les cas, une beauté ordinaire, tandis que son charme était à citer comme un exemple d'indéfinissable dans la séduction. Le teint était clair et coloré, sans tomber dans une exagération de santé villageoise. Les mains parfaites de forme et de blancheur. Même j'imagine que ces mains, en allant et venant sur les touches, — ma cousine s'accompagnait toujours elle-même, — contribuaient à rendre les *Trois Fils d'or* aussi malsains qu'ils étaient. Le regard, limpide comme la voix, semblait, comme elle, toujours prêt à se troubler d'une douleur. Et cependant je n'ai jamais vu ces beaux yeux couleur de pervenche mouillés d'une larme. Ils laissaient lire tant qu'on voulait dans leur éther azuré, et Dieu sait quelle sainte et radieuse innocence j'y ai toujours lue, même quand une sorte de lueur tremblante s'y allumait tout à coup, pareille au scintillement des étoiles par une nuit très pure.

Éliane me donna bientôt son amitié et même sa confiance, après toutefois qu'elle m'eut sé-

rieusement observé, et qu'elle vit son grand-père et sa grand'mère me traiter comme l'enfant de la maison. Je me flatte de n'avoir jamais trahi personne, mais il y avait, sous ce vieux toit, une telle atmosphère d'honneur et de loyauté, que le plus traître, le plus félon des humains n'aurait pu s'y comporter autrement qu'en modèle de chevalerie.

Peut-être aussi qu'Éliane fut attirée vers moi par le mystérieux pressentiment d'une heure qui devait me livrer, beaucoup plus tard, la clef d'un des cœurs féminins les plus nobles que j'aie connus. Quoi qu'il en soit, elle parut vouloir se hâter de faire de moi son ami. Prétendait-elle, par cette amitié, me guérir d'une folie sinon dangereuse, du moins incommode pour la suite de nos relations? Je ne saurais le dire; mais, la première fois que je lui parlai d'amour, pas pour mon compte personnel, mais au point de vue général, un petit mouvement qu'elle eut me montra qu'elle craignait l'amour de la meilleure foi du monde. Je crois bien que ce fut ce jour-là que je me permis de l'appeler « originale », à part moi, bien entendu. Et l'on devine que la même épithète

sortit de ma bouche quand je sus par sa grand'-mère, un peu plus tard, qu'elle avait l'intention de prendre le voile.

— Éliane au couvent! Pouvez-vous imaginer cela? me dit la marquise. Moi, je suis comme ces vieux vases si souvent froissés qu'ils semblent ne pouvoir achever de se rompre. Mais mon pauvre mari ne vivrait pas six mois, l'enfant partie. Surtout, n'en parlez pas à votre cousin.

Le lendemain, l'octogénaire marquis de Campfranc me confia le même secret avec les mêmes recommandations de mystère, ajoutant qu'un vieux soldat comme lui pouvait tout supporter sans faiblir, mais que le voile de novice de la petite-fille serait le suaire de l'aïeule.

— Mon cher cousin, continua-t-il de sa pauvre voix tremblante, vous avez de l'influence sur Éliane. Dites-lui, je vous y autorise, que vous connaissez par moi les idées qui l'occupent, et prêchez-la de votre mieux. En certains cas, les vieux curés ne valent pas les jeunes.

— Je prêcherai avec d'autant plus de zèle, répondis-je, que je prêcherai de bonne foi. J'ai

l'intime conviction que ma cousine Éliane est faite pour le monde. Si j'osais vous adresser une question... A-t-elle eu, si jeune encore, quelque désenchantement?...

A cette parole, mon vénérable cousin m'éclata de rire au nez, ou à peu près, bien qu'il fût poli au point d'inspirer le découragement à ceux qui, comme moi, se piquent de politesse.

— Au fait, me dit-il, votre question est naturelle; mais vous ne la feriez pas si vous aviez, à mon exemple, surveillé le cœur d'Éliane avec tout le soin qu'un avare peut mettre à surveiller son coffre-fort. Du jour où la mort, en se trompant de génération, nous a confié cette enfant, je l'ai observée chaque fois qu'un homme *possible* était mis en face d'elle, ce qui est arrivé assez rarement. Plusieurs partis invraisemblables lui furent offerts, néanmoins, et nous avons passé, ma pauvre femme et moi, bien des nuits sans fermer l'œil, craignant, et pourtant désirant, que la chère petite nous fût enlevée. Mais pas une des fibres de son cœur n'a tressailli. C'est le bon Dieu, maintenant, qui nous empêche de dormir!

Voilà comment, sans qu'Éliane pût en avoir le moindre soupçon, je fus enrôlé dans la police secrète. Nous partions pour la promenade, le vieux marquis, sa petite-fille et moi. Régulièrement, à quelque distance du château, l'aïeul se plaignait de ses jambes et, s'asseyant sur quelque tronc d'arbre de la garenne, laissait la jeunesse louvoyer dans les allées solitaires. Loyalement, sans travailler pour mon compte, je remplissais ma mission, avec d'autant plus de facilité que la jeune fille éprouvait un plaisir en quelque sorte maladif à parler de ses adieux au monde.

Quand je lui disais qu'elle était faite pour le charmer par sa grâce et, chose plus méritoire, pour l'édifier par sa vertu, elle m'écoutait avec une expression douloureuse, parfois déchirante, que je ne pouvais m'expliquer. Telles ces jeunes martyres qui appelaient les lions, tout en frissonnant à la pensée des griffes qui allaient s'enfoncer dans leur chair rose. Éliane avait alors, dans le regard, un reflet d'infini, tout à la fois sublime et désolant. C'était le ciel qui apparaissait au fond de ses yeux, mais je l'y voyais avec cette même angoisse qui

m'a serré le cœur, plus d'une fois, quand j'apercevais les étoiles, pendant la nuit, à travers les déchirures d'un toit crevé par les boulets d'une bataille.

Quand je lui parlais de ses grands-parents qu'elle condamnerait à mort en les quittant, elle fermait les yeux et se tordait les mains en silence. Puis elle répondait :

— Mon frère me remplacera ; j'attendrai, s'il le faut, qu'il soit sorti du collège. Mais je vous assure qu'il faut que je parte.

— Sans avoir aimé ? lui demandai-je.

— Ah ! l'amour !... fit-elle, sans que le mot parût l'étonner, mais avec un sourire où mon expérience inachevée crut voir un mépris compatissant pour la tendresse humaine.

II

Je quittai la Picardie après y avoir vécu deux ans. Je ne revis plus Éliane, et, bien que je fusse devenu son ami dans la meilleure acception du mot, nous ne nous écrivîmes jamais. Cependant, d'une façon ou de l'autre, j'avais quelquefois de ses nouvelles. Je sus qu'en définitive elle était restée dans le monde, sans se marier toutefois. Ses grands-parents moururent, et j'attendis de jour en jour l'annonce de sa prise d'habit. Mais elle s'était éprise d'une passion pour son frère. Les deux orphelins vivaient seuls dans le vieux château, y menant la vie de deux vieil-

lards. Éliane continuait à refuser des partis superbes et, de plus en plus, on disait :

— Quelle originale !

Ce fut pour son frère qu'on alluma les torches redoutables. J'appris l'année dernière, singulier rapprochement, que Guillaume de Campfranc épousait la fille d'un de mes voisins de campagne. Le mariage s'était arrangé, rompu, renoué plusieurs fois, Guillaume n'ayant pas la fortune équivalente à celle de sa future. Mon voisin, en m'apprenant ces détails, me confia que les difficultés venaient d'être aplanies par mademoiselle de Campfranc, qui avait pris sur sa part pour grossir celle de son frère.

— Quelle originale ! m'écriai-je de nouveau.

Je dois dire que, cette fois, mon interlocuteur ne fut pas de mon avis : l'alliance projetée pour sa fille lui plaisait sous tous les rapports.

L'époque fixée arriva. Guillaume et sa sœur débarquèrent un beau matin dans l'habitation où s'épanouissait la future. Le soir, devait avoir lieu un de ces terribles repas qui précèdent, accompagnent et même suivent, quel-

quefois, les noces de province. Il va de soi que j'étais invité, et j'avoue que la perspective de revoir Éliane m'intéressait plus que le reste. Pauvre Éliane ! Je calculais sans beaucoup de peine qu'elle approchait de quarante ans.

A ma profonde surprise, je la trouvai à peine vieillie. Elle avait toujours ses mains, sa taille et ses yeux, dont toute femme eût été fière. Même, ce fameux soir, je vis ce qu'on ne voyait pas souvent dans l'austère manoir de Campfranc : ses épaules de marbre sillonnées de jolies veines bleues. Je m'approchai, elle me reconnut, prit ma main avec une exclamation de joie sincère, et, pour une minute, devint toute rose, de très pâle qu'elle était. En l'observant, je lus dans ses yeux, plus que je ne l'avais jamais fait, cette fièvre mystérieuse qui m'avait souvent frappé. Quand nous pûmes échanger quelques mots à part, je lui dis :

— Pauvre cousine ! Je comprends ce qui se passe en vous, car je connais votre adoration pour Guillaume. Vous souriez, avec la mort dans le cœur.

— Mon ami, répondit-elle simplement, avec un mouvement de tête que je vois encore, ne vous fatiguez pas à deviner ce qui se passe en moi. Je vous assure que vous n'en viendriez pas à bout.

Presque aussitôt, l'appel des condamnés nous sépara. Il y avait, je pense, quelque chose comme quarante convives et, tout naturellement, la place d'honneur était pour Éliane de Campfranc. A sa droite elle avait un oncle de la mariée, Hector de Pontréal ou, comme on l'appelait encore à juste titre en dépit des années, le beau Pontréal. La femme de ce personnage au prénom bizarre, bourgeoise médiocre, épousée pour son énorme dot, m'était échue pour voisine, bonheur peu enviable, car la dame ne brillait ni par la beauté, ni par l'esprit. En quête de sujets de conversation, je lui racontai comment il se trouvait que mademoiselle de Campfranc était pour moi une amie de jeunesse.

— Tiens ! s'écria madame de Pontréal, c'est comme Hector !

— Il connaît Éliane ?

— Oh ! oui. D'ailleurs il n'y a qu'à les re-

garder. On voit qu'ils causent comme des amis d'enfance.

— Comment ! Pontréal a rencontré les Campfranc? Je ne devine pas où, par exemple.

— Il me racontait tout à l'heure, en voiture, qu'ils ont passé ensemble un hiver à Nice. La mère de cette demoiselle, aujourd'hui mûre, était allée y mourir de la poitrine. Les parents de mon mari s'y trouvaient à la même époque.

— C'est singulier, m'écriai-je. A moins que je ne l'aie oublié, je ne crois pas que mademoiselle de Campfranc m'ait jamais prononcé le nom de cette ville.

— Oh ! elle avait alors quinze ans ou guère plus, d'après ce que m'a dit Hector.

Nous quittâmes ce sujet pour un autre; mais, tout en parlant, j'observais Éliane en qui je découvrais une personne nouvelle, mais surtout une personne bien étrange. Tantôt les discours d'Hector, qui était l'homme le plus gai de la province, lui rajeunissaient le regard et le sourire au point que j'aurais pu croire, la connaissant moins, qu'il y avait entre eux ce qu'on appelle un *flirt* en règle. Tantôt elle

paraissait tout à coup repliée sur elle-même, découragée, vieillie, presque malade. Son assiette resta vide, et je remarquai qu'elle ne tourna pas une seule fois la tête dans ma direction. Pontréal mangeait et buvait magnifiquement ; il s'amusait, de toute évidence, comme un bienheureux. Sa femme, en prenant mon bras pour quitter la table, me dit :

— Si j'étais jalouse, il y aurait une scène conjugale ce soir. Mais je suis tranquille.

— Hector a fait ses preuves en matière de fidélité, répondis-je un peu perfidement, car le beau Pontréal avait, en effet, donné depuis longtemps la mesure de sa résistance aux tentations.

— Hélas !... soupira ma voisine. Mais on assure que les vieilles filles ne vous disent rien, messieurs.

Au fumoir, bientôt encombré, je n'eus pas de peine à me ménager un tête-à-tête avec le fringant Hector.

— Vous la connaissez donc aussi ? lui demandai-je à brûle-pourpoint. Voyons : racontez-moi votre histoire. Je sais déjà que vous vous êtes vus à Nice.

— Dites que nous nous sommes adorés ! Une grande passion, mon cher ! Cette gamine de quinze ans était aussi débordante de poésie que je l'étais moi-même. Nos parents s'amusaient beaucoup de cette idylle enfantine.

— Quel âge aviez-vous donc, vous ?

— Dix-sept ans. Mais je n'étais pas moins en retard pour la galanterie que pour mes études. Aussi ma fiancée d'alors n'a jamais eu à rougir de mes hardiesses. Car nous nous étions fiancés, ni plus ni moins. Ce que nous avons consommé de roses, de violettes, de feuilles d'arbres, de brins de mousse et autres légumes non comestibles est quelque chose d'effrayant. « Convenez, lui disais-je tout à l'heure, que vous croyiez alors avoir dans le cœur l'amour le plus grand, le plus vrai, le plus éternel dont une femme soit capable, un de ces amours dont on meurt. » Elle en est convenue, et, Dieu me pardonne, elle avait, en me faisant cette réponse, le même regard qu'il y a... Ma foi ! j'aime autant ne pas faire le compte de nos automnes.

Je m'étais promis de m'amuser avec Éliane de sa rencontre avec son ancien amoureux,

mais le long voyage qu'elle venait de faire l'avait fatiguée. Quand les fumeurs rentrèrent au salon, elle avait disparu. Tout ce qu'elle put faire fut de conduire son frère à l'autel le jour du mariage. Puis, se sentant menacée d'une maladie, elle se hâta de regagner Campfranc, c'est-à-dire la solitude, car les jeunes mariés voyageaient en Italie.

III

Il y a quelques semaines, j'entrai chez un de nos grands médecins dont j'ai le plaisir d'être l'ami, plaisir sans mélange, puisque je ne suis pas son client. Le docteur était allé en province pour une consultation, mais, d'après un télégramme qui me fut communiqué, la voiture qui le ramenait de la gare ne devait pas être loin. Je pris le parti d'attendre et j'eus raison, car mon homme parut au bout de cinq minutes.

Je lui fis, au débotté, la commission qui m'amenait, puis, sachant que son antichambre était garnie de malades, je me hâtai de le

laisser libre. D'un geste il me retint, et, me fourrant sous le nez un paquet de bonne apparence qu'il venait de tirer de sa valise :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Ça, répondis-je après avoir flairé, ce n'est pas de la pharmacie.

— Vous avez deviné. Pour votre récompense, je vous invite à venir assister ce soir à l'autopsie de ce pâté d'Amiens.

— Deux fois pour une, dis-je au plus gourmet des docteurs, en lui serrant la main. Ah! vous êtes allé jusqu'en Picardie ? Vous n'êtes pas coutumier d'aussi longs déplacements.

— Si je n'étais allé qu'à Amiens ! Mais, pour gagner le château de Campfranc, il faut trois heures de voiture, et par des chemins...

— Vous venez de Campfranc ! m'écriai-je. Est-ce que la jeune femme aurait déjà besoin de vous ?

— Ce n'est pas la jeune femme. C'est, ou plutôt c'était, une parente, pas bien jeune autant que j'ai pu voir, car je l'ai à peine vue. Elle rendait le dernier soupir quand

je suis arrivé. Je ne saurai vous en dire plus.

— Mon Dieu ! Serait-il possible que cette pauvre Eliane !... Voyons, docteur ; ne me laissez pas dans cette incertitude ; tâchez de vous souvenir, je vous en prie ! Quand la créature humaine a cessé de vivre, elle n'a même plus de nom, pour vous autres médecins !

— Mettez-vous à ma place. Un confrère de province m'appelle ; j'arrive... dans un mauvais moment ; croyez-vous que c'est le cas de me faire conter l'histoire du défunt ou de la défunte ? Si j'avais su que vous connaissiez les Campfranc !... Attendez : un détail vous mettra peut-être sur la voie. La dernière parole de la moribonde — je ne l'ai pas entendue dire autre chose — a été un nom, un nom bizarre... Ah ! je me souviens : *Hector*.

Le « détail » me suffisait. Oui ! c'était bien la pauvre Éliane qui était morte, morte après avoir caché, pendant un quart de siècle, l'amour éclos dans son cœur vers la quinzième année.

Sans dire un mot de plus, je suis rentré à la maison et, laissant le docteur en tête à

tête avec son pâté, je suis resté auprès de ma lampe. J'ai songé, pendant de longues heures, à la charmante créature dont je suis seul à savoir le secret ici-bas, et qui méritait bien d'être appelée, en effet, par ce monde oublieux: « une originale ».

DOIT-ON LA RENDRE?

Le colonel Goudelin, retraité à Rocheville, petite sous-préfecture de Normandie, n'a jamais pardonné à l'Empire de lui avoir « fendu l'oreille » (il était alors chef d'escadrons au 21e chasseurs), ni à la République de ne lui avoir pas conservé le grade de colonel qu'on lui avait donné pendant la guerre de 1870, époque à laquelle ce brave à trois poils avait repris du service.

L'Afrique, la Crimée, l'Italie, le Mexique, ce vaillant a tout vu, combattant partout comme un lion, sans jamais recevoir une égratignure. Seulement, il est « sorti du rang »; l'instruction lui manque et, du jour où l'on exigea

que les officiers fussent des savants, la fin de sa carrière était forcément marquée.

Il n'a jamais été d'un caractère aimable. Mais, depuis la déception qui, par deux fois, a bouleversé sa vie, il est devenu à peu près impossible de l'approcher. Il en veut à tout le monde : aux *civils* qu'il appelle des *propres à rien;* aux militaires qu'il traite de faux frères; aux femmes qui ne l'ont jamais pris au sérieux; aux nobles, parce qu'il est roturier; au peuple, parce que les Bellevillois ont failli le fusiller sous la Commune.

Si la guerre contre l'Allemagne ne donna pas à Goudelin la graine d'épinards depuis si longtemps rêvée, elle lui donna du moins une demi-fortune. Son frère aîné, assez gros marchand de bois des environs du Mans, mourut de frayeur pour avoir failli être emmené par les Prussiens comme otage, et lui laissa trois cent mille francs. Le colonel les prit en vociférant contre ce... poltron d'Antoine, acheta une petite maison à Rocheville, résidence qui fixa son choix parce qu'on n'y trouvait aucune garnison, et commit la seule action blâmable de sa vie en épousant une jolie personne, bien élevée,

toute jeune et fort pauvre, à qui, dès le lendemain, il s'occupa d'inculquer les trois vertus qu'il avait pratiquées toute sa vie : l'économie, le silence et l'obéissance passive.

On peut penser, d'après cela, que la pauvre madame Goudelin ne s'amusait pas tous les jours.

Certes, parmi les jeunes célibataires de Rocheville, plus d'un n'eût pas mieux demandé que de distraire cette charmante personne si mal mariée. Mais le colonel n'aimait pas les « freluquets », comme il les appelait, et, à la seule vue d'un visage masculin tant soit peu inquiétant, son vieux poil se hérissait comme celui d'un sanglier qui entend du bruit autour de sa bauge.

— Je sais bien, disait-il parfois, avec l'intention que ses paroles fussent répétées, je sais bien que ces ...-là n'attendent que l'occasion de me faire... ridicule. Mais ils se... mettent le doigt dans l'œil, péremptoirement. Vous me direz qu'une femme qui veut en... tortiller son mari en vient toujours à bout ? Eh bien, je voudrais voir ça! J'ai connu jadis des factions plus dangereuses. Mais si quelqu'un a

jamais été fichu de surprendre mon poste, qu'il vienne me le dire. Soyez tranquilles. Le service en campagne, ça me connaît.

Il y a quelques années, le comte de Seineport fut nommé sous-préfet de Rocheville et, pour débuter par un coup d'éclat, lança des invitations à un grand bal, dont sa mère, venue avec lui, devait faire les honneurs. Un grand bal à la sous-préfecture de Rocheville ! cela ne s'était pas vu depuis le temps où la belle madame Coste-Lacour y brillait, sous l'Empire, d'un éclat inconnu depuis.

La femme du colonel eut le désir d'assister à la fête, un de ces désirs fous de femme recluse, qui traversent soudainement, comme un météore inattendu, le ciel vide de ces existences sans étoiles. Mais le vieux soldat y consentirait-il ? C'était bien douteux. Permettrait-il que sa femme fît les frais d'une toilette neuve, d'une voiture, et, surtout, qu'elle montrât aux lumières ses épaules potelées, qu'elle abandonnât aux valseurs sa taille souple et charmante ? Un vieil oncle de Marguerite, son confident, et, trop souvent, son consolateur, se chargea d'entamer les négociations.

— Aller au bal chez un sous-préfet républicain ! répondit le colonel au premier mot. Vous n'y songez pas. Vous savez ce que je pense de la République.

— Le comte de Seineport républicain ! répondit l'oncle. Vous ne le croyez pas, je suppose ?

— Dans tous les cas, il est noble. Ces gens-là et moi ne passons pas par la même porte.

— Il est noble, c'est vrai. Mais il a fait des concessions en servant le gouvernement actuel. D'ailleurs, c'est un frère d'armes. Il s'est battu sur la Loire en même temps que vous.

— Joli souvenir, que vous me rappelez là ! Il y a des moments où l'uniforme et tous ceux qui l'ont porté me font horreur. Ne me parlez pas de l'armée. On y fait tout pour la protection, rien pour le mérite.

— M. de Seineport était zouave de Charette ; ce n'est plus précisément l'armée. Et il n'a même pas été décoré!

— Tant pis ! C'est qu'il n'a pas fait son devoir, alors.

— Vous êtes exigeant ! Il a reçu trois blessures à Patay.

— Morbleu ! monsieur, comment l'entendez-vous? Moi, je n'ai jamais attrapé une égratignure. Suis-je donc un mauvais soldat?

L'entretien dura sur ce ton aimable pendant deux heures. A la fin, l'oncle, qui n'était pas Normand pour rien, gagna son procès. Il fut convenu que Marguerite irait au bal, et qu'elle recevrait cent francs, pas un sou de plus, pour tous ses frais quelconques, à charge d'en justifier et de rendre le surplus, s'il en restait. Goudelin n'admettait pas que sa femme eût jamais cinquante centimes en poche. Cela faisait partie de sa théorie du « service en campagne ».

Madame Goudelin fut la reine du bal. Seineport, qui s'y connaissait, la fit valser cinq ou six fois, sans faire attention aux yeux du colonel qui brillaient comme des braises, à l'ombre des sourcils buissonnants. La pauvre Marguerite les voyait bien, elle. Mais elle avait décidé de s'amuser, cette nuit-là, pour tout le reste de sa vie.

Elle devinait que son mari était en rage contre elle. Que serait-ce s'il savait qu'elle avait fait trois ou quatre cents francs de dettes

pour sa jolie robe, ses fins souliers de satin, ses bas à jour, son éventail, sans compter ce qu'on ne voyait pas ; car elle avait voulu, une fois dans sa vie, satisfaire, — bien innocemment ! — ses instincts d'élégance, être une vraie femme, enfin ! Hélas ! que de charmantes choses perdues !

Le vieux soldat ne desserra pas les mâchoires tandis que l'omnibus du chemin de fer, détourné, pour cette occasion, de son service habituel, le ramenait, lui et sa femme, à la petite maison du faubourg, le bal terminé.

Le lendemain, Marguerite encore grisée de son rêve de la nuit, passa des heures à se rejouer à elle-même, sur son piano, les yeux à demi fermés pour se croire encore à la fête, les valses qui l'avaient bercée tandis qu'elle s'abandonnait au bras de Seineport. C'était, à dire vrai, le premier *homme* qu'elle eût vu de sa vie. Mais, pour qui eût pu les pénétrer, ces visions n'avaient rien de bien coupable et ne dépassaient guère le trouble inconscient de la jeune pensionnaire qui a reçu la veille, au parloir, la visite d'un cousin.

Le colonel n'en jugeait point ainsi. Cet

homme, qui avait passé, jusque-là, par toutes les épreuves physiques dont l'existence humaine peut être assaillie, cet homme, depuis la veille, connaissait un tourment auprès duquel tous les autres lui semblaient un bobo d'enfant. Le pauvre Goudelin était jaloux, jaloux pour la première fois de sa vie, à soixante ans !

Il avait passé le reste de la nuit dans un fauteuil, ayant toujours devant les yeux cette jolie femme qui était la sienne, emportée par un inconnu dont les moustaches blondes frôlaient presque l'oreille de la valseuse infatigable.

Et, toute la journée, il avait erré dans le jardin, autour de la maison, épiant machinalement un ennemi insaisissable, comme, autrefois, il rôdait aux avant-postes, ne se fiant pas à la vigilance des sentinelles. Il flairait, chez sa femme, non seulement le regret du plaisir passé, mais encore une inquiétude vague, une agitation mystérieuse qu'il ne lui avait jamais connues.

Dans la soirée, le facteur vint, apportant une lettre adressée à madame Goudelin. Le colonel

prit la missive, et s'enfermant chez lui, l'ouvrit sans la moindre hésitation, de même qu'en temps de guerre on ne se fait pas faute de lire la dépêche surprise sur la poitrine trouée d'une estafette ennemie.

« Madame, écrivait Seineport, je me suis demandé toute la matinée ce que doit faire un galant homme qui trouve... ce que vous avez perdu. Doit-il *la* brûler ou la rendre? Toute réflexion faite, j'estime qu'il vaut mieux vous rassurer et vous dire qu'elle est entre mes mains.

» Je l'ai vue tomber comme vous sortiez, et l'ai ramassée adroitement, sans être aperçu.

» Je serai discret, soyez tranquille, et personne ne saura rien. D'ailleurs, toutes les femmes sont plus ou moins dans votre cas; mais si j'avais l'honneur d'être votre ami depuis plus longtemps, comme je vous gronderais ! Si jeune, si jolie, et déjà trompeuse...! Mais je ne veux pas vous faire un sermon, bien que j'en aie presque le droit puisque vous êtes mon administrée. J'irai vous reporter demain la terrible pièce à conviction. Vous

devinez combien j'eusse aimé à la garder, si elle eût été plus... *personnelle*.

» Mais, vu les circonstances, ce serait un simple vol, sans circonstances atténuantes. Je vous écris ces lignes pour vous mettre l'esprit en repos, car d'autres que moi eussent pu faire la trouvaille, et l'on est si méchant dans les petites villes ! Je n'ose me présenter chez vous aujourd'hui, vous devez être fatiguée ; mais j'irai demain vous demander l'honnête récompense que mérite

» Votre respectueux,

» SEINEPORT ».

— Mille millions de tonnerres ! hurla Goudelin en frappant la table du poing. Je vois ce que c'est. Ma femme a laissé tomber de son corsage une lettre d'amour. J'en suis déjà là ! Et ce sous-préfet de malheur veut bien prendre mon parti et donner de sages conseils ! Par les cornes du diable, il n'en donnera pas longtemps ! Mais, d'abord, je veux leur montrer que Goudelin, tout... mystifié qu'il est, n'est pas un imbécile. Les ruses de guerre, ça me connaît, nom d'une bombe !

Après avoir remis la lettre dans l'enveloppe qu'il referma avec de la gomme, il la déposa dans la boîte où, d'ordinaire, le facteur laissait le courrier. Puis il reprit sa ronde, le poil hérissé, les yeux injectés de sang, vieilli de plusieurs années, mais aussi terrible à voir qu'aux jours, déjà lointains, où il faisait, avec son sabre, des abatis de chair humaine, ne s'arrêtant que pour essuyer aux crins de son cheval sa main où le sang rendait la poignée glissante.

Vers neuf heures du soir, le colonel vit une forme féminine se glisser vers la grille de sortie. Il bondit, saisit un bras, y enfonça ses ongles. La femme fit entendre un faible cri.

— Tais-toi ou je t'étrangle, fit Goudelin à travers ses dents serrées. Où vas-tu?

Il avait reconnu la servante de la maison.

— Monsieur, répondit tant bien que mal la fille, qui était dévouée à sa maîtresse, j'ai ma mère qui est malade...

— Tu mens. Tu as une lettre?

— Non, monsieur, gémit la malheureuse dont le bras saignait sous la griffe qui s'y était crispée. Je n'ai pas de lettre.

— Écoute, râla Goudelin, je vais te fouiller, et si je trouve ce que je cherche, je crois bien que je te tuerai.

La pauvre Normande s'évanouit, et ce fut une masse inanimée que le colonel parcourut de ses mains tremblantes de rage. Il cherchait une lettre ; il en trouva deux, et se sauva chez lui pour les lire, laissant la servante couchée en travers de l'allée. L'une des missives, adressée au comte, était ainsi conçue :

« Monsieur, je suis au comble de la honte et ne pourrai plus vous regarder en face. Remettez, s'il vous plaît, ce que vous avez trouvé à celui qui se présentera chez vous de ma part. C'est à lui que l'épave revient de droit. J'ai toute confiance en votre discrétion, à laquelle le hasard me livre, et je vous prie... etc.

» MARGUERITE GOUDELIN. »

Le second billet contenait ces lignes :

« C'est M. de Seineport qui l'a trouvée. Jugez de ma confusion ! Allez la lui réclamer

de ma part. Comme je regrette de vous avoir écouté ! Enfin ! elle est retrouvée; c'est l'essentiel. Mais vous êtes bien coupable !

» M. G. »

Sur l'adresse, il y avait écrit :

« Monsieur Alexandre, rue des Hautes-Treilles, Rocheville. »

Le colonel savait tout ce qu'il voulait savoir. Il décrocha de sa cheminée une paire de pistolets gros comme des caronades, se précipita hors de la maison, franchit, sans le regarder, le corps toujours étendu à la même place, et, cinq minutes après, il était à la porte de la sous-préfecture.

Seineport lisait dans son cabinet, lorsqu'on lui annonça le colonel.

Que pouvait bien vouloir de lui, à dix heures du soir, un monsieur qu'il n'avait pas vu trois fois dans sa vie ?

— Faites entrer, dit-il en se rajustant et en se frottant les yeux; car il commençait à

s'endormir, n'ayant guère fermé l'œil la nuit précédente.

— Monsieur, commença le colonel entrant comme une bombe, sans saluer, ma femme a perdu une lettre chez vous, hier soir. Veuillez me la rendre.

Le comte de Seineport était le plus aimable des hommes, en temps ordinaire; mais il avait, à ses heures, la tête près du bonnet et n'était point de ceux qui endurent une impolitesse, surtout au moment de la digestion.

— Monsieur, répondit-il du même ton, madame Goudelin n'a perdu aucune lettre, que je sache. Mais en eût-elle perdu vingt-cinq, vous ne supposez pas, j'imagine, que je les rendrais à un autre qu'à elle-même.

— Alors, dit le colonel en sortant son artillerie de ses immenses poches, nous allons nous battre ici, tout de suite.

Le sous-préfet regarda avec étonnement, mais sans frayeur, le fou furieux qu'il avait devant lui.

— Vous avez perdu ta tête, répondit-il. Si vous voulez vous battre, envoyez-moi des té-

moins et attendons qu'on y voie jour. Quant à présent, faites-moi le plaisir de me laisser tranquille.

— Vous êtes un formaliste, ricana Goudelin. C'est votre droit. Demain, au jour, vous aurez de mes nouvelles. A l'heure du pansage, j'entends que tout soit fini. En attendant, je vais tuer Alexandre.

Et il s'élança hors de la pièce, laissant Seineport complètement abasourdi.

Quelques instants plus tard, un vieux bonhomme, occupé à éteindre les becs de gaz dans la rue des Hautes-Treilles, fut presque renversé par un colosse qui le secouait par le collet, en lui criant dans l'oreille :

— Où demeure Alexandre ?

Le pauvre diable, croyant qu'il était entre les mains d'un échappé de l'asile des aliénés, jeta sa perche et voulut s'enfuir.

Mais la griffe qui le retenait ne lâcha point prise, et la même voix rauque demanda encore :

— Alexandre? où est-il? vite!

— Grand Dieu! c'est vous, monsieur Goudelin. Mais tout le monde le connaît, Alexandre. Tenez, voilà sa boutique.

En effet, à la lueur de la dernière lanterne à gaz, on lisait, au-dessus d'une devanture fermée, cette inscription :

ALEXANDRE COIFFEUR

O honte! rugit Goudelin, un coiffeur! Ah canaille! ta dernière heure est venue!

Déjà, de ses poings et de ses pieds, le colonel ébranlait la devanture, heureusement solide. A l'étage supérieur, à travers les persiennes fermées, une voix féminine se fit entendre :

— Qu'est-ce qu'il y a? que veut-on? Avez-vous bientôt fini de faire un bruit pareil?

— Je veux tuer Alexandre! cria l'assaillant. Qu'il descende s'il n'est pas le dernier des lâches! Je lui apprendrai ce que c'est que d'avoir affaire au colonel Goudelin.

Et les panneaux de chêne subirent un nouvel assaut plus furieux.

Du côté des assiégés, le silence le plus profond régnait. Évidemment, Alexandre n'avait aucune envie de descendre.

— Misérable! hurla Goudelin. Je finirai par

l'avoir, quand je devrais mettre le feu à ta baraque.

A cette menace, à travers les persiennes, une exclamation désespérée fendit les airs, bientôt répétée à plusieurs fenêtres du voisinage où des formes confuses commençaient à paraître :

— *Au feu!*

De loin en loin, l'appel sinistre se propageait dans toute la ville. Déjà quelques bourgeois en pantoufles, en pantalon, en bras de chemise, burlesquement coiffés d'un casque, entouraient Goudelin qui continuait à asséner sur la devanture d'Alexandre des coups formidables. On reconnut le colonel. On pensa qu'il voulait se frayer un chemin pour combattre l'incendie. Des sapeurs vinrent avec leurs haches; les volets furent brisés; on sortit le mobilier dans la rue, qui fut bientôt jonchée de pots de pommade, de flacons de parfums brisés. Jamais on n'avait senti aussi bon dans la rue des Hautes-Treillles.

Cependant, dans les quartiers voisins, le tambour battait le rappel. Puis, au clocher de Saint-Andoche, le tocsin sonna. Les pompes

étaient arrivées; la foule faisait la chaîne dans l'obscurité. La mise en scène de l'incendie était complète; il n'y manquait que du feu pour l'éclairer; mais, à tout hasard, l'on inondait la maison de la cave au grenier. Serré dans la foule, trempé des pieds à la tête par le jet des lances, incapable de se faire entendre au milieu d'un tumulte inexprimable, le colonel Goudelin se démenait, gesticulant, rejeté d'un côté de la rue à l'autre, par les mouvements des sauveteurs. Tout le monde admirait son dévouement et son énergie.

— En voilà un brave homme! criait-on.

Soudain une éclaircie se fit dans la cohue. Le sous-préfet arrivait, en uniforme.

— Eh bien! capitaine, dit-il en s'adressant au chef des pompiers, où en sommes-nous?

— Je crois que nous sommes maîtres du feu, répondit l'officier sans en être bien sûr, car il ne faisait que d'arriver lui-même.

En ce moment, Seineport aperçut le colonel qui commençait à grelotter. La nuit était fraîche et l'on n'avait pas, pour se réchauffer, la ressource des flammes de l'incendie. Se souvenant de l'état de surexcitation où il l'avait

vu tout à l'heure, il se demanda si ce n'était pas Goudelin qui, dans un accès de folie, avait mis le feu à la boutique d'Alexandre, lequel d'ailleurs était introuvable.

Le malheureux, mort de peur, s'était réfugié par les toits dans une maison voisine. Là, frissonnant, enfermé dans un local inconfortable, où il respirait des parfums bien différents de ceux que ses fonctions lui avaient rendus familiers, il attendait, dans des transes effroyables, l'issue de ce cauchemar auquel il ne comprenait rien.

Prévenu par Seineport, le commissaire de police de Rocheville avait passé son bras sous celui du colonel, et, sous prétexte de lui faire changer de vêtements, il l'avait conduit dans son bureau où l'enquête commença aussitôt. Alexandre, qu'on avait fini par découvrir, fut amené pour donner des explications, car la lettre que lui adressait madame Goudelin, trouvée sur l'officier en retraite, semblait indiquer quelque chose de louche.

— Eh ! mon Dieu ! dit le coiffeur après avoir pris connaissance du billet, ce n'était pas la peine de réveiller toute une ville pour si peu de

chose. Avant-hier soir, j'ai coiffé madame Goudelin pour le bal, et je lui avais loué une natte fausse. Il faut croire que je l'avais mal fixée, puisque madame l'a perdue en dansant. C'est un malheur qui peut arriver à tout le monde.

Goudelin, très soulagé, tendit la main à l'artiste capillaire.

— Ça vous apprendra à mieux attacher le fourniment, dit-il. Mais que ceci reste entre nous. Sans rancune. Envoyez-moi la note ; je paierai.

Le surlendemain, le colonel paya la note d'Alexandre, qui se montait à 3.508 francs, répartis comme il suit :

Une coiffure pour soirée.	5 fr.
Location de postiches. . .	3 »
Frais d'incendie	3.500 »
TOTAL. . . .	3.508 fr.

— Cré nom ! grommela-t-il en serrant la facture dans son tiroir, ça coûte cher, tout de même, d'avoir une femme qui va dans le monde !

MON PERROQUET

I

— L'appartement me convient, dis-je à la concierge qui présidait à ma visite. Vous m'assurez qu'il est bien sec? C'est toujours désagréable d'essuyer les plâtres.

— S'il est sec, monsieur? Les ouvriers en sont sortis depuis dix-huit mois. Nous avons deux autres personnes qui en ont envie, mais, si monsieur se décide, j'ôte l'écriteau en descendant.

— Eh bien, ôtez-le.

Et je mis quelques louis dans la main de ma future géôlière, qui les empocha d'un air de dédain superbe.

Je m'installai rapidement. Le 30 avril j'étais débarrassé du tapissier, de l'ébéniste, du gazier. Entre temps, hélas! j'avais découvert que la maison était un véritable Stradivarius, tant elle était sonore. Au-dessous de moi vivait un jeune ménage, embelli par la présence de deux enfants de l'âge le plus tendre. L'aîné faisait ses dents et criait du soir au matin. Le cadet, qui venait de naître, vagissait du matin au soir.

— Patience! pensai-je en moi-même, la mortalité des enfants est si grande à Paris!

A l'étage supérieur habitait une dame qui faisait des cours : histoire le matin, géographie l'après-midi. Interrogez-moi sur les fils de Clovis ou sur les villes principales de Sumatra, et vous m'en direz des nouvelles. Malheureusement, je n'ai pas eu le temps d'aller plus loin que le démembrement de l'empire de Charlemagne, ni d'aborder les États de l'Europe.

Enfin, il y avait, dans la cour, des chevaux, des voitures et des cochers qui poussaient la propreté jusqu'à l'exagération. Quand ces messieurs avaient fini leurs lavages, ils sonnaient de

la trompe dans la cave. Par bonheur, j'ai toujours aimé la trompe. C'est même le seul des goûts de Doña Sol que je sois jamais parvenu à comprendre.

Un matin, juste à l'heure où l'aîné des moutards ne criait plus et où l'autre ne criait pas encore, je fus réveillé par un vacarme abominable; mais, cette fois, le bruit se faisait au même étage, presque à mon oreille. Je compris que des voisins s'installaient à côté de moi. Cela fut court d'ailleurs. Sans doute, le mobilier n'était pas riche. Huit jours après, la famille arriva.

Je sus bientôt, sans indiscrétion volontaire, qu'elle se composait de trois personnes : le père qui était sourd, — il n'y avait que lui de sourd dans la maison — et caissier dans une grande maison de banque; la mère qui était d'un terre à terre déplorable, et la fille... Oh! la fille, quelle chipie! La bonne à tout faire s'appelait Irma, au début. Mais on changeait si souvent que tout le calendrier doit y avoir passé à l'heure qu'il est. J'ignorais les véritables noms de ces dames. Les parents, en s'adressant à leur fille, l'appelaient Bébelle.

Evariste baptisait sa femme : Poulette, dans l'intimité.

Cette intimité n'avait pas de secrets pour moi, car c'était le sanctuaire conjugal qui confinait à ma propre chambre à coucher. Aussi, au bout d'un mois, je connaissais les moindres habitudes de ces gens-là sur le bout du doigt.

C'était ce qu'on est convenu d'appeler un bon ménage et Poulette, si j'en crois certains détails, n'avait pas renoncé complètement au désir d'attirer les attentions de son mari. Je devinai qu'Évariste était chauve, un peu gros et disposé aux congestions, car Poulette lui répétait souvent :

— Ton foulard est encore parti! Tu vas t'enrhumer dans ces murs tout frais.

D'autre fois elle lui disait, quand il avait été dîner en ville :

— Voyons, Évariste! je suis sûr que tu es sorti de table à dix heures. Tu sais bien ce que t'a recommandé le médecin.

Mais, ces jours-là, Évariste n'en voulait faire qu'à sa tête, et Poulette était d'une faiblesse...! Quant à moi, qui considérais la situation avec

plus de sang-froid, je me sentais inquiet et je pensais en moi-même :

— Un de ces quatre matins, Poulette, ma mie, vous trouverez votre mari froid comme un marbre et raide comme la justice. Et ce sera votre faute. On n'est pas égoïste à ce point !

A sept heures et demie, Irma — ou une autre — apportait à mes voisins leur café au lait. C'était régulièrement madame qui réveillait monsieur. Alors, excepté les jours où monsieur avait l'esprit tourné à la galanterie (cela ne manquait jamais le dimanche), les époux causaient de leurs affaires, qui n'étaient pas brillantes, je dois le dire. J'ai le regret d'ajouter que c'était Bébelle qui était cause du mal en grande partie. Cette fille-là faisait tout ce qu'elle voulait de sa famille. Coquette en diable, désireuse de paraître, c'est elle qui avait poussé son père à prendre un appartement trop cher pour des gens de leur position. Elle voulait que sa mère eût un jour — le jeudi — et pour obtenir la paix, il fallait se payer un homme d'*extra*, en habit et cravate blanche. Avec cela du thé, des gâteaux, des fleurs et une certaine toilette. Il est vrai qu'une

couturière venait à la maison une fois par semaine, et que ces dames mettaient la main aux ciseaux et à l'aiguille.

Et puis cette Bébelle avait des doigts de fée et vous chiffonnait un chapeau comme une *première* de Virot. Seulement, il lui fallait des corsets de chez madame Chalque et des souliers de Perchellet.

— Mon pied et ma taille sont ce que j'ai de mieux, disait-elle. Qu'on me laisse au moins cela !

Ah ! si vous aviez entendu cette péronnelle tenir tête à ses parents ! Positivement, elle les « tournait en bourriques » suivant une expression populaire, souvent employée par le malheureux Évariste. Je le savais bien, moi qui entendais les doléances de ces braves gens, à l'heure du café au lait. Aussi n'avaient-ils qu'un désir : caser Bébelle le plus tôt possible. Mais c'était plus facile à dire qu'à faire. Deux fois déjà elle avait « raté » un mariage ; la première fois c'était la faute de sa dot, ou plutôt de son défaut de dot, à ce que j'avais cru comprendre. Elle devait, paraît-il, le second échec à ses « imprudences ».

C'était toujours Évariste qui mettait sur le tapis ce sujet scabreux ; mais Poulette l'arrêtait en lui disant :

— Que veux-tu, mon ami, ce qui est fait est fait !

Je ne pus jamais en savoir davantage. Seulement, quand un père convient que sa fille a été « imprudente » tout le monde comprend ce que cela veut dire.

Il est temps de vous confier que j'étais célibataire et le suis encore, grâce à Dieu ! Grâce à Dieu et à mon perroquet. Cet animal composait, en y joignant une vieille bonne, tout le personnel de mon intérieur et, avec la spécialité d'imitation qui constitue le caractère de son espèce, il n'avait pas tardé à s'assimiler et à reproduire les phrases qui, d'un côté de la cloison à l'autre, frappaient le plus souvent son oreille. Au bout d'un mois, il répétait à peu près deux cent cinquante fois par jour ce fragment de dialogue :

— Évariste, peux-tu m'ouvrir ?

— C'est toi, Poulette ?

Ces deux interrogations se croisaient en effet tous les matins à travers la porte du cabinet

de toilette de mes voisins et c'était fort drôle — les quatre ou cinq premières fois — d'entendre l'oiseau crier, avec le fausset de la dame :

— *Évariste? Peux-tu m'ouvrir?*

Tandis qu'il copiait à s'y méprendre le baryton un peu nasillard du mari pour répondre :

— *C'est toi, Poulette?*

Notez que je n'étais pour rien dans cette éducation. Elle s'était faite toute seule, mais vous n'auriez pas ôté de la tête de mes voisins qu'il y avait là, de ma part, une espièglerie du plus mauvais goût. Bébelle, surtout, s'en montrait exaspérée, et, quand elle venait le matin dans la chambre de ses parents, elle ne manquait pas de s'écrier : « Sale bête ! » après chaque performance de mon oiseau qui, bien entendu, n'avait pas tardé à dire : *Sale bête*, avec l'organe de la demoiselle. De telle façon qu'on eût pu croire, en fermant les yeux, que la jeune personne, oubliant toute réserve, s'aventurait dans les pénates d'un célibataire propre au mariage.

Un jour, Bébelle, n'y tenant plus, dit à son père :

— Ce monsieur est un mauvais plaisant, et vous devriez vous plaindre au concierge.

— Je me suis plaint, répondit Évariste. Mais ce maudit oiseau est dans un appartement de la maison voisine. Le concierge n'a rien à y voir.

— Comment se fait-il, objecta Bébelle, que les murs soient si minces?

Eh ! parbleu ! j'avais fait la même remarque, moi aussi, et les mêmes plaintes. Deux femmes criant du haut de leur voix pour se faire entendre d'un caissier sourd valent bien un perroquet. A mon observation et à mes plaintes on avait répondu que les deux maisons faisaient partie d'un même pâté d'immeubles, construit par une société, d'ailleurs en faillite, comme la plupart de celles de ce genre. Ce n'était pas faute d'avoir économisé sur les murs de refend !

Cependant juin était arrivé. Mes voisins de l'étage supérieur étaients partis pour la campagne. Les chevaux en avaient fait autant, suivis des cochers et de leurs trompes. Bref, la maison devenait un paradis véritable. Il ne restait plus que les cours de l'étage au-dessus, mon

perroquet, et mes voisins de l'immeuble contigu.

Il est vrai que ceux-ci n'étaient plus possibles. C'était à en avoir des accès de fièvre chaude ; car, excepté de se jeter les meubles à la tête, ces gens-là faisaient tout ce qu'on peut faire dans un intérieur hanté par la Discorde.

Bébelle s'était mise en tête d'aller « quelque part, comme tout le monde », désir légitime, mais que le défaut d'argent rendait irréalisable, s'il fallait en croire Évariste.

— Je n'ai pas d'argent, répétait-il, pas le sou ! La banque va très mal ; on a réduit mes appointements de dix pour cent, et nous avons des dettes.

Après trois jours de lutte, le malheureux avait fait une concession. Il avait autorisé le Tréport. A ce mot Bébelle lui éclata de rire au nez. Oh ! cette chipie ! je l'aurais giflée !

« Le Tréport ? Pourquoi pas Bercy ? Qui est-ce qui va au Tréport ? Elle avait vingt-trois ans et, puisque ses parents ne s'occupaient pas d'elle, il fallait bien qu'elle se mît en devoir de trouver un mari, à elle toute seule. »

— Commence par trouver une dot ! s'écria le père pousse à bout.

— Elle a soixante mille francs, hasarda Poulette, qui passait sa vie, maintenant, entre l'enclume et le marteau.

Évariste eut un rire navrant à entendre.

— Soixante mille francs ! Vous savez bien que c'est mon cautionnement. Si je le retire, je perds ma place. D'ailleurs, le retirer !... Dieu sait si l'on pourrait me le rendre en ce moment. Les affaires vont bien mal.

Je ne veux point rapporter ici la réponse de Bébelle. Positivement, cette fille-là n'avait pas de cœur et lorsque, après une scène à faire prendre l'humanité en grippe, mon perroquet s'écria : Sale bête ! je ne pus m'empêcher d'ajouter avec conviction :

— Oh ! oui.

Heureusement, l'époque du départ était arrivée pour moi-même. Je laissai Jacquote aux soins de ma vieille bonne et je me mis en route, tout réjoui à la pensée que je n'entendrais plus parler de mes voisins pendant quatre ou cinq mois.

II

Je voyageai d'abord en Suisse, passai trois semaines dans l'Engadine, redescendis par Coire et Zurich et gagnai Lucerne. Dans cette ville, ou plutôt sur le beau lac qui lui doit son nom, l'amour m'attendait. Ce fut sur un bateau à vapeur que je *la* vis pour la première fois. Elle voyageait seule avec sa mère, une femme à l'air distingué, un peu mélancolique, tellement que je la crus veuve d'abord. Mais, trois jours après, — je m'étais arrangé pour loger au même hôtel — j'avais lié connaissance avec ces dames dans l'ascenseur, et bientôt je sus leur nom et leur histoire.

Madame de Monsenpuelle n'était pas veuve. Son mari, retenu par d'importantes affaires, n'avait pu l'accompagner dans une excursion d'un mois que la santé de la jeune fille rendait nécessaire. Quant à celle-ci, elle me plaisait beaucoup; elle me plaisait trop, hélas! C'était bien le type de la jeune fille comme il faut: brune (je ne dis pas de mal des blondes, mais enfin, il n'y a pas à nier que le brun a quelque chose de plus...), brune avec des yeux noirs, profonds, fiers, chastes et tendres. Je l'aurais préférée un peu moins timide, parce que j'ai le défaut de l'être aussi. Timide ou non, sa mère la gardait à vue, comme on garde un trésor, ou plutôt, comme on garde une fille adorée, car elles s'adoraient.

D'ailleurs Isabelle avait une nature de sensitive. Un rien lui rendait les yeux moites et je crus qu'elle allait éclater en sanglots sur une simple observation que lui fit un jour sa mère, au sujet d'une ombrelle oubliée au Righi-Kulm où nous étions montés ensemble. Ce fut même cette ombrelle qui brisa la glace entre nous, si j'ose m'exprimer ainsi. Le lendemain, dès l'aurore, je reprenais le chemin du Kulm,

A cinq heures du soir, grâce à mon empressement et au chemin de fer à crémaillère, mademoiselle de Monsenpuelle était rentrée dans son parasol.

Elle me tendit la main et me dit, de quelle voix !

— Ah ! vous êtes bon, vous !

Je baisai cette petite main, et je crois qu'au premier abord la mère et la fille trouvèrent le procédé un peu vif. Mais elles sentaient déjà qu'elles avaient affaire à un homme délicat. Peut-être même mon amour naissant n'était-il pas un mystère pour elles. On dit les femmes si clairvoyantes sous ce rapport !

Nous passâmes quinze jours à Lucerne, nous quittant peu dans la journée. Je pouvais me flatter de connaître Isabelle mieux que je ne l'eusse connue après une cour de deux mois à Paris. Parlez-moi des voyages pour étudier un caractère !

Elle était fille unique, et l'on voyait facilement que les Monsenpuelle avaient de la fortune et un certain train de maison. Dans la conversation, ces dames laissaient échapper, sans s'en rendre compte, les noms de leurs

modistes, de leurs couturières, des gens qui venaient chez elles, et tout cela m'en apprenait assez. Elles n'avaient pas de voiture et disaient très simplement :

— A Paris, il faut savoir se contenter des remises, quand on n'a pas soixante mille livres de rente.

Pour un futur gendre, une phrase comme celle-là vaut de l'or et, en moi-même, je me considérais, sinon comme un futur gendre, du moins comme un gendre possible.

Il fallut pourtant se quitter. Chaque matin, M. de Monsenpuelle écrivait des pages pour réclamer sa femme et sa fille. Il ne mangeait plus, ne dormait plus. Ah! la belle chose qu'une famille bien unie! J'avais obtenu de ces dames la faveur de voyager avec elles jusqu'à Dijon.

Là, je pris congé d'elles, car j'allais ouvrir la chasse en Bourgogne. Elles eurent la bonté de m'engager à les aller voir; du reste, nous habitions le même quartier.

Ce fut seulement en octobre que je rentrai à Paris. J'y arrivai un jeudi à dix heures du matin et, comme c'était précisément le jour

de madame de Monsenpuelle, d'après ce qu'elle m'avait dit, je courus, sur le coup de trois heures, à l'adresse qu'elle m'avait donnée. C'était bien ce que je m'étais figuré : maison cossue, escalier bien tenu, appartement au fond de la cour, simple, mais d'une certaine élégance; rien qui sentît le parvenu. Le domestique en habit noir avait bonne mine; enfin, dans tout l'ensemble, pas une note ne détonnait.

Ces dames ne reçurent à bras ouverts. Ma parole d'honneur, je crois qu'Isabelle était encore plus jolie qu'en Suisse, et je vis bien qu'elle ne me trouvait pas, elle non plus, changé à mon désavantage. Nous causâmes presque intimement, car j'étais le seul visiteur.

En me levant, je dis :

— Combien je regrette, madame, de n'avoir pu faire aujourd'hui la connaissance de M. de Monsenpuelle !

— A cette heure-ci, il est toujours à sa maison de banque. Mais, au premier jour, il ira vous demander de venir dîner, pour faire connaissance. Du reste, en attendant que vous

le connaissiez lui-même, je vais vous montrer son portrait au crayon, par sa fille.

— Oh ! maman ! fit Isabelle en minaudant, c'est si mauvais !...

— Bah ! monsieur est un ami, et tu ne te poses pas en artiste.

On ouvrit une porte et l'on m'introduisit dans la pièce voisine qui était manifestement la chambre conjugale. Au mur, le portrait de M. de Monsenpuelle était accroché, mais je ne vous dirai pas s'il était bon ou mauvais, car, au moment où je m'apprêtais à l'examiner, j'entendis, de l'autre côté du mur, une voix glapissante qui criait :

— *Évariste ! peux-tu m'ouvrir ?... C'est toi, Poulette?*

J'étais dans la famille de mes voisins, cet enfer ! J'étais pincé par Bébelle, ce diable !

Heureusement, j'eus la présence d'esprit de ne pas me trahir et fis semblant de n'avoir rien entendu.

Inutile de vous dire que je n'ai jamais remis le pied chez les Monsenpuelle. Mais, pour des raisons sur lesquelles je n'ai pas besoin de m'étendre, cette quasi-cohabitation était de-

nue pénible à mon amour-propre. Je déménageai au terme suivant, et s'il y a, dans Paris, un perroquet soigné avec une tendre reconnaissance, c'est celui de votre serviteur.

HISTOIRE DE REVENANT

Il y a quelques années, le baron de Saint-Anthème était vice-consul de France, dans un grand port des Indes qu'il est inutile de désigner plus clairement. Il avait emmené là sa femme et sa mère, une vieille dame acariâtre qui faisait enrager à journée faite sa belle-fille et même son fils. Il était du moins permis d'espérer que le climat meurtrier des bords du Gange allait rendre à la belle Aymardine le service de rétablir la paix dans son ménage. Il n'en fut rien, hélas! Au bout de deux ans, la douairière ne s'en portait que mieux, tandis que le vice-consul tenait une bonne maladie

de cœur. Quant à sa femme, elle dépérissait à vue d'œil, d'un mal inconnu. D'ailleurs les deux époux s'adoraient, et vous auriez fait le tour des consulats de la République avant de rencontrer un ménage aussi tendre.

Il fallut revenir en France. On prit passage sur un paquebot anglais de la *P. and O.;* les deux femmes furent installées dans une cabine, et Saint-Anthème retint celle d'à côté avec un compatriote, Florimond Questembert, associé d'une grande maison, qui rentrait en France, lui aussi, après fortune faite. C'était le meilleur garçon du monde, un de ces hommes pour qui se dévouer est aussi naturel que, pour un briquet du Poitou, de donner sur la voie d'un lièvre. Célibataire et déjà voisin de la quarantaine, il avait eu bientôt pour les Saint-Anthème un culte véritable. Il aimait le mari comme un frère, il était amoureux fou de la jeune femme, et il détestait cordialement la belle-mère, qui lui rendait sa haine avec usure.

Donc les quatre inséparables partirent ensemble. D'abord la mer sembla faire du bien au vice-consul et augmenter l'état de souf-

france de sa femme. Celle-ci ne quittait plus sa cabine, et l'on se demandait si elle pourrait arriver jusqu'à Naples, où ils devaient tous prendre terre. Le moindre bruit inattendu la faisait tressaillir; la moindre émotion la laissait, pour des heures, sans pouls et sans voix.

— Jamais elle n'arrivera à l'autre bout de la mer Rouge, disait le médecin du bord.

Mais, comme chacun sait, les médecins se trompent quelquefois.

A Aden, où l'on relâcha pour faire du charbon, le vice-consul et son ami descendirent à terre et dînèrent chez le collègue de Saint-Anthème. Vers minuit, heure fixée pour le départ, ils regagnèrent le *Persic*, et se mirent au lit sans déranger personne. Le lendemain, au petit jour, Questembert qui ne pouvait dormir, s'aperçut que son compagnon était déjà froid et raide. La rupture d'un anévrisme l'avait tué comme il venait de se mettre au lit.

Seul, à côté de ce cadavre, dans cette cabine de trois mètres sur deux, Florimond réfléchit à ce qui était à faire. Prévenir la

malheureuse veuve, c'était vouloir la tuer sur le coup. Il fallait, à tout prix, lui cacher l'événement funeste. Mais, dans les circonstances, était-ce possible? La première chose était de consulter le capitaine. Questembert gagna la dunette, après avoir fermé sa cabine à double tour, et, malgré l'heure matinale, se fit annoncer chez le marin qu'il mit au courant de la situation.

— C'est bien simple, dit le commandant, flegmatique Anglais qui ne perdait pas la tête pour si peu de chose. Tandis que les passagers dorment encore, nous allons *immerger* le corps de votre ami, après que le docteur aura constaté le décès.

— Quoi! s'écria Questembert. On va le jeter à l'eau?

— Vous avez voyagé, monsieur, et vous savez que je suis obligé d'en agir ainsi, le défunt serait-il le *lord prime minister* de Sa Majesté.

— Mais sa malheureuse femme...

— Pour le moment, nous pouvons lui dire que son mari a manqué le départ du bateau à Aden, puisqu'elle ne l'a pas vu hier soir.

Une fois en France, ce sera à vous d'aviser. Maintenant, allons au plus pressé. Il faut que dans une heure tout soit fini. Je vais prévenir le docteur et le maître voilier.

Une heure après, en effet, un paquet de toile grise, de forme singulière, était étendu sur un matelas à la coupée de tribord. C'était le corps du pauvre Saint-Anthème, cousu dans une voile avec cinquante kilogrammes de vieux barreaux de grille de chaudière. Les portes étaient fermées. Il n'y avait là que le capitaine, le docteur, Questembert et quatre matelots. On fit stopper l'hélice. Tout le monde se découvrit. Florimond fit tant bien que mal un signe de croix et une prière et, sur un signe de leur chef, les marins laissèrent glisser dans les flots la dépouille humaine qui s'y enfonça avec un « plouf » sinistre. Tout était fini. L'hélice tourna de nouveau et chacun s'en fut à ses affaires, après s'être engagé au secret.

Vers dix heures du matin, Florimond un peu pâle entra chez la veuve de son ami.

— Quelle singulière aventure! dit-il. Figurez-vous que votre mari s'est attardé hier

soir chez son collègue, et que nous sommes partis sans lui. D'ailleurs, vous ne devez avoir aucune inquiétude. Il nous suivra par le prochain paquebot. J'aurai soin de vous jusqu'à Paris.

A Naples, où ils débarquèrent, Florimond prétendit avoir trouvé un télégramme de Saint-Anthème annonçant qu'il arriverait, en effet, avec huit jours de retard. Mais, la semaine écoulée, il fallut bien apprendre à la malheureuse jeune femme qu'elle était veuve. Pour diminuer l'horreur de certains détails, Questembert imagina ce mensonge : il raconta que le vice-consul, arrivé très malade à Naples, avait succombé quelques heures après avoir touché terre. Malheureux Florimond ! égaré par son bon cœur, il n'avait pas prévu tout ce qui allait suivre.

— Je veux avoir son corps, s'écria Aymardine. Je veux qu'il repose dans son parc, à l'endroit qu'il m'a montré si souvent comme le lieu choisi pour sa tombe. Pauvre chéri ! je ne tarderai pas à aller le rejoindre.

Le corps de Saint-Anthème ! les poissons étaient en train de le grignoter par le travers

de Perim. Questembert, sans dire la vérité, essaya quelques objections. « Le dernier sommeil n'est-il pas également paisible, qu'il soit dormi dans un lieu ou dans un autre? A cette heure, Maxime reposait déjà dans le Campo-Santo de Naples, un lieu de sépulture unique au monde, hérissé de chefs-d'œuvre. Et ce pauvre ami avait toujours tant aimé les arts! »

Mais, à la seule idée de laisser sur une terre étrangère le corps de son bien-aimé, la veuve eut une crise de nerfs qui la conduisit à une syncope, en passant par un déluge de larmes. Quand elle reprit ses sens, ce fut pour déclarer qu'elle allait se mettre en route, pour rapatrier le cher cadavre.

Il n'y avait pas à balancer. Florimond partit pour Naples, s'en fut à l'hôpital, et acheta, pour une très faible somme, le corps d'un bandit mort à l'infirmerie de la prison au moment de passer en jugement. Après quoi, muni de toutes les constatations nécessaires, il repartit avec son bandit dûment soudé dans trois cercueils, ainsi que l'exigent les règlements.

A la petite gare voisine de Saint-Anthème,

toute la paroisse attendait, clergé en tête. Bien qu'Aymardine pût à peine se tenir debout, elle était sur le quai, avec sa mère, et, quand le funèbre colis, couvert des cachets de la douane, fut sorti du wagon, elle se précipita sur la bière, en y collant ses lèvres pâles. C'était un navrant spectacle et, au fond, la conscience de Florimond lui reprochait cette substitution sacrilège. Mais, s'il avait dit la vérité, la pauvre Aymardine en fût morte, ce qui eût été grand dommage, car le crêpe la rendait encore plus jolie.

Le faux baron fut enterré au bout de la pelouse, à l'ombre d'un bouquet de bouleaux. On pouvait voir l'endroit des fenêtres de la chambre de la châtelaine, qui y passait, le front collé aux vitres, tout le temps qu'elle ne passait pas à genoux sur le gazon fraîchement remué. Mais déjà il était question d'élever, sur la sépulture, une chapelle funèbre. Ce fut Questembert qui fit les démarches, qui choisit le dessin, débattit les prix, et même avança l'argent, car le transport du bandit et les frais des funérailles, joints aux dépenses du retour des Indes, avaient vidé le

tiroir de la veuve. Quant à la mère, furieuse du testament du défunt, elle avait disparu, brouillée à mort avec la jeune femme.

— Je ne veux que deux places dans le caveau, avait dit cette dernière. Je dormirai là, tranquille, tout contre mon pauvre Maxime. Et, quand le jour du grand réveil viendra, ce sera moi que ses yeux apercevront tout d'abord.

— C'est ce que nous saurons, répondit tout bas Questembert qui avait son plan et connaissait à fond les veuves, pour en avoir vu brûler plus d'une aux Indes.

Bientôt l'édicule funèbre commença de sortir de terre. Chaque jour, Aymardine venait plusieurs fois visiter les travaux. Elle trouvait sur le terrain Florimond, qui avait pris un logement dans le bourg, mais qui mangeait la plupart du temps au château, face à face avec l'inconsolable, en causant « du pauvre Maxime ».

La chapelle finie, ce fut lui qui composa l'épitaphe, — un faux en lettres dorées, — et qui dessina le tortil à sculpter sur la pierre tombale. Une fois de plus on vit un homme

de la roture porter une couronne à laquelle il n'avait aucun droit. La cérémonie d'inauguration fut splendide; tous les voisins y étaient, et le curé de la paroisse, sous prétexte d'exhortation, fit une sorte d'oraison funèbre où il racontait les vertus du défunt, lequel, d'ailleurs, ne réclama point.

Un an après, — tout le monde l'a déjà deviné, — Florimond Questembert conduisait à l'autel Aymardine, consolée, guérie, embellie, et toute prête à faire le bonheur de Florimond comme elle avait fait celui de Maxime, avec l'expérience en plus, et... la particule en moins. Les époux se marièrent à Paris, par égard pour celui qui était censé reposer à Saint-Anthème, et qui avait eu la gracieuseté de faire de sa veuve son héritière. Une délicatesse en vaut une autre.

Après le *wedding tour* de rigueur, on revint à l'habitation, pittoresquement située aux bords du Loir. Maxime devait avoir eu le temps de s'habituer à sa nouvelle situation.

C'était le soir, une douce et tiède soirée de printemps. Avant de se livrer au repos, Questembert et sa femme, tendrement enlacés,

vinrent à la fenêtre respirer la brise embaumée. A deux cents mètres d'eux, une chapelle gothique, éclairée par la lune, marquait une tache blanche sur le fond sombre de la verdure. Florimond voulut poser ses lèvres sur les tresses de sa femme.

— Oh ! mon ami, dit celle-ci en le repoussant doucement, pensez à ce pauvre Maxime, qui est si près !

Florimond ferma la fenêtre, tira les rideaux, et le souvenir de Maxime fut sacrifié sur l'autel de l'hyménée. Mais, dans la nuit, Aymardine eut un rêve affreux. Elle voyait la porte de la chapelle funèbre tourner lentement sur ses gonds et le vice-consul se montrer sur le seuil, l'air mécontent. Il faut avouer qu'il y avait bien de quoi. La jeune femme poussait des cris terribles dans son cauchemar. Florimond la réveilla et voulut parler d'autre chose, mais en vain. L'imagination de madame Questembert était frappée, et son mari dut aller achever la nuit dans sa chambre.

Dès qu'il fit jour, Aymardine entendit une messe pour le défunt, et l'on crut que la nuit suivante se passerait tranquille; mais il n'en

fut rien. Le cauchemar revint, plus fort que la veille, et Florimond fut encore obligé d'aller dormir seul.

Le lendemain soir, il trouva la chambre de sa femme fermée au verrou.

La situation devenait désagréable; il fallait en sortir. Après le dîner, il y eut une explication au cours de laquelle madame déclara qu'elle se sentait la dernière des misérables. Elle comprenait bien, maintenant, que Maxime ne lui pardonnait pas sa trahison. Elle ne pourrait plus supporter que son second mari lui touchât le bout des doigts, à dix pas de la tombe du premier. Bref, elle dit tout ce qu'une créature affolée de terreur peut dire, et je pourrais citer des femmes du meilleur monde qui font bien moins de cérémonies pour un époux vivant, que celle-là n'en faisait pour un mort.

— Mais enfin, demanda Florimond, témoignant quelque agacement pour la première fois de sa vie conjugale, que prétendez-vous? Nous n'allons pas passer le reste de notre vie comme deux étrangers?

— Mon ami, répondit Aymardine, pardonnez-moi mes scrupules insurmontables. Ici, je

me crois encore la femme de Maximè; je suis chez lui, et le pauvre garçon est là...

Elle montrait la petite chapelle dont les clochetons blanchissaient à travers les arbres.

— Il est jaloux! continua-t-elle. Son ombre me poursuit et me harcèle. Si vous voulez que nous soyons encore heureux, il ne faut pas que nous restions si près de lui. Partons, allons vivre ailleurs, sur une terre assez lointaine pour que la malédiction du mort ne puisse nous y poursuivre.

— Mais, objecta Florimond, nous sommes très bien ici. Le climat est sain, le pays charmant, nous avons des voisins fort aimables, une chasse excellente. J'ai fait remettre du papier dans toutes les chambres...

— Oui, mais Maxime est là, répéta Aymardine d'un ton solennel. Si nous restons, il me semble que je lui appartiens.

Questembert, poussé à bout, prit le parti de tout dire. Se voir consigné à la porte de sa femme par un chenapan, dont il avait acheté la carcasse pour quelques baïoques!... C'était trop fort!

— Écoutez-moi bien, commença-t-il, et ne

prenez pas mal ce que je vais vous dire. Quand ce pauvre garçon nous a quittés si brusquement, vous étiez malade et hors d'état de supporter des émotions. Craignant pour votre vie, je vous ai fait croire qu'il avait rendu le dernier soupir à Naples. Eh bien! pas du tout; il est mort sur le bateau, dans la cabine à côté de la vôtre, en quittant Aden.

— Grand Dieu! cria Aymardine, la tête dans ses mains. Mais alors...

— Alors, on lui a fait l'enterrement des marins. Le pauvre homme repose au fond de la mer Rouge.

— La mer Rouge? l'enterrement des marins? Vous voulez dire qu'on l'a...? Non! cette chose horrible n'a pas été faite! J'ai vu son cercueil descendre sous les dalles de ce caveau. Je l'ai arrosé de mes larmes. Est-ce que je deviens folle, Florimond? Tenez, je frissonne de terreur. Si, du moins, on me prouvait que ce que vous dites est vrai! Mais comment être sûre que ce n'est pas aujourd'hui que vous me trompez?

— Voulez-vous voir l'acte de décès de Maxime? Il est en anglais, rédigé par le capitaine du bateau. Je l'ai signé comme témoin. Croyez-

moi, chérie, rien ne nous empêche de nous aimer dans l'Europe entière. Si jamais nous descendons la mer Rouge ensemble, je vous promets de vous traiter comme une sœur à partir de Bab-el-Mandeb.

Florimond prit sa femme dans ses bras, la calma de son mieux et, quand elle fut en état de l'entendre, lui raconta toute l'histoire, depuis la mort du pauvre Saint-Anthème jusqu'aux obsèques solennelles du bandit.

— Vous voyez, dit-il en finissant, qu'il n'y a pas besoin de vendre le château, et que votre fantôme n'est qu'un imposteur. Gardons l'histoire pour nous, afin d'éviter le scandale. Je ferai planter devant la chapelle un rideau d'arbres et tout sera fini.

— Oh! Florimond. Ce caveau... quelle folie! Et tout cela pour rien!

— Ce n'était pas rien que d'adoucir les larmes de celle que j'adorais. Tout est bien qui finit bien. Sur ce, vous me permettrez de vous dire qu'il est dix heures, et que voilà deux nuits que je dors dans un fauteuil.

Cette fois, le pauvre Saint-Anthème ne revint pas. Quant au bandit, ce qui se passait en

face de lui ne le regardait en aucune façon. D'ailleurs il ne comprenait pas le français. Bref, la maison de campagne cessa d'être hantée, si ce n'est par un tout petit fantôme blanc et rose qui s'y fit voir quelques mois après. Mais celui-là ne ressemblait point à Maxime.

Un an plus tard, la baronne douairière de Saint-Anthème mourait. Une phrase aigre-douce de son testament manifestait le désir qu'on l'inhumât dans la chapelle funèbre, « la place qu'on y avait réservée pour *une autre personne* devant, selon toute apparence, rester non moins vide que celle que son propre fils avait occupée dans le cœur d'une ingrate ».

Informé de ce vœu suprême, Florimond s'empressa d'y déférer avec une joie cruelle. Et comme Aymardine protestait :

— Non, répondit-il, pas de pitié! Que cette mégère aille tenir compagnie à ce bandit! Ça lui apprendra, une fois pour toutes, à dire des choses désagréables. Ainsi finissent toutes les belles-mères qui lui ressemblent!

Amen!

CONTRE-MINE

Vers la fin de novembre 1885, le beau comte de Santenay, fortement quadragénaire, mais remarquablement conservé, et connaissant sur le bout du doigt toutes les théories de la séduction, s'avisa que la petite madame Bachy était une blonde assez appétissante et suffisamment habillée, pour qu'un membre du Jockey-Club pût l'afficher sans déchoir. Ayant étudié sommairement la nature de la dame, ses points forts et ses points faibles, Santenay jugea qu'il fallait employer dans la circonstance un procédé connu des amateurs, lequel peut se formuler ainsi : « Je vous aime d'un amour qui

ne finira qu'avec ma vie. Mais ne vous y trompez pas ; la seule chose que je vous demande, c'est le don de votre cœur. Quant au reste, je n'y songe même pas ; c'est mon âme qui aime la vôtre. »

Avec certaines femmes, plus nombreuses qu'on ne croit, c'est ainsi qu'il faut s'y prendre.

Pendant un mois, Santenay développa ce thème, soit par la parole qu'il maniait un peu lourdement, soit par la plume qu'il conduisait mieux, d'autant qu'il rédigeait ses épîtres amoureuses à la bibliothèque du Club et qu'à l'occasion un ami, informé de la situation entre deux bouffées de cigare, l'aidait en passant d'une critique ou d'un conseil. Joignez à cela des fleurs pour cinq ou six louis, plusieurs visites dans lesquelles Santenay faisait de la haute philosophie en regardant le bout de ses bottines, c'est tout ce qu'il fallut pour amener la pauvre Louise à déclarer, un certain soir, que son âme rendait à celle de Santenay politesse pour politesse. Elle ne savait pas très bien elle-même à quoi ces belles paroles l'engageaient, mais elle avait de l'imagination et, en sa qualité de bourgeoise, considérait qu'un

« membre du Jockey », selon son expression, était une conquête qu'une femme n'a pas le droit de refuser. Enfin, s'il faut tout dire, l'infortuné Bachy, élu député six semaines plus tôt, mais invalidé, avait dû retourner dans son département de Sambre-et-Meuse pour le second tour.

Santenay, qui connaissait son affaire, accueillit avec onction l'aveu mystique de l'étoile de ses rêves. Deux jours après, il l'invitait à dîner avec lui chez Foyot, en tête à tête, mais « en bons camarades ». Vous voyez ça d'ici. Louise accepta, cela va sans dire. Que peut-on craindre d'un monsieur qui n'a qu'une âme et rien avec? Mais le matin du jour où le dîner devait avoir lieu, Santenay reçut une lettre anonyme qui assombrit beaucoup sa physionomie déjà un peu froide naturellement.

Tout d'abord le lecteur a besoin de savoir que le comte de Santenay est marié, que sa femme, la superbe Germaine, n'est point une sotte, et qu'un certain baron de Paimpol est admis depuis deux ans dans la maison, avec une intimité dont le reste de l'histoire pourra servir à préciser la nature.

La lettre anonyme était conçue dans les termes suivants :

« Si vous craignez l'esclandre, n'allez pas dîner ce soir chez Foyot comme vous comptiez le faire. *Vous êtes filé.* A bon entendeur, salut. »

— Filé par qui? se demanda Santenay, fort ennuyé de voir surgir un contre-temps dans une affaire qui avait, jusque-là, marché toute seule. Par Bachy ou par Germaine? Bachy a bien d'autres chiens à fouetter en ce moment. Quant à Germaine, voilà deux ans qu'elle ne s'inquiète plus de savoir à quelle heure je rentre, ni même si je rentre. Elle a tourné à la femme sérieuse. Tout son temps est pris par des visites de charité ou des cours à la Sorbonne. Je ne puis rentrer chez moi sans marcher sur un académicien ou sur Paimpol, qui vit dans la lune. Et cependant les trois lignes de cette lettre ne se sont pas écrites toutes seules. Que le diable emporte les gêneurs! Je crois parbleu bien que je crains l'esclandre! Suffit; on avisera.

A la suite de ce monologue, Santenay fit sa toilette et se trouva prêt pour déjeuner avec sa femme, qui lui parla tout le temps du dernier voyage du prince d'Orléans.

— Si vous vouliez, ajouta-t-elle, nous dînerions à six heures et demie ce soir. Le prince donne une conférence à la Société de Géographie et votre ami Paimpol offre de m'y conduire.

— Faisons mieux, dit le rusé Philippe. Arrangez votre soirée avec ce brave Paimpol. Moi je dînerai au cercle, car j'ai horreur de manger si tôt.

Les époux prirent congé l'un de l'autre ; ils semblaient tous deux de fort bonne humeur, et chacun s'en fut à ses petites affaires, enchanté de voir qu'elles se conciliaient si facilement.

Santenay sortit à pied et passa tout d'abord au télégraphe, pour *tuber* à madame Bachy une carte fermée ainsi conçue :

« Le dîner de ce soir est impossible. Nous sommes surveillés, je ne puis deviner par qui. **Mais rira bien qui rira le dernier ; j'ai mon**

plan. Seulement, pour qu'il réussisse, il ne faut pas que je m'aventure dans vos parages, aujourd'hui. A demain donc, à l'heure où vous ouvrez ordinairement votre porte à

» Celui qui vous aime et baise, à genoux, vos belles mains,

» P. S. »

Pauvre Santenay! en se réveillant il avait bien cru que la période des « amours de l'âme » et des « mains baisées à genoux » allait finir ce soir-là. Ce mécompte l'assombrissait. A quarante ans sonnés, les hommes à bonnes fortunes n'aiment pas ce qui leur paraît présager que la veine tourne.

Quoi qu'il en soit, il s'agissait pour le comte de se défendre et aussi de connaître son ennemi. Une idée lui était venue. Sans perdre un instant, il courut chez madame de Contremont, douairière, célèbre à la fin du règne de Louis-Philippe par son esprit, une certaine beauté et quelques aventures un peu fortes. Maintenant ce n'était plus qu'une vieille femme, ridée comme une pomme, maligne comme un singe, toujours folle de toilette, et joignant à

ces qualités l'avantage d'être la tante de Santenay, qu'elle appelait « son neveu à succession », voulant dire par là que si l'un des deux avait un héritage à espérer de l'autre, ce n'était pas le neveu. La bonne femme était ruinée.

— Chère tante, déclara Philippe en s'asseyant, je vous emmène dîner ce soir.

— J'accepte, mon ami. J'accepte toujours les dîners qu'on m'offre. Mais qu'est-ce qui prend à votre femme d'être si polie pour moi?

— Il s'agit bien de ma femme! C'est au cabaret que nous dînons, vous et moi; en partie fine, cabinet particulier.

La douairière tressaillit comme un vieux cheval d'armes qui entend la trompette, se dressa dans son fauteuil, donna une tape à son bonnet qui se mit de travers.

— Bon! fit-elle, c'est un pari? Encore serait-il intéressant de savoir jusqu'où va la gageure.

— Vous seriez effrayée?

— Hélas! non, mon beau monsieur. Mais vous?... Voyons, sérieusement, qu'est-ce que cette plaisanterie?

— Venez seulement. Je vous promets un

dîner et une aventure. Le dîner sera bon; quant à l'aventure, j'imagine qu'elle sera drôle et que nous en rirons longtemps.

A sept heures et demie du soir, Santenay montait les marches de l'entresol de Foyot, donnant le bras à un paquet soyeux d'où sortait seulement un pied que Musset baisa un jour, s'il faut en croire la légende. On entra dans le cabinet où flambait un joli feu de bois, la dame défit ses voiles et tira la langue au miroir qui réfléchissait sa pauvre vieille figure, en disant:

— Tout dégénère. Jusqu'aux glaces des cabinets particuliers qui ne sont plus ce qu'elles étaient en 1848. Enfin, Dieu ne m'a pas tout pris. Il me reste un bon estomac. Ça, mon ami, — s'adressant au garçon — quand vous m'aurez assez regardée, vous nous donnerez à manger quelque chose.

Les deux convives ne s'ennuyèrent pas. Dire que Santenay ne regrettait pas la petite madame Bachy, ce serait peut-être aller un peu loin. Mais la douairière avait tant d'esprit! Quand elle eut bien mangé, bien bu, et causé comme la femme de l'invalidé n'aurait pu le

faire assurément, elle jeta sa serviette sur la table, fit faire un quart de conversion à son fauteuil, approcha ses pieds de la cheminée et, s'installant commodément dans une posture où l'on devinait encore la grâce passée, elle dit :

— J'ai fort bien dîné, monsieur ; maintenant j'attends l'aventure et je ne vous en tiens pas quitte.

— En l'attendant, répondit Santenay, écoutez ce qui s'est passé.

Il raconta l'histoire de la lettre anonyme et voulut garder le silence sur le nom de celle qui devait manger le dîner. Mais sa tante l'interrompit :

— Vous êtes tous les mêmes ! Vous croyez qu'on peut dérober quelque chose aux oreilles et aux yeux de Paris ? Mon cher, tout le monde sait que vous faites la cour à cette petite Bachy, et tout le monde sait bien d'autres choses. D'abord, où est votre femme, ce soir ?

— A la Société de géographie, avec Paimpol, soi-disant.

La baronne leva ses épaules, si haut que ses anglaises blanches en furent compromises.

— Toujours Paimpol? Mazette! vous n'êtes pas de la famille d'Othello, vous!

Comme pour éviter à ce pauvre Santenay la peine de répondre une bêtise, un doigt qui semblait solide frappa à la porte.

— Entrez! cria la baronne.

Aussitôt l'on vit paraître un commissaire de police ceint de son écharpe, qui demanda le chapeau à la main :

— Monsieur le comte de Santenay?

— Le voilà, fit la douairière. Est-ce qu'on va m'arrêter aussi? De mon temps ça ne se faisait pas.

Elle eut, en voyant la figure ineffable de l'homme à l'écharpe, un accès de rire qui dura quelque temps. Quand elle put parler elle dit au magistrat :

— Monsieur, c'est bien de l'honneur que vous me faites, mais vous êtes en retard d'une quarantaine d'années. A ce compte-là, je ne m'étonne plus que les assassins courent les rues. Mais, s'il vous plaisait de fermer la porte? A mon âge les courants d'air sont mortels.

Au lieu de fermer la porte, le commissaire

de police se pencha dehors et dit à un personnage resté invisible :

— Pardon ! madame, il faut que vous m'assistiez, et, s'il y a erreur, comme je le crois... Allons ! bon ! elle est partie !

Que pouvait faire l'infortuné magistrat, sinon d'offrir ses excuses, de saluer et de filer lui-même au plus vite.

— C'est ma femme ! c'est ma femme ! répétait Philippe abasourdi. Mais pourquoi ce guet-apens d'un côté et cet avertissement salutaire de l'autre ?

La baronne ne disait rien, mais elle réfléchissait en fixant sur son compagnon désorienté ses petits yeux gris d'acier, d'une pénétration prodigieuse. Tout à coup une lumineuse idée lui vint. Elle prit sa pelisse et sa mantille et, secouant Santenay :

— M. de Paimpol est-il du Club ?

— Oui, ma tante.

— Pensez-vous qu'il y est maintenant ?

— Probablement, ma tante, car je ne pense pas que Germaine l'ait amené ici.

— Alors, conduisez-moi tout de suite rue Scribe, puis rentrez chez vous et m'y attendez.

Jour de Dieu ! mon ami, j'ai idée que l'aventure est encore plus drôle qu'elle ne vous semble.

Madame de Contremont, leste comme à quinze ans, tant elle s'amusait, sauta dans un fiacre. Un quart d'heure après, Paimpol mandé par elle, se présentait à la portière du véhicule, sur le trottoir de la rue Scribe.

— Tiens ! fit la douairière ; vous n'êtes donc pas à la Société de géographie ! Allons ! montez. Je vous emmène chez moi. Il se passe de jolies choses, monsieur !

Paimpol, très inquiet, obéit sans même demander de quoi il s'agissait. Quand la baronne le tint tout seul, dans son salon, les portes fermées :

— Savez-vous ce qui arrive? demanda-t-elle.

— Non, fit-il. Vous semblez toute suffoquée !

— Il y a de quoi ! Ah ! Seigneur ! quel scandale ! Qui aurait cru cette petite de Santenay capable d'un coup de tête pareil ? Si c'est vous qui le lui avez conseillé, comme je le suppose, c'est une belle idée que vous avez eue !

— Mais je n'ai rien conseillé du tout, pro-

testa Paimpol avec une énergie suspecte. Pour l'amour de Dieu, qu'est-ce qu'il y a ?

— Ce n'est pas vous qui avez conseillé à votre Dulcinée de divorcer... en votre faveur ?

— Madame... j'ai pour la personne dont vous parlez une... affection respectueuse, mais rien de plus.

— Du mystère ? avec moi ? Alors, mon cher, je m'en vais ; bonsoir ! Débrouillez-vous tous. Ah ! c'est comme ça ! Je viens vous tendre la perche et vous me contez des histoires d'affection respectueuse ! Me prenez-vous pour une sotte ? Votre servante, que le commissaire de police achève son procès-verbal. D'ailleurs, il est payé pour ça, cet homme !

— Le commissaire ! Un procès-verbal ! gémit Paimpol. Santenay s'est fait prendre ? L'imbécile ! l'idiot ! Voilà une belle histoire !

— Faites donc l'étonné ! Les policiers disent : « Pour trouver qui a fait le coup, cherchez qui en profite. » Eh bien, mon cher, je vous demande qui était intéressé à faire prendre en flagrant délit l'infidèle époux de votre... affection respectueuse. C'est vous. Ne niez pas. Vous vous êtes trahi en parlant trop vite. Mes com-

pliments! Le divorce n'est pas douteux et, dans dix mois, vous serez unis pour la vie. Tout de même, ce n'est pas d'une correction parfaite ce que vous avez fait. Mais, dame, en amour comme à la guerre, la fin justifie les moyens.

Paimpol, absolument exaspéré, courut à la porte, s'assura qu'elle était bien fermée et, revenant à la douairière :

— Madame, dit-il, je sais à qui j'ai affaire. Si votre langue s'en mêle, dans deux jours tout Paris croira que j'ai collaboré à une action malpropre. Je vous jure que c'est tout le contraire et j'en donne la preuve. Faites venir Santenay ; demandez-lui s'il n'a pas reçu ce matin une lettre lui disant de se défier. La lettre était de moi. Vous voyez que je suis blanc comme neige.

— Alors madame de Santenay serait seule à vouloir le divorce? Et pourquoi?

Paimpol baissa la tête avec un gros soupir. La douairière, qui n'aurait pas donné sa soirée pour cent francs, continua sans miséricorde :

— C'est comme cela que vous avez confiance en moi? A votre volonté! J'ai dans la main de quoi vous mettre à l'aise, mais, puisque vous

ne voulez rien dire, discrétion pour discrétion. Que la justice des hommes suive son cours!

La terrible vieille était déjà debout ; Paimpol la fit rasseoir presque de force.

— De grâce, écoutez-moi ! Un galant homme doit mourir plutôt que d'avouer certaines choses...

— N'avouez rien, mon brave, si c'est là ce qui vous fait peur. Je connais votre histoire sur le bout du doigt. Depuis deux ans, vous avez pour madame de Santenay une... affection respectueuse. C'est convenu. Après?

— Vous savez qu'on trouve dans certaines femmes — assez rarement, il est vrai — ce que j'appellerai l'obstination du sentiment.

— Bon Dieu ! que de paroles pour dire que Germaine est un crampon ! Ensuite?

— Ensuite... la personne dont vous parlez m'accorde l'honneur immérité de croire que mes faibles avantages pouvaient assurer son bonheur... mieux que n'ont fait les qualités de son mari?

— Est-il insupportable avec ses phrases !

Tenez, c'est moi qui vais parler ; vous m'arrêterez si je me trompe. Il y a deux ans que vous êtes du dernier bien avec madame de Santenay, sous prétexte d'arts, de sciences, de littérature, *et cætera*. Un beau jour, Germaine, qui est une toquée, vous fait la politesse de vouloir vous épouser. Quant au moyen, c'est bien simple. Elle sait que son mari tourne en ce moment autour de la petite Bachy. Elle ne fait semblant de rien, mais elle file les deux tourtereaux. Très forte, cette Germaine ! L'occasion se présente d'un flagrant délit superbe ; c'est le divorce sur table. Votre amie — en cela elle est peu perspicace — vous fait ses confidences. « Enfin nous allons être heureux ! » J'y suis, n'est-ce pas ?

— A peu près.

— Mais le beau Paimpol ne se laisse pas épouser si facilement, surtout après deux ans... d'affection respectueuse. C'est le cas d'organiser une contre-mine, autrement dit de faire travailler la petite poste. J'y suis toujours ?

— De plus en plus, dit Paimpol avec un rire un peu forcé.

— Vous êtes délicieux. Eh bien, cher mon-

sieur, ce bon Santenay a reçu la lettre anonyme.

— Morbleu ! on ne s'en douterait pas. Quel besoin avait-il de donner partie gagnée à sa femme ? Ainsi donc, il est allé, malgré tout, à ce dîner ?

— Oui, chez Foyot, cabinet numéro 7. A neuf heures, un alguazil sans pitié forçait les portes du sanctuaire. Il a reculé, mon cher monsieur, tant ce qu'il a vu était...

— Ah ! mon Dieu ! tout est perdu ! Duel, procès, divorce !

— Divorce, je n'en sais rien, mais j'en doute. Quant au duel, bannissez toute crainte. Mon pauvre mari est mort en 45. Les jours de votre ami ne sont pas menacés.

— Votre mari... balbutia Paimpol.

— Eh ! oui. La complice de Santenay, c'était moi. Vous voyez qu'on avait lu votre lettre.

— Ouf ! s'écria l'ami respectueux de la belle Germaine en tombant dans un fauteuil. Quelle peur vous m'avez faite !

— Pauvre madame de Santenay ! fit la douairière. Allons, les hommes n'ont pas changé depuis... mon beau temps. Ils veulent bien

qu'on les adore, mais non qu'on les enchaîne.

Ainsi finit l'histoire, dont le dénouement eut le rare mérite de satisfaire tout le monde, sauf Germaine, réduite à chercher un autre cas de divorce, qu'elle aura peine à trouver, car Paimpol veille plus que jamais.

Bachy est réélu ; cette chance lui était bien due, s'il faut en croire les airs de sultan blasé que Santenay prend aujourd'hui, quand il parle à Louise.

D'ailleurs, sa tante la douairière a trouvé une explication magnifique de l'incident Foyot.

— Voyez ce que c'est que la politique ! lui a-t-elle dit. Le comité républicain de Sambre-et-Meuse, pour faire pièce à son adversaire, avait essayé de mêler votre nom à une esclandre tapageuse. C'est lui qui avait informé Germaine. Voilà où passent les fonds secrets !

— Mais la lettre anonyme ?

— Elle venait du Comité conservateur, qui veillait sur son candidat.

Santenay a ri comme un bossu à l'explication de la douairière et n'a pas gardé rancune à Germaine. Quand il rencontre Bachy

grave, important, affairé, un gros portefeuille sous le bras, il pousse le coude de Paimpol devenu son confident, et lui dit tout bas :

— Les maris me font toujours rire !

— Et les femmes, donc ! répond le traître.

MONSIEUR LE DUC

Il y a trois ou quatre ans, peut-être bien cinq, un jeune Breton de bonne mine vint à Paris pour faire connaissance avec la capitale qu'il n'avait jamais vue, et avec le grand monde où il comptait quelques cousins éloignés, qu'il ne connaissait pas. Il achevait de porter le deuil de son père et de sa mère, morts à peu de distance l'un de l'autre; mais son chagrin durait plus que son deuil et il sentait le besoin de se distraire. Vous devinez déjà que ce jeune homme avait bon cœur, une pointe de curiosité, et fort peu d'expérience. D'ailleurs, il ne manquait point d'esprit. Quant à la

« jolie fortune » qui lui valait de grands saluts de son notaire de Vannes, elle eût, à Paris, fait sourire de pitié un concierge.

Le nouveau débarqué commanda des cartes de visite pour la première fois de sa vie, bien qu'il courût sur ses trente ans. Jusque-là, ces petits morceaux de vélin ne lui avaient été nécessaires ni pour chasser le loup, en décembre, dans la forêt de Loudéac, ni pour pêcher le saumon dans le Scorff, ni pour courir à Corlay sur sa jument *Gâvr' Innis*, ni enfin pour rendre ses devoirs, une fois l'an, à de vieilles tantes qu'il était aussi sûr de trouver chez elles, qu'on est sûr de trouver une carmélite dans son couvent ou un ambassadeur hors de son poste.

Quand il eut ses cartes, sur lesquelles on lisait simplement, sans adjonction titulaire quelconque :

EUDON DE KERCADO

il en déposa une demi-douzaine chez des personnes dont il avait pris les noms, d'après la liste des alliances de sa famille. Celle-ci date

modestement de Louis XIII, mais elle y remonte sans éclipse partielle ni totale de la généalogie. Dans ces trois siècles, on n'a pas ouï dire qu'aucun de ses membres ait passé quinze jours consécutifs à Paris.

Aussi, ce nom de Kercado, je dois l'avouer, ne disait pas grand'chose à personne, si ce n'est à quelques vieux patriarches du Faubourg, possédant sur le bout du doigt la science héraldique, délaissée aujourd'hui comme improductive, quand elle n'est pas gênante. Le grand monde ne ferma pas ses portes au jeune Breton, mais ce fut tout. Dans plusieurs salons il passa complètement inaperçu. Ailleurs, il fut traité par les douairières d'un air de protection qui n'était pas trop de son goût. Les hommes de sa génération le laissaient de côté, disant qu'on ne pouvait parler de rien avec ce sauvage. Quant aux jeunes femmes, les unes lui firent peur avec leurs allures par trop modernes. Il effraya les autres par sa haute mine froide, non puritaine, mais un peu triste, et par ses grands saluts qui sentaient encore l'escalier du Parlement de Rennes.

Enfin les jeunes filles qu'il eut l'honneur de

faire danser se moquèrent de sa politesse trop grande, de son français dépourvu d'argot, des gants qu'il s'obstinait à porter en toute rencontre et de sa façon arriérée de remorquer ses valseuses à longueur de bras. Aujourd'hui, chacun le sait, la remorque est remplacée par le grappin d'abordage.

Eudon ne mit pas longtemps à se rendre compte de son insuccès. Dans cette occasion il fit voir qu'il avait du sang de Breton dans les veines.

— C'est ainsi que m'accueille la bonne société, se dit-il un soir en rentrant chez lui. Fort bien! j'irai dans l'autre.

II

Cet émigré d'un nouveau genre tint parole. Un mois après, on l'annonçait dans des salons hérissés de noms si bizarres, que celui de Kercado y semblait harmonieux ou même décoloré. Il était devenu joueur, poseur, et embouché comme une romance de l'Horloge. Il tutoyait des amis auxquels, jadis, il n'eût pas confié, pour la mettre à destination, une enveloppe contenant un louis pour une quête. Enfin, s'il avait eu seulement cent mille livres de rente, il aurait été l'un des quatre ou cinq jeunes favoris du sort dont on parle à Paris.

Mais il s'en fallait des quatre cinquièmes

environ qu'il fût aussi riche, et du train qu'il y allait, on pouvait prédire qu'il s'en faudrait bientôt du tout au tout. Il connut les ennuis d'argent, d'autant plus terribles pour ce faux mauvais sujet qu'il respectait encore sa parole à l'égal d'un sacrement, et craignait encore les huissiers à l'égal du diable.

Un jour il dut s'avouer qu'il n'avait plus le choix qu'entre le suicide et le mariage. Ses principes religieux ne lui permettaient pas d'hésiter. Il choisit le mariage, mais comme il ne brillait point par l'intrigue, il prit, pour rabattre le gibier, son amé et féal baron Anatole Percepied de la Canche, un ci-devant jeune homme, riche en expérience, pauvre en illusions, connaissant une moitié de Paris, non la meilleure, et toujours prêt à faire comme s'il connaissait l'autre; en somme, auxiliaire de valeur, qu'il était plus facile de prendre sans un louis dans sa poche que sans une idée dans sa tête.

Aussitôt commença la revue d'appel des héritières. La semaine ne s'était pas passée que l'infortuné Breton avait subi trois entrevues... et autant d'échecs. Il ne put se tenir d'en

exprimer au baron sa surprise indignée.

— Le mal, répondit ce dernier, ne vient pas de ta personne qui est, au contraire, pour faire prime sur le marché, mais de ton nom. Il est aussi dur à prononcer que peu décoratif. Les épiciers des deux rives de l'Océan avec qui nous avons affaire ne sont pas séduits par la perspective de voir leur fille s'appeler : Madame Eudon de Kercado. On ne s'appelle pas Eudon, que diable!

— Je voudrais m'appeler Anatole, comme toi ; mais il n'est plus temps.

— Et puis pas de titre!...

— Baron, mon ami, tout le monde n'a pas eu, comme toi, la chance de devoir le jour à l'apothicaire de Louis-Philippe.

— Tu peux te moquer; mais, je te le répète : point de titre, point d'héritière.

— Alors, pourquoi n'as-tu pas l'héritière, toi qui as le titre?

— Parce que je ne suis que baron. Ah! si le roi nous avait fait seulement marquis!

— Ton père n'aura pas visé assez haut.

— Kercado! ces plaisanteries... Mais patience! La soif et la faim me vengeront de toi.

— Hélas ! je ne demande qu'à manger et qu'à boire.

— Alors, un titre.

— Je n'en ai point.

— Prends-en un.

— Je te connais ! Tu m'écraserais de ton mépris, et, franchement, ce serait dur.

— En ce cas, achète.

Pour être juste, Kercado ne se laissa point persuader du premier coup. Certes j'aurais préféré pour sa gloire qu'il retournât stoïquement habiter ses terres; mais un émule de Succi n'aurait pu vivre là, grâce aux hypothèques et aux ventes, qu'avec des prodiges d'économie. Un jour, lassé, affamé, entortillé tout à la fois, Eudon céda et consentit à être duc. Le baron, lui, voulait qu'on allât jusqu'à la couronne fermée, mais il ne put triompher de son ami, qui, au fond, était modeste.

— Duc, c'est déjà beaucoup, disait-il. Si marquis pouvait suffire !

— Autant rester Kercado. Une femme, aujourd'hui, considère comme une chose très ordinaire d'être duchesse. Toutes les héroïnes des

romans qu'on lui fait lire le sont. Machin ne veut plus de marquises; tout au plus s'il en emploie pour ses petits adultères de deuxième classe, voire même pour ses rôles sacrifiés de femmes honnêtes.

— Adonc, ma femme sera duchesse. Toutefois j'aimerais que, sous le rapport de ce que tu viens de dire, elle ne fût pas même marquise. Mais, mon ami, que d'argent cela va me coûter!

— Sois tranquille. Tu rentreras dans tes avances.

Je ne m'attarderai point à décrire les moyens à prendre pour devenir duc, de nos jours, aussi bien que marquis ou comte. On trouve à chaque pas des gens qui ont passé par là ou qui sont actuellement en instance. Kercado, qui n'avait pas l'échine souple et qui était encore imbu de certains préjugés, trouva particulièrement pénibles et répugnantes les démarches dont l'intervention active de son ami ne put entièrement l'affranchir. Enfin, un beau jour, il se réveilla duc, duc de quelque chose d'exotique dont j'ai oublié le nom; mais il était urgent que la future duchesse ne perdît

point de temps, si elle voulait s'épargner l'obligation douloureuse d'aller chercher son noble époux à l'Hospitalité de nuit, faute de meilleure résidence.

Toutefois, dans les vingt-quatre heures qui suivirent son élévation, Kercado reconnut la sagesse des conseils pleins d'expérience de son ami. D'abord, avec leur intelligence ordinaire, les fournisseurs parisiens qui n'auraient pas fait crédit d'une paire de gants au gentilhomme français, porteur d'un nom honoré dans sa province, devinrent confiants, obséquieux, empressés pour cette façon de grand seigneur étranger, sorti, nul n'aurait pu dire d'où. Le nouveau duc, s'il en avait eu la moindre envie, aurait pu passer la Manche avec la moitié des bijoux de la rue de la Paix dans sa valise. Même son valet de chambre, qu'il eut la philosophie de garder, redevint respectueux et ne souffla plus mot des arriérés de ses gages.

Au bout d'un mois, Eudon ne pouvait plus suffire aux invitations. Toutes les maîtresses de maison bistrées, jaunes et même noires du nord-ouest de Paris se l'arrachaient pour elles-mêmes, ou lui jetaient intrépidement leurs

filles à la tête. Il se laissait faire avec un sourire affable de grand seigneur; mais, averti par des exemples fameux, il partageait avec Anatole le travail difficile des renseignements à prendre.

— Charge-toi de vérifier les dots, disait-il à son ami. Je garde pour moi l'examen des casiers judiciaires.

— Si tu veux tout avoir, nous n'en finirons pas, répondait le baron.

Le fait est que les choses ne marchaient pas vite. Tantôt Anatole ne trouvait pas assez chez le notaire; tantôt Eudon trouvait trop à la préfecture de police. A ce train-là, monsieur le duc risquait fort d'être le premier et le dernier de sa maison.

Sur ces entrefaites, le hasard vint à son aide.

Un reporter mondain fit, à propos de ce duché tout neuf, quelques mauvaises plaisanteries dans son Courrier de Paris. Kercado, mécontent, provoqua le journaliste, fut blessé, et eut six semaines de repos obligatoire pour faire, sur la situation, un retour qui n'était pas sans amertume.

Son confident dissipa cette mélancolie en

entrant un jour chez lui avec une corbeille pleine de cartes aux noms barbares, laissées par des visiteurs d'autant plus portés à la sympathie envers le blessé que la plupart risquaient d'avoir à se battre, du jour au lendemain, pour une cause analogue.

— Allons ! console-toi, fit Anatole en remuant cette salade. La future duchesse est là-dedans : il ne s'agit que de l'en faire sortir. Et maintenant que tu es guéri, au travail !

III

La première sortie du convalescent fut pour porter l'expression de sa gratitude au médecin qui l'avait guéri. C'était d'ailleurs tout ce qu'il pouvait lui porter pour l'instant, mais le reste viendrait avec l'héritière, *Deo juvante.*

Dans le salon d'attente, Eudon ne trouva qu'une façon de dame de compagnie escortant une ravissante petite personne blonde qui, s'il fallait en croire les roses de ses joues, venait là moins pour acheter de la santé que pour en vendre. L'air simple et bon, beaux yeux pétillants de décision et d'intelligence, taille de nymphe, main de princesse, voilà le

signalement de l'inconnue. Inconnue pour vous, lecteur, mais pas pour le Breton qui reconnut aussitôt mademoiselle Henriette Estivalier, fille d'un notaire des plus considérés de Paris, avec laquelle il s'était rencontré quelquefois dans l'*ancien monde* — pour parler comme lui — au temps qu'il y allait. C'était une des deux ou trois jeunes filles qui ne s'étaient jamais moquées de Kercado, car elle ne se moquait de personne, et, pour la rareté du fait, il s'était toujours souvenu d'elle avec reconnaissance. Ils se retrouvèrent comme deux anciens amis séparés depuis longtemps, et la rencontre les charma l'un et l'autre. La jeune personne avait fort embelli. Quant à Eudon, il était encore un peu pâle et avait conservé son bras en écharpe, par politesse pour le médecin. La pâleur et l'écharpe d'un côté, de l'autre la main, la taille, les yeux et le reste, voilà nos deux personnages fort désireux de renouer tout à fait connaissance.

Pour commencer, mademoiselle Estivalier demanda quel accident avait mis son ex-danseur en si fâcheux état. Le Breton répondit qu'il s'était battu et, du coup, la sensible Henriette

se trouva toute tremblante. Elle dit gravement, sans trop laisser voir son émotion :

— Le duel est une chose défendue. Mais, à mon avis, c'est une chose ridicule ou sublime, selon son motif.

Avouez que, pour une fille de notaire, la phrase était assez dégourdie

— Vous parlez comme une héroïne d'autrefois, fit Eudon en s'inclinant. Vous m'absoudrez, alors, car je me suis battu pour laver une insulte faite au nom que je porte.

L'héroïne, peu au courant de l'histoire contemporaine, ignorait que Kercado fût monté en grade nobiliaire et eût changé de nom. Elle déclara fièrement qu'elle l'approuvait. Je crois qu'au fond, sans s'en rendre compte, elle l'approuvait surtout de ne s'être point battu pour une femme — une autre femme qu'elle, s'entend.

Alors on se mit à causer de sujets moins belliqueux. Mademoiselle Estivalier raconta que son père était mort depuis deux ans, circonstance que le nouveau duc ignorait. Depuis longtemps le malheureux fréquentait moins le monde des notaires que celui des usuriers,

lesquels ne meurent jamais, ainsi qu'on sait.

Eudon apprit également que son interlocutrice vivait assez retirée du monde, entre sa dame de compagnie, madame Préval ici présente, et son tuteur, un vieil oncle rhumatisant pour lequel sa nièce venait consulter. Cependant, tous les samedis, on recevait quelques personnes.

Vous jugez bien que, le samedi suivant, le nombre de ces personnes privilégiées s'augmenta d'une unité. Henriette présenta le nouveau venu à son oncle sous le nom de M. de Kercado et, par une sorte de pudeur respectueuse pour sa famille, le nouveau venu jugea convenable de ne point réclamer. Il fut et resta Kercado, se montra ce qu'il était au fond, c'est-à-dire le plus simple des hommes, et plut à tout le monde, à commencer par la jeune maîtresse de maison. Entre nous, il avait pris pour cela quelque peine, s'étant assuré par une enquête sommaire que cette intéressante orpheline possédait un peu plus de deux millions de dot.

La suite se devine. Eudon poussa sa pointe, animé par les deux sentiments les plus forts

qui existent : l'amour et la faim. Car il aimait Henriette, il l'aimait tout de bon et, de son côté, la jeune fille accueillait Kercado — il avait la coquetterie de vouloir être aimé sous ce nom modeste — avec une faveur qu'il était difficile de mettre uniquement sur le compte de la bonne éducation.

Le jour vint où, le terrain semblant préparé, il devenait opportun de faire faire à la question un pas décisif. Le tuteur paraissait conquis ; madame Préval, restée romanesque sous ses cheveux gris, était folle du chevaleresque Breton et ne s'en cachait plus. Henriette s'en cachait davantage, mais il était aisé de voir que le petit Dieu malin n'y perdait pas grand'chose.

Dans la prévision des événements futurs, Eudon avait présenté dans la maison le baron de la Canche, son ambassadeur accrédité. En diplomate de valeur, celui-ci avait fait peau neuve et s'était donné des airs de vieux vidame. Il parlait peu et bien, prenait du tabac et s'endormait volontiers dans son fauteuil après le dîner où il n'avait bu que de l'eau « à cause de ses rhumatismes ».

Le jour où il porta la parole au nom de son client, il fut magnifique et le tuteur a déclaré depuis avoir vu rarement quelqu'un qui sentît d'aussi loin son gentilhomme. Aux premiers mots qu'il prononça, l'oncle d'Henriette l'interrompit par ces mots :

— Monsieur le baron, je suis trop franc pour ne pas vous dire que je m'attendais à votre démarche. Quant à ma réponse, il n'était sans doute pas dans vos prévisions de l'avoir aujourd'hui. Elle vous sera donnée avant peu et je me garderai bien de vous la faire pressentir. Ma nièce vient d'être majeure et c'est à elle de décider. Toutefois, je suis heureux de convenir avec vous qu'une seule difficulté matérielle peut être soulevée, mais elle est grave. Nous avons cent bonnes mille livres de rente et...

« Vieux Philistin ! c'est là que je t'attendais, » se dit Anatole en souriant dans sa moustache.

Il répondit tout haut :

— Dieu me garde, cher monsieur, de discuter les chiffres des deux fortunes. Mais il est des avantages de nature à décider une

jeune femme ayant les goûts naturellement nobles qui distinguent mademoiselle Estivalier. Avec sa modestie — trop grande peut-être — mon ami vous a caché un détail dont d'autres se fussent targués dès le premier jour. Ce grand cœur ne voulait être aimé que pour lui-même !

— Diantre ! monsieur le baron, si vous m'apprenez que votre client dissimule sa richesse, je crois, en effet, que nous pouvons commander les violons.

— L'argent n'est pas tout en ce monde. Que diriez-vous si je vous apprenais que vous serez l'oncle d'une duchesse ?

A ces mots, l'ambassadeur tira de sa poche un brevet sur parchemin qui avait tout au moins l'avantage de se pouvoir déchiffrer sans qu'on eût passé par l'École des chartes. Aussi le tuteur eut-il bientôt fait d'arriver à la dernière ligne. Le temps de poser quelques questions et il parut complètement éclairé. Il se leva solennellement ; toute sa contenance était changée.

— Veuillez dire à monsieur le duc, prononça-t-il avec emphase, que j'aurai l'honneur

de lui faire parvenir avant peu la réponse de ma nièce.

La réponse promise arriva dès le lendemain: Anatole était justement près de son ami quand elle fut remise.

— Ces bons bourgeois n'ont pas traîné en longueur, dit-il. Malepeste! la future ne veut pas perdre vingt-quatre heures du temps qui lui reste à s'appeler *madame la duchesse* ici-bas. Allons! lis.

Voici ce qu'écrivait le tuteur:

« Monsieur le duc,

» Ma nièce et pupille eût accepté, j'ai tout lieu de le croire, l'honneur de porter le nom de Kercado, sous lequel nous avons eu le plaisir de vous recevoir souvent.

» Mais, élevée dans des goûts simples et dans le respect de certains souvenirs auxquels, dans notre famille, on attache un prix exagéré peut-être, la fille de mon frère craint de n'être pas faite pour porter un titre qui la mettrait en butte à des commentaires dont vous avez pu apprécier la malignité.

» En vous communiquant la réponse de ma

pupille, j'ai l'honneur de vous assurer, monsieur le duc... etc... »

« Monsieur le duc » est mort et enterré ; mais un jeune sergent d'infanterie de marine, qui lui tient de près, se porte aussi bien qu'on peut se porter sous le climat peu salubre du Dahomey. En revanche, la jolie Henriette a mauvaise mine et refuse tous les partis.

Tôt ou tard, nous apprendrons le pourquoi de ces dédains, pourvu que Kercado échappe aux Amazones qui sont, paraît-il, des femmes fort dangereuses.

C'EST MON COUSIN

I

— Alors, ton mariage est décidé?

— Tout à fait décidé.

— C'est un mariage d'inclination, m'a-t-on dit. Mademoiselle de Pont-Croix est charmante.

— Adorable; je l'aime de tout mon cœur et, foi d'honnête homme, je la rendrai heureuse.

Celui des deux interlocuteurs qui ne se mariait pas resta quelques secondes sans parler; il semblait faire des réflexions amusantes. Tout à coup il demanda :

— Et la marquise? Qu'en pense-t-elle?

Le visage déjà sérieux de Tanneguy de Labanère devint très sombre à cette question

de son ami Héruel, le marin. Il secoua la tête sans répondre, comme pour dire :

— Oui, je sais bien ; il y a la marquise.

— Est-ce que, par hasard, demanda l'officier, elle en est encore à ignorer... ?

— Oui, hélas ! *Je n'ose pas* lui dire que je me marie.

— Tu n'oses pas, toi ? Toi, le brave des braves, l'homme aux voyages dangereux, aux expéditions aventureuses, aux duels sans nombre ? Toi, en un mot, l'homme intrépide !

— Intrépide ? répondit Labanère en bourrant de coups de poing exaspérés les coussins du divan. Moi, intrépide ? C'est-à-dire que je suis le dernier des lâches, des trembleurs, des poltrons, des *fouinards*. Tous tes sermons n'y feront rien ; *j'ai peur de cette femme,* moi qui n'ai, Dieu merci ! peur de rien. J'ai, un jour, sans la moindre émotion, brûlé la cervelle à un tigre qui s'apprêtait à me cueillir la tête avec sa griffe, comme tu prends une mouche sur le dos d'un fauteuil. Eh bien, quand je vois sa petite griffe rose, à *elle*, faire briller ses ongles à un pouce de mes yeux, j'ai peur, positivement peur ; et, s'il y avait un arbre dans son bou-

doir, je sens que j'y grimperais. Explique cela.

— Je l'explique par cette raison bien simple que tu n'étais pas amoureux du tigre, tandis que tu as aimé comme un fou, que tu aimes encore, peut-être, la marquise Sansedoni.

Labanère se leva et posant ses deux mains sur les épaules de son ami :

— Je vais te dire comme je l'aime ! L'année dernière, au moment du choléra, elle fut malade une demi-journée. Je la soignai, parce que c'était mon devoir d'homme et de chrétien, mais j'espérais, entends-tu bien ? *j'espérais* qu'elle allait être prise. Oui, certes, je l'ai adorée pendant trois ans, car c'est la créature la plus séduisante, la mieux douée que j'aie vue de ma vie. Mais, peu à peu, ses colères, ses jalousies, ses violences sans nom m'ont détaché d'elle, sans que ma froideur, toujours croissante, l'ait détachée de moi. Grand Dieu ! je me demande quel charme elle peut trouver à cette existence intolérable.

— Tu ne connais pas mieux les femmes ? Elle y trouve cette volupté raffinée, exquise, de voir trembler, ramper devant elle un homme de cinq pieds six pouces, ayant bravé la mort

vingt fois, très beau, — soit dit sans te flatter, — et qui pourrait, toute superbe qu'elle est, la jeter par terre d'une chiquenaude. Une seule chose m'étonne.

— Laquelle ?

— Que la Sansedoni ne t'ait pas mis elle-même au pied du mur... où l'on affiche les publications de mariage. Elle est veuve, riche, assez compromise sous son nom italien pour qu'un nom comme le tien la tente. Enfin, elle devait prévoir que ce qui arrive arriverait un jour.

— Elle ne m'a pas fait l'honneur de le prévoir. Quand tu passes devant une gare avec ton caniche en laisse, tu ne prévois pas qu'il va briser sa chaîne, prendre un billet, monter en wagon, et partir pour l'Amérique.

— D'accord. Mais enfin te voilà, toi, en route pour l'Amérique, puisque ton mariage est arrangé. Comment vas-tu t'en tirer avec ta chaîne ?

Tanneguy garda le silence, et, les sourcils froncés, le regard perdu dans le vide, aspira de longues bouffées de son cigare.

— Cornes du diable ! s'écria le lieutenant ; il n'est pas possible d'en rester là, mon cher.

Tu n'as pas cette intention, je suppose? Te taire plus longtemps ne serait pas d'un galant homme.

— Je n'ai pas d'intention; je ne sais comment m'y prendre. Je ne sais qu'une chose, c'est que, d'une façon ou d'une autre, il faut en finir. Et même, j'avais pensé... Tu as toujours été un si bon ami pour moi... Si tu voulais te charger...

— Ah! fichtre non, par exemple! Je connais la marquise et n'ai pas envie de me faire torpiller. D'ailleurs, je n'admets pas qu'on emploie un commissionnaire en pareil cas.

— Tu vois bien que tu as peur, toi aussi. Alors, écoute. Rends-moi le service sous une autre forme. Viens avec moi. En ta présence, je n'oserai pas être lâche.

— Soit, dit Héruel, mais à une condition : c'est que nous irons tout de suite. Tu ne peux rester un jour de plus dans cette situation. Après tout, elle ne nous mangera pas. Moi, d'abord, si elle gesticule trop près de mes yeux, je lui fais mettre bas les pattes. Nous autres marins, ça nous connaît, l'abordage.

II

Une heure après, les deux amis sonnaient à la porte de la marquise Sansedoni, qu'ils trouvèrent en peignoir, pas encore coiffée, se promenant dans son salon comme une lionne dans sa cage, et belle, d'ailleurs, à donner envie d'être dévoré par elle.

Sans répondre au salut des deux visiteurs, sans leur tendre la main, sans songer à rien feindre, elle bondit vers sa table, y prit un journal, et le mettant sous le nez du pauvre Labanère :

— Qu'est-ce que veut dire cet article? demanda-t-elle d'une voix qui grondait comme un rugissement comprimé à grand'peine.

A défaut de courage, le sang-froid, du moins, restait à Labanère. Il posa son chapeau, chercha son lorgnon, mit quelque temps à trouver l'entrefilet, et, très lentement, il lut tout haut ces lignes :

« On annonce le mariage du vicomte de Labanère avec mademoiselle Calixte de Pont-Croix. Les Labanère sont de vieille noblesse picarde, etc. »

La lecture dura deux minutes pendant lesquelles la marquise resta debout, frémissante, crispant les mains, jouant des narines, tellement qu'on pouvait se demander — ce que fit Héruel — si elle n'avait pas un poignard dans sa manche, et si, au premier mot, Tanneguy n'était pas un homme mort. Aussi l'officier de marine guettait le moindre mouvement de la Sansedoni. Mais, là lecture finie, Labanère plia le journal, le posa sur un meuble, ôta son lorgnon, le mit dans sa poche, et répondit fort tranquillement :

— Ah ! les journaux l'annoncent ? Je croyais que c'était encore un secret de famille. Eh bien ! oui, mon cousin germain se marie. Char-

mant mariage qu'il fait là. Tu connais la petite de Pont-Croix, Héruel ?

Dans son ébahissement, le lieutenant fut sur le point de tout trahir, chose d'autant plus facile que la marquise n'était pas femme à gober la première histoire qu'on lui racontait. Aussi demanda-t-elle à Tanneguy, sans quitter l'offensive:

— Alors, tout le monde est donc vicomte dans votre famille ?

Tanneguy fut superbe. Il fit tout un cours de science héraldique pour expliquer le cas et termina en disant :

— Voilà comment Gaëtan et moi — il s'appelle Gaëtan — portons tous deux le même titre. Mais Gaëtan est plus jeune. S'il a vingt-huit ans, c'est le bout du monde. N'est-ce pas, Robert? Tu dois le savoir, car mon cousin à servi sous tes ordres.

— Parfaitement, dit Héruel.

Cette seule réponse, qui était un joli mensonge, écarta toute défiance de l'esprit de la marquise, pour le présent et pour l'avenir. Elle tenait Héruel pour la loyauté en personne et l'estimait profondément. Elle lui fit, l'incident vidé, le plus charmant accueil, lui repro-

cha qu'on ne le voyait jamais. On devinait, toutefois, qu'elle aurait voulu lui demander :

— Quelle idée avez-vous eu de venir chez moi aujourd'hui ?

Quand les deux compères furent dans la rue, hors de portée de tout rayon visuel dangereux, Labanère s'arrêta et le commandant en fit autant. Le premier avait, malgré tout, un peu envie de rire : le second était dans une vraie colère de marin.

— Je ne pourrai jamais rentrer chez moi, dit-il, sans avoir donné une paire de soufflets à quelqu'un ; tiens, à ce passant qui vient là. Ou plutôt, j'ai envie de me gifler moi-même, car j'ai menti comme un arracheur de dents.

— Eh bien, bats-toi avec « Gaëtan », ton ancien subordonné. Allons, calme-toi ; je ne plaisanterai plus. Seulement, à ton tour, ne t'étonne pas qu'on ait peur en présence de cette femme ; tu en as tâté maintenant.

— Oui, et que le diable m'emporte si j'en tâte une seconde fois ! Ainsi, voilà ce qu'une femme peut faire de nous !

III

La crise était reculée, mais elle ne pouvait manquer d'éclater un jour ou l'autre. Même, il eût été impossible à Tanneguy de continuer son double rôle sans une circonstance qui vint à son aide. Chaque année, la mère de la marquise passait à Paris cinq ou six semaines et logeait chez sa fille, ce qui, naturellement, modifiait les habitudes de la maison d'une façon complète.

Libre, ou à peu près, Labanère put faire, tranquillement et honnêtement, sa cour à sa fiancée, et prendre part, même, à quelques tournées d'emplettes. Un jour, comme on choi-

sissait des bijoux chez Ravaut, qui est-ce qui entre dans la boutique? Madame Sansedoni et sa mère. La marquise jeta sur la pauvre Calixte un regard tel que l'enfant sentit un frisson lui courir entre les deux épaules. En même temps, elle marchait bravement sur Lanabère et lui tendait la main en le fixant dans les yeux, car un soupçon lui traversait de nouveau l'esprit.

— Que de trésors! dit-elle sans se soucier d'être entendue. Il me semble, mon cher vicomte, que vous faites bien les choses?

Tout en parlant ainsi, elle le tenait sous son regard ainsi que la jeune fille. Tanneguy songeait :

— Si je ne me tire pas de là, il ne restera pas une vitre entière dans le magasin, tout à l'heure.

Il s'en tira, cette fois encore. Avec un calme qui rappelait l'ancien chasseur de tigres, il répondit à haute voix :

— On n'a pas grand mérite à faire bien les choses, quand on n'agit pas pour son compte.

Pour Calixte et sa mère cela voulait dire :

« Cette parure est le cadeau de noces de

ma vieille tante de Peyrhorrade qui m'a chargé de l'acquisition. »

Pour la marquise, cela signifiait :

« Je suis ici au lieu et place de mon cousin. »

C'est, d'ailleurs, ce qu'il expliqua plus en détail, non sans avoir pris la précaution de pousser la Sansedoni dans un coin de la boutique. Il raconta que Gaëtan obligé à une absence pour aller chercher des papiers, l'avait chargé de conduire mademoiselle de Pont-Croix chez son bijoutier.

L'histoire prit à merveille. Les deux Italiennes sortirent, après avoir fait semblant de regarder un collier, et Tanneguy rejoignit sa future « cousine » qui lui dit :

— Mon Dieu ! quelle terrible femme ! Elle m'a fait peur. J'espère bien que vous ne me la ferez jamais connaître.

— Soyez tranquille, répondit Labanère.

Tranquille, lui ne l'était guère. Les jours marchaient ; les bans étaient publiés. Si la marquise avait l'idée d'aller regarder derrière le grillage de la mairie de la rue de Grenelle ! Heureusement la présence de sa mère l'absor-

bait et rendait les visiteurs plus rares. Ceux qui étaient au courant de la situation croyaient qu'elle avait accepté le mariage de Tanneguy et qu'elle se consolait par la tendresse filiale.

Lui-même, après s'être dit, pendant deux mois : « Je parlerai demain, » en arrivait à penser, en voyant quelle tournure les événements avaient pris d'eux-mêmes : « Si je pouvais ne pas parler du tout! »

A coup sûr, le procédé n'était pas correct, mais Labanère en était arrivé depuis longtemps à haïr la Sansedoni, et, d'autre part, il tenait absolument à son mariage avec Calixte. Or, de quelle extravagance n'était pas capable la marquise dans son premier moment de rage?

D'ailleurs, il ne s'agit pas de savoir si Tanneguy eut tort ou raison. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, la veille de son mariage, au matin, il en était toujours au même point, lorsque, par le courrier, il reçut une lettre dont l'écriture le fit tressaillir.

« Ma mère s'absente demain pour la journée, lui écrivait la marquise; voulez-vous

que nous déjeunions ensemble? Je compte sur vous. Il y a des semaines que je ne vous ai eu à moi toute seule. »

— Cette vieille Italienne aurait bien dû remettre son absence de vingt-quatre heures, s'écria Labanère.

Puis après quelques réflexions il répondit :

« Vous ne lisez donc plus les journaux? C'est précisément demain que mon cousin se marie, et je suis de noce naturellement. Après la cérémonie, il y a réception et lunch chez les Pont-Croix. Quand pourrai-je m'éclipser? Je l'ignore. Mais, aussitôt libre, je cours chez vous. »

— Ma foi ! se dit-il en cachetant son billet, à moins de divorce ou de mort, il pourrait bien se faire qu'on m'attende quelque temps.

A sept heures du soir, le lendemain, les nouveaux mariés partaient pour l'Italie, mais ils s'arrêtèrent à Lyon ; je me suis laissé dire qu'on ne va pas toujours si loin le premier jour. Le lendemain, quand ils continuèrent

leur voyage, Tanneguy et Calixte étaient devenus très bons amis, si bien que monsieur fit ses confidences à madame, ce qui était, après tout, de la prudence :

— Chère, vous souvenez-vous de cette grande femme brune qui m'a dit bonjour chez Ravaut, et dont vous avez eu si peur ?

— Oui, certes ; je la vois encore. Eh bien?

— Eh bien ! elle m'avait fait l'honneur de... d'ambitionner la place que vous occupez en ce moment, et si, quelque jour, elle nous rencontre et témoigne de la mauvaise humeur, vous n'en serez ni surprise ni effrayée. Ce sera un compliment à mon adresse, après tout.

La jeune vicomtesse n'était pas une sotte, surtout depuis Lyon, et, sachant à quoi s'en tenir sur ce que son mari appelait l'ambition de la Sansedoni, elle se mit à pleurer toutes ses larmes. Alors Tanneguy, pour la faire rire, ce qui ne fut pas long d'ailleurs, lui raconta son cousinage imaginaire avec un prétendu Labanère de la branche cadette.

— C'est bien fait ! s'écria-t-elle. Cette femme n'a que ce qu'elle mérite ! Et si elle ose se montrer devant moi, je lui ferai les cornes.

Cependant, madame de Labanère ne songea point à faire les cornes à la marquise, lorsque, quelques semaines plus tard, elles se rencontrèrent; voici dans quelles circonstances :

C'était dans un coin mystérieux des *Cascine*, à Florence. Tanneguy et sa femme étaient assis sur un banc, fort près l'un de l'autre. Il avait même un bras autour de la taille de Calixte, et l'autre sous sa tête, qu'elle tenait renversée et qu'il embrassait. Je me suis laissé dire aussi qu'on voit de ces choses-là aux *Cascine*.

Soudain, la Sansedoni dressa devant eux sa haute taille, muette, les sourcils froncés, terrible. Et, quand la pauvre petite vicomtesse fut un peu revenue à elle, l'Italienne désigna du doigt Labanère qui s'était levé (car il n'avait plus peur, maintenant) et demanda :

— Savez-vous ce qu'était votre mari? madame.

Cette voix grave, ce geste dramatique, ce visage pâle et courroucé causèrent à Calixte la plus affreuse terreur qu'elle eût éprouvée de sa vie. Peut-être cette grande femme allait la tuer, elle et Tanneguy. Elle perdit la tête,

voulut dire quelque chose, s'embrouilla, et finit par trouver cette réponse qui, dans la circonstance, était incommensurable :

— Ce n'est pas mon mari, madame, c'est son cousin.

Le mot était si drôle, que la marquise, d'abord, ne put s'empêcher de sourire. Puis son sourire s'effaça, ses yeux se mouillèrent, et, ramenant son voile sur ses traits, elle s'éloigna avec cette seule parole :

— *Ingrato !*

C'était peut-être, après tout, la seule parole qu'elle avait à dire.

GUÉRIN ET Cie

I

Très affectueusement, presque amoureusement en apparence, le baron Silber et sa femme causent, après déjeuner, dans la salle à manger du matin de leur hôtel, avenue Friedland.

Monsieur est revenu dans la matinée de Viroflay, où il a installé son établissement de courses, écuries, allées d'entraînement, paddocks, etc. Très occupé à la Bourse, il se rend une ou deux fois par semaine à son haras dans la soirée, afin de pouvoir, dit-il, assister au travail des chevaux au point du jour. Il rentre d'ordinaire assez fatigué; ce qui se comprend après une nuit aussi courte.

Karl Silber, financier autrichien dont personne n'avait entendu le nom à Paris il y a dix ans, s'est bien rattrapé depuis. Vous ne pouvez ouvrir un journal de banque, de sport ou d'autre chose, sans trouver qu'on y parle de ses émissions, de son écurie, de ses bals, ou de la beauté de sa femme. Car cet homme, qui ne se refuse rien, s'est donné le luxe aimable, et dangereux d'épouser, sur le coup de quarante ans, peu après la guerre, cette adorable Marguerite de Francmont, avec laquelle tout Paris a dansé, pendant quatre saisons consécutives, mais que sa pauvreté réservait à un mariage de ce genre. Il faut dire, à sa louange, qu'elle en a pris son parti à merveille.

Les deux époux font excellent ménage, et Silber, qui a pu reconnaître chez sa femme une intelligence peu commune, ne fait rien, sauf en matière de finances, sans la consulter avec une condescendance doucereuse.

— Alors, dit le baron en roulant dans le sucre une dernière fraise, Guérin est venu?

— Oui, hier soir, comme vous veniez de partir pour Viroflay. Je l'ai reçu et lui ai tout

expliqué de mon mieux. Je lui ai raconté les indiscrétions dont vous êtes victime et qui font planer sur vous d'injustes soupçons. « Tout ce qui se passe à l'écurie, ai-je dit, est reporté par le menu au bookmaker de la rue Vivienne. On sait là, d'avance, quel cheval doit partir ou être retiré, lequel porte l'argent de l'écurie ou est désigné pour faire le jeu. Nous sommes évidemment trahis, à journée faite, par quelqu'un; mais par qui? Voilà ce qu'il importe de savoir, car on commence à nous accuser de manœuvres déloyales.

— Et qu'a-t-il répondu, ce brave Tricoche?

— Il a demandé si vous aviez des doutes sur quelqu'un de nos hommes.

— Eh! mon Dieu! je n'ai des doutes sur aucun en particulier, ce qui revient à en avoir sur tous en général.

— C'est précisément ce que j'ai déclaré. Alors il a pris des notes et il est parti, en me promettant de charger son meilleur agent de cette affaire délicate. Il reviendra dès qu'il aura découvert quelque chose.

— Espérons que ce sera bientôt. Vous n'avez pas eu d'autre visite?

— Aucune. J'ai dîné seule et suis allée chez ma mère. Et vous, mon ami, qu'avez-vous fait à Viroflay?

— Toujours la même chose : vérifié des comptes, donné de l'argent, examiné des poulains. Ce matin, à trois heures, j'étais sur mon poney et j'assistais au travail. Décidément *Kronstadt* devient trop léger et nous n'arriverons pas à le conserver dans sa forme jusqu'au 25. Je vais être obligé de me couvrir, car j'avais mis des sommes sur le cheval. Allons! je vous quitte. Voici l'heure d'aller faire un tour à la Bourse.

— Vous semblez fatigué, mon pauvre Karl?

— Dame! on le serait à moins. J'étais levé avant le soleil!

— Vous pourriez aller moins souvent là-bas.

— Moins souvent! C'est-à-dire qu'il faudrait y aller tous les jours. L'œil du maître, voyez-vous, il n'y a que cela, surtout en matière d'écurie de courses. Et Dieu merci! j'ai un œil qui y voit clair!

— Oh! oui! fit la belle Marguerite, en égra-

tignant la nappe de la pointe de son ongle rose. Mais il faut espérer que Guérin y verra encore plus clair que vous. Cela m'amuse beaucoup d'avoir affaire à cette agence dont on a tant parlé!

II

Deux ou trois heures plus tard, Karl Silber, voluptueusement étendu dans un excellent fauteuil de son cabinet de la rue Richelieu, fumait, les paupières à demi closes, le plus pur des produits de la Havane.

Près de lui, dans un fauteuil non moins moelleux, ayant aux lèvres un cigare puisé à la même source, le jeune de Payzac, un décavé au passé nuageux, causait, les yeux très ouverts, faisant de son mieux son métier d'ami intime d'un homme riche.

— Savez-vous, baron, disait-il, que vous êtes le mortel le plus heureux de Paris ? La seule

Bourse d'aujourd'hui a mis dans vos poches plus d'argent qu'il ne m'en faudrait pour m'amuser pendant une année.

— On dirait que cela vous contrarie? grogna le financier sans sortir de sa somnolence.

— Moi! pas le moins du monde, certes! je suis trop votre ami pour cela. Mais quand je compare nos deux destinées!...

— Alors, pourquoi, diantre! les comparez-vous?

— Tout vous réussit, continua Payzac, sans répondre. Car ce n'est pas seulement à la Bourse que vous êtes heureux. Vous vous êtes avisé, Dieu sait pourquoi, de faire courir, et, quand vos chevaux perdent, vous trouvez moyen de gagner de l'argent avec ceux des autres.

— Est-ce que vous allez dire aussi que je fais exprès de laisser battre mes chevaux?

Payzac ne répondit que par un haussement d'épaules.

— Et tout cela n'est rien, poursuivit le parasite. Possesseur légitime de la plus jolie femme de Paris, vous n'en cueillez pas moins, sur un terrain plus mystérieux...

— Chut! interrompit le banquier en se redressant et en regardant autour de lui d'un air inquiet. Vous savez de quelle importance il est pour moi que certains secrets ne s'ébruitent pas. Vous êtes seul à connaître tout un côté de ma vie.

— Je fais mieux que de le connaître. A qui donc devez-vous d'avoir rencontré Vanda? Sans moi, mon cher, vous auriez toujours ignoré la plus grande joie qu'il y ait sur terre.

— Oui, répondit Silber, que ce sujet ne manquait jamais d'attendrir. Cette pauvre fille étrangère, à l'âme reconnaissante et délicate, m'a fait comprendre le bonheur infini d'être aimé pour soi-même. Elle s'est attachée à moi comme un chien; mais il faut dire que j'en suis arrivé à la traiter comme une amie, comme une compagne. Or, mon cher, rien ne nous attache les femmes comme de les mettre de moitié dans notre vie. Ainsi, voyez la baronne! Elle est persuadée que je lui raconte tout. J'ai l'air de ne rien décider sans l'avoir consultée. Qu'en résulte-t-il? Qu'elle a pour moi une affection... tranquille, sans doute, mais

solide et dévouée... Et, surtout, elle a l'esprit occupé, ce qui est fort important; car, au fond, c'est une nature ardente.

— Oh! fit le comte, en poussant une bouffée, je ne l'aurais pas cru! Mais ce qu'il y a de certain, c'est que vous savez vous y prendre. Le diable m'emporte si un autre pourrait conduire, comme vous, deux ménages de front, sans accident d'aucune sorte. Votre combinaison de Viroflay est un chef-d'œuvre, tout simplement.

— Que voulez-vous! les combinaisons, c'est mon métier. Si vous saviez combien il en faut, dans certains cas, pour réussir une émission!

— A propos d'émission, mon cher Silber, j'ai une petite requête à vous adresser.

Et le jeune besoigneux, jugeant le terrain suffisamment préparé, aborda le sujet véritable de sa visite.

III

Quinze jours plus tard, le baron se trouvait de nouveau, avec sa femme, dans la petite salle manger où le déjeuner venait de finir. Silber ne faisait qu'arriver de Viroflay où il avait passé la nuit.

— N'avez-vous rien perdu? questionna tout à coup la baronne.

En même temps, elle tirait de la poche de sa *matinée* de cachemire un ticket d'abonnement sur le chemin de fer de l'Ouest.

— Ah! parbleu! fit le baron, je l'ai joliment cherché hier. Où l'avez-vous trouvé, chère amie?

Un domestique entra, portant sur le plateau une carte de visite.

— Tiens ! s'écria Karl, c'est Guérin. Voulez-vous qu'on le fasse entrer ici? Un personnage aussi précieux peut bien être traité en ami de la maison.

— Mais oui. Je crois bien ! approuva la belle Marguerite.

Le chef de la fameuse agence fut introduit. Rasé de frais, habillé comme un homme sérieux, il ressemblait, avec son pince-nez, ses favoris grisonnants et son large portefeuille, au maître clerc d'une étude importante. Du reste, il avait la mine satisfaite d'un homme qui apporte des nouvelles.

— Eh bien ! demanda la baronne qui était en belle humeur, avez-vous découvert quelque chose?

— J'ai *tout* découvert, répondit Guérin, sans fausse modestie, en posant son portefeuille sur la table. Et je vous assure que l'histoire est curieuse. Histoire de femme; je m'en doutais d'ailleurs.

— Peut-être, fit observer Silber, en désignant sa femme du regard, conviendrait-il que nous fussions seuls...

— Ah! non! par exemple, protesta Marguerite. Pour qui me prend-on? C'est moi qui ai posé les jalons de l'affaire. Je sens que je vais m'amuser comme au théâtre. Je reste.

Guérin, qui aimait mieux avoir deux auditeurs qu'un seul, et qui avait des prétentions au talent de narrateur, fit signe qu'il saurait gazer au besoin. Puis il commença, après avoir pris un temps :

— Peu d'affaires nous ont donné autant de mal que la vôtre. D'ordinaire nous avons à suivre des gens qui ne se doutent de rien et ne prennent point de précautions. Ici, au contraire, tout le monde se cache. Il nous a déjà fallu près de huit jours pour savoir que Williamson, le bookmaker de la rue Vivienne, a une liaison, et pour connaître la demoiselle qu'il honore de ses faveurs.

— Ah! ah! il y a une demoiselle? demanda Silber.

— Je l'aurais parié d'avance, répondit Guérin. Aussi, le premier soin de mon associé et principal agent, Couturier, fut-il de la découvrir. La chose prit quelques jours, parce que Williamson ne la visite pas régulièrement.

C'est une étrangère, une Polonaise, qui n'est pas lancée. Elle vit très à l'écart, dans un bijou d'hôtel des environs de la Muette.

— Des environs de la Muette? répéta machinalement le baron, devenu un peu rouge. Quelle coquine!

— Mon Dieu! fit observer le visiteur sans comprendre, qu'elle demeure là ou ailleurs... Mais, ce qui va vous intéresser davantage, c'est que, certains soirs, mademoiselle Vanda, — c'est le nom de l'étrangère, — reçoit un autre visiteur, et celui-là vient de votre haras de Viroflay. Maintenant vous comprenez tout, n'est-ce pas?

— Quelle coquine! répéta Silber en se levant de sa chaise.

— Oh! bien! répondit Guérin; si vous étiez seulement huit jours à ma place, vous en verriez bien d'autres! Cette jeune personne livre évidemment, pour un bon prix, à Williamson les renseignements qui lui viennent de chez vous, et tout le monde y trouve son compte, excepté vous-même, monsieur le baron. Reste à savoir le nom de l'employé qui vous vole.

— Ah ! fit Silber avec une vivacité presque joyeuse, vous ne savez pas le nom...

— Alors, il n'y a rien de fait, remarqua la baronne.

— Vous allez voir que tout est fait, madame, répondit Guérin en versant son verre d'eau-de-vie dans sa tasse vide. Vous ne connaissez pas Couturier. Mais d'abord, laissez-moi vous dire comment les choses se passent.

— Cela n'a point d'intérêt, interrompit Silber. Nous en savons plus qu'il n'en faut maintenant, et je me charge ..

— Du tout ! du tout ! protesta Marguerite. Toute cette histoire est fort amusante. Continuez, monsieur Guérin, je vous en prie.

— Eh bien ! madame, quand tout dort dans le pavillon de Viroflay — où l'on se couche de fort bonne heure — un homme s'en échappe avec précaution, dans les ténèbres. Il se dirige vers la gare, prend le train de Paris, et arrive chez la belle vers onze heures. Il en sort au bout d'un temps plus ou moins long, arrête un fiacre rentrant au dépôt de Passy, donne un louis au cocher et se fait reconduire à Viroflay, où personne ne s'est aperçu de son absence.

— Et vous ne savez pas son nom ? demanda Marguerite devenue rêveuse.

— Pas encore, madame la baronne; mais...

— Oh ! fit Silber, qui voulez-vous que ce soit, sinon mon entraîneur Hopkins ? C'est un gaillard qui court les femmes et il n'y a, chez moi, que lui d'assez riche...

— Savez-vous, demanda Guérin, s'il a une carte d'abonnement sur la ligne du chemin de fer ? Il s'est passé, — pas plus tard qu'hier, — un fait assez curieux.

— Voyons le fait ? dit Marguerite qui considérait d'un air singulier le gros visage rouge de son mari tout humide de sueur.

— Couturier suivait de près notre homme, au départ de Viroflay, cherchant à voir sa figure que le gaillard dissimulait. Mais, à la gare Saint-Lazare, voilà-t-il pas le favori de mademoiselle Vanda qui s'arrête, tâte ses poches, fouille le wagon et déclare finalement aux employés qu'il a perdu sa carte d'abonnement? Vous comprenez, qu'avec ce détail, un gaillard comme Couturier n'aura pas de peine...

— Monsieur Guérin, interrompit la baronne dont les yeux brillaient, n'allez pas plus loin.

Nous savons tout ce qu'il nous faut et nous ferons le reste. Décidément, avec votre secours, on peut *tout* savoir.

— Oui, madame, *tout* et d'autres choses encore. Tenez, si je ne craignais d'abuser de vos instants, je vous donnerais, sur cette aventure, d'autres détails qui vous feraient bien rire.

— Voyons les détails ; je ne suis pas pressée, dit madame Silber, les yeux toujours fixés sur son mari avec un sourire indéfinissable.

Guérin, tout fier du succès qu'il obtenait, se renversa commodément sur le dossier de sa chaise et continua.

IV

— Le plus joli de tout, c'est que le ténébreux personnage de Viroflay, déjà mystifié par le bookmaker, a une femme légitime, et que sa femme le trompe.

Il éclata de rire, s'attendant à voir ses deux auditeurs l'imiter. Mais Silber et sa femme ne semblaient nullement disposés à l'hilarité. La baronne, devenue presque aussi pâle que la nappe, se mordait les lèvres en regardant fixement devant elle. Avec un effort, le gros Karl se dressa sur ses jambes et, avec une grimace qui voulait passer pour un air de gaieté :

— Pas possible ! fit-il ; contez-moi donc cela.

Voulez-vous me passer l'eau-de-vie, s'il vous plaît?

— Vous comprenez, continua Guérin, que mon agent a dû surveiller de près l'hôtel de Vanda. Or, au nombre de ses amis, la demoiselle comptait un certain monsieur de Payzac...

Les époux Silber tressaillirent, chacun d'une façon différente.

— Ça lui en fait trois, alors?... soupira le baron, qui n'avait plus tout son sang-froid.

— Oh! le Payzac est un *ancien*, qui se borne aujourd'hui à emprunter de l'argent à son ex-idole. Ils n'ont du reste rien de caché l'un pour l'autre et, un soir qu'ils causaient sous les lilas du jardin, Couturier, posté en dehors, a surpris la conversation suivante :

» — Vous avez tort de me refuser, menaçait Payzac. Cinquante louis ne sont rien pour vous. Songez qu'il ne tient qu'à moi de faire savoir à notre ami de Viroflay que vous vendez les *tuyaux* de son écurie!

» Et la dame répondit :

» — Sans doute! mais alors je lui appren-

drais, moi, avec qui sa femme passe ses soirées, quand on le croit à son haras.

Et Guérin, dont l'excellente eau-de-vie du baron augmentait la jovialité naturelle, se mit de nouveau à rire de toutes ses forces. Voyant qu'on ne l'imitait pas, et vexé du peu d'intérêt qu'on semblait accorder à ses histoires, il se leva, prit son chapeau, et s'apprêtait à se retirer, très froidement, comme quelqu'un qui n'aime pas parler pour les murailles.

— Monsieur, lui dit le baron, combien vous dois-je? Il est inutile que vous vous dérangiez de nouveau. Finissons-en tout de suite.

— C'est mille francs, répondit le chef de l'agence Guérin et Cie. Mais il vous manque l'essentiel : le nom de l'inconnu de Viroflay.

— Inutile, grommela Silber. Mais, voyons : vous me réduirez bien quelque chose. Mille francs! ce n'est pas sérieux?

— Pas sérieux? fit Guérin en choisissant, avec soin, un nouveau cigare dans la boîte.

Puis, promenant ses petits yeux perçants sur le couple déconfit, et devinant tout, d'un seul regard :

— Ma foi! ricana-t-il, si vous trouvez que

vous n'en avez pas pour mille francs, vous êtes difficile !

Comme il venait de sortir, emportant ses honoraires et laissant le baron et la baronne s'expliquer tout à leur aise, la porte se rouvrit et donna passage à un jeune monsieur souriant, frais, fleuri, à la figure épanouie.

Le domestique, s'effaçant, annonça d'un ton clair :

— Monsieur de Payzac !

VOUÉ AU BLANC

L'autre jour, dans un château, pendant que ces messieurs couraient les champs derrière leurs braques, ces dames réunies sur le perron lisaient les journaux et les lettres que le facteur venait d'apporter, à la grande satisfaction des belles ennuyées.

— Tiens ! s'écria l'aînée du groupe, opulente matrone de quarante ans, surnommée « madame de Windsor » par ses voisins de campagne, sous prétexte que c'est une « joyeuse commère », tiens, voilà le petit de Forcioles reçu à Saumur !

Une vieille fille qui n'avait pas quitté son

tricot, n'ayant rien à lire, ajouta d'un air convaincu :

— Madame de Forcioles doit être bien contente. Nous étions ensemble à Lourdes, ce printemps, et je sais que son pèlerinage avait pour but le succès des examens de son fils.

— Grand Dieu, s'écria « madame de Windsor », j'espère bien que le pauvre garçon n'a pas été voué au blanc par sa mère !

— Vouer au blanc un dragon ! firent ces dames.

— Trouvez-vous moins fort de vouer au blanc son mari ? C'est pourtant ce qu'a fait ma très excellente et très pieuse amie, Louise de Forcioles. Vous ne savez pas l'histoire ? Vraiment non ? Alors je vais vous la dire.

***

J'ai connu Louise au couvent où j'étais son aînée de deux classes. Nous l'aimions toutes pour sa naïveté, nullement sotte, mais invraisemblablement enfantine. Elle avait perdu sa

mère fort jeune, et, dès l'âge de huit ans, avait été confiée aux religieuses, qui, sans y tâcher, j'aime à le croire, en avaient fait une sorte de petite nonnette, pieuse comme une sainte qu'elle était.

Peut-être poussait-elle un peu loin la pratique des vœux et des neuvaines. Elle en faisait à propos de tout : pour avoir le soleil un jour de congé, pour obtenir le prix d'arithmétique, pour éviter d'avoir, comme maîtresse de classe, la redoutable mère Sophie, qui ne riait jamais derrière ses lunettes et rapportait la moindre peccadille à madame la Supérieure. Soyons juste : la pauvre Louise était payée pour croire à l'efficacité des vœux et des neuvaines. Vingt fois, sa grand'mère, morte depuis, lui avait conté l'histoire de certaine attaque de croup, dont l'enfant, âgée de quelques mois, s'était tirée contre l'avis unanime de trois médecins, et des plus fameux, grâce à l'idée qu'avait eue sa mère de la vouer au blanc et au bleu jusqu'à sa septième année. Dans sa foi naïve d'enfant très pieuse, ma jeune amie avait plus de confiance dans une promesse à la Vierge faite à propos, que dans

toutes les Facultés du monde ancien et du nouveau.

J'étais mariée, moi-même, depuis deux ans, quand elle épousa son cousin de Forcioles, qu'elle n'avait jamais vu ailleurs qu'au parloir, ledit parloir étant le seul endroit où l'orpheline avait eu l'occasion de prendre l'expérience de la vie et d'acquérir la connaissance des hommes.

De la chambre qu'elle occupait au couvent en qualité de « pensionnaire libre », elle passa directement à la chapelle, après une course rapide à la mairie. Puis elle se trouva, sans bien savoir comment, toute seule, dans un compartiment de première classe, avec un jeune monsieur qui l'appelait sa chère petite femme et la bourrait de bonbons, tout en se plaignant d'une migraine affreuse. Quand ils débarquèrent à Rome, où l'express les avait conduits d'une traite, la migraine avait si bien progressé qu'il fallut quatre hommes pour porter mon Forcioles dans sa chambre, où sa femme, Dieu sait avec quel embarras terrible, le fit déshabiller et mettre au lit. Deux heures après, le médecin déclarait que le nouveau

marié avait la petite vérole et que le cas était des plus graves, après quoi il se retirait, laissant une ordonnance de quatre pages. Enfin, ce brave homme n'était pas dans la rue, que la maîtresse de l'hôtel priait — à travers la porte — la signora contessa de vouloir bien chercher un autre gîte, le « Neptuno » n'étant pas fait pour servir d'hôpital aux varioleux.

Vous m'avouerez bien qu'il y avait de quoi perdre un peu la tête. Cependant la pauvre Louise ne se déconcerta point. Sans faire une objection, sans pousser une plainte, elle remit son chapeau et sortit après avoir enjoint au pauvre Charles de rester tranquille, recommandation superflue, car il n'aurait pas eu la force de chasser une mouche. La jeune femme était d'une ignorance terrible sur bien des points, mais elle parlait couramment l'italien et put se faire indiquer l'église la plus proche, où elle resta cinq minutes à peine. Puis elle rentra, et avec un calme qui n'avait rien d'affecté :

— Soyez tranquille, mon cousin, dit-elle. (De l'appeler « mon mari » elle n'avait pas encore le courage.) Soyez tranquille, tout ira bien.

Tâchez seulement de transpirer et de dormir.

Huit jours après, Charles avait si bien transpiré, et si bien dormi, qu'il était hors d'affaire et sa compagne, plus jolie et plus touchante que jamais, avait si bien ensorcelé tout le monde, avec le regard limpide de ses yeux bleus, que la maîtresse du « Neptuno » n'avait plus parlé de les jeter dans la rue.

Le moment vint où Forcioles put quitter son lit. Ce jour-là il trouva sur son fauteuil un délicieux complet de flanelle blanche bordée de bleu, avec pantoufles assorties qu'il ne se souvenait pas d'avoir apporté dans sa malle. Mais il ne fit aucune réflexion, car il avait encore la cervelle un peu vide, et, d'ailleurs, il était occupé surtout à passer la revue de son visage qui, Dieu merci, n'avait gardé que quatre ou cinq piqûres à peine visibles. Bientôt le médecin conseilla au convalescent de respirer le grand air pour prendre des forces. Quand on vint dire que la voiture était en bas, Louise poussa un cri de terreur, en voyant son mari sortir de sa chambre vêtu d'un costume à carreaux bruns, sobrement rehaussés de mouchetures rouges.

— Oh ! Charles ! s'écria-t-elle en joignant les mains, vous ne pouvez pas vous habiller ainsi !

Forcioles protesta, invoquant l'autorité de son tailleur, l'un des plus infaillibles de Paris. Louise, de plus en plus troublée, balbutiait. Le convalescent ne comprenait rien à cette scène et se demandait si la fatigue de plusieurs nuits de veille avait dérangé le cerveau de la jeune femme. Enfin la pauvre petite, fondant en larmes, avoua qu'elle avait voué Forcioles au blanc et bleu pour une année.

— Sans cela, dit-elle, toute tremblante, vous seriez mort depuis longtemps !

Je vous fais grâce des explications qui suivirent. Le comte était bon catholique, et qui plus est, il adorait sa femme. Mais sortir, voyager, aller dans le monde pendant douze mois, vêtu comme un joueur de lawn-tennis, la chose était vraiment difficile.

— Songez que c'est un vœu, gémissait la pauvre enfant. Si nous y manquons, Dieu nous punira dès ce monde, sans parler de l'autre.

J'ai tout lieu de croire que ce fut la seule

discussion sérieuse qu'ils eurent et qu'ils auront de toute leur vie conjugale. Provisoirement, la voiture fut renvoyée, Forcioles rentra dans son complet de flanelle blanche, et sa femme alla, plus morte que vive, soumettre le cas à son confesseur, car elle n'était pas restée si longtemps à Rome sans faire choix d'un directeur spirituel.

— Mon enfant, dit le Père, le Souverain Pontife seul peut commuer un vœu. Il faut obtenir une audience. La chose n'est pas difficile, car je connais le doyen des cardinaux. Je m'en charge.

Le pape d'alors, selon ce qu'on m'a raconté, ne put s'empêcher de sourire en écoutant la requête de la jeune chrétienne prosternée devant lui. Mais, avec sa bonté ordinaire, il la rassura aussitôt.

— Vous avez été imprudente et inconsidérée, lui dit-il. Mais je comprends que vos craintes pour une vie aussi chère aient obscurci votre jugement. Je vous relève de votre vœu, vous et celui au nom duquel vous l'avez prononcé. Toutefois, l'obligation dont je vous délie doit être remplacée par une autre. Pour le reste

de votre vie, renoncez à une des satisfactions temporelles qui ont le plus de prix pour vous. Je laisse à votre conscience le droit de la déterminer. Allez, ma fille, le vicaire du Christ vous bénit.

La petite comtesse rentra chez elle après avoir passé par l'église, où une fois déjà elle avait fait une station si mémorable.

— Soyez heureux, monsieur, dit-elle avec un soupir. Habillez-vous en rose, en vert, en jonquille, si la chose vous plaît. Vous êtes relevé de cette promesse qui vous irrita si fort contre moi.

Elle avait l'air triste, mais résigné, les yeux un peu rouges, mais elle n'en était pas plus laide, au contraire, si bien que son... cousin voulut enlever jusqu'au dernier nuage de ce front de seize ans.

— Voyons, dit-il, avouez franchement qu'il s'agissait pour moi de rester une année entière sans sortir de ma chambre. Avoue-le, ma Louisette ?

— Qu'est-ce que cela fait, puisque je vous aurais tenu compagnie !

Forcioles rit dans sa barbe, trouvant la ré-

ponse plaisante dans la bouche d'une jeune personne à peine échappée du couvent. Mais il répondit de son air grave qui intimidait beaucoup la petite :

— Merci pour l'intention. Seulement nous aurions fini par tomber malades l'un et l'autre, de ne jamais prendre l'air.

— Bon! fit l'ingénue, nous aurions loué un château, dans le milieu d'un parc. Ou bien nous serions partis pour les Indes, où les hommes vont habillés de coutil blanc, d'un bout de l'année à l'autre. Là vous auriez été à la mode.

— Vous avez réponse à tout, Louisette. Mais, s'il faut vous le dire, j'aime encore mieux être à la mode à Paris. Pour commencer, allons passer une heure au Pincio et faites-vous très belle.

La promenade fit grand bien à Forcioles qui, pour la première fois depuis trois semaines, dîna de bon appétit. Le dessert enlevé, seul dans le petit salon avec l'apprentie comtesse, il songea qu'il était temps de commencer son voyage de noces, fortement négligé jusque-là. Donc, reprenant les choses où elles en

étaient au sortir de la chapelle du couvent, il mit la conversation sur des sujets de circonstance, et, après avoir un peu cherché :

— Je vous ai vue, tantôt, embrasser furieusement dans les bras de sa nourrice, le bébé de cette princesse dont l'appartement touche le nôtre.

— Oui, soupira la pauvre Louise. Il est si beau ! Qu'elle est heureuse, cette femme !

— Le même bonheur vous attend, chérie ! Notre fils, j'en suis sûr, sera beau à rendre jalouses toutes les mères... Seulement il faut...

— Hélas ! interrompit madame de Forcioles, c'est un bonheur que je n'aurai jamais. J'y ai renoncé solennellement cet après-midi, au pied de la madone.

Le convalescent fit un bond de deux pieds dans son fauteuil.

— Vous avez renoncé à avoir un fils ! s'écria-t-il. Qu'est-ce encore que cette folie ?

— C'est la commutation de mon vœu. Relevée d'une promesse qui vous déplaisait, je fus mise en demeure d'en faire une autre, de m'imposer la privation d'un grand bonheur, d'un grand plaisir. Quant au choix du sacri-

fice, on le laissait à ma conscience. Alors, en examinant le fond de mon cœur, j'ai compris qu'un enfant doit être l'extase suprême de la vie, et j'ai dit : Mon Dieu, qui m'avez rendu mon bien aimé mari, je ne puis payer trop cher ce bienfait de votre miséricorde ! Mon Dieu, je vous sacrifie, en échange, mon bonheur de mère. S'il vous plaît, Seigneur — c'est moi qui vous le demande — ne me donnez pas d'enfants !

Forcioles écoutait sans rien dire, frappé d'une stupeur profonde, se demandant s'il n'avait pas épousé une pauvre créature au cerveau dérangé.

Il questionna sa femme qui lui répondit avec une limpidité lumineuse, lui racontant son audience au Vatican, ses réflexions, les scrupules de sa foi, la décision qu'elle avait prise, tout cela d'un air si calme, d'une innocence si radieuse, que la seule chose que le brave garçon pût faire fut de tomber aux genoux de cette petite sainte, qu'il était vraiment nécessaire de désanctifier un peu.

Mais quoique Forcioles pût dire ou faire, sa femme ne sortait pas de cette réponse :

— Il y a trois semaines, vous étiez en danger de mourir sur le trottoir ou à l'hôpital. J'ai fait une prière qui a été exaucée, un vœu qui a été commué pour un autre. Malheur à qui se moque d'une promesse faite à Dieu !... Soumettez-vous, mon ami !

Dans ces conditions, le voyage de noces menaçait de perdre absolument son caractère. Forcioles se fâcha ; la pauvrette fondit en larmes ; alors ils se boudèrent — on se boude à moins — et voilà dans quelle agréable situation je trouvai ce jeune ménage, avant la lettre, quand j'arrivai à Rome, au cours d'un long voyage qui me laissait dans l'ignorance de toutes choses depuis deux mois.

*
* *

— Enfin, dit une des auditrices, il faut croire que les difficultés se sont aplanies, puisque le fils de la comtesse entre à Saumur.

— Ma foi ! répondit madame de Windsor, j'y suis bien pour quelque chose, car ces pau-

vres malheureux, enchantés de voir arriver une compatriote et une amie, vinrent chacun de leur côté me faire leurs confidences. Et si jamais confidences furent délicates, vous conviendrez que ce dut être celles-là. Ne m'obligez donc pas à manquer à la discrétion. Toutefois, je peux bien vous dire que je lavai tout d'abord la tête, de la bonne façon, à cette péronnelle de Louise que je trouvai plongée, pour calmer son chagrin, dans toutes sortes de livres pieux. M'étant fait raconter l'histoire, point par point, je lui déclarai qu'elle n'était qu'une sotte.

— En pareil cas, ma chère, lui dis-je, on renonce au décolletage, ou à la valse, ou aux bijoux, ou au théâtre; enfin on s'impose une privation raisonnable et possible; tandis que vous...

— Je puis être une sotte, répondit cette grande théologienne de seize ans, mais je ne veux pas être une damnée. C'est de mon plein gré et librement que j'ai renoncé à ce qu'il y a de plus précieux pour une femme, et si je retournais auprès du pape, j'en reviendrais, cette fois, bel et bien excommuniée.

Je me demandais si j'allais l'embrasser ou

la battre. Je me décidai pour le premier parti, après quoi, faisant appel à toute ma science théologique, j'inventai cet apologue :

— Ma chère Louise, vous n'êtes pas encore à l'âge de jeûner, mais vous savez peut-être ce que c'est que l'aumône du carême ?

— Oui, dit-elle. Quand on n'a pas observé l'abstinence, on doit donner, comme compensation, une somme pour les pauvres.

— C'est bien cela. Maintenant, seriez-vous libérée si vous preniez la somme en question... dans ma bourse, par exemple ?

— Non, mille fois non, répondit-elle.

— Eh bien ! ma chère, vous faites l'aumône, pour le moment, avec le porte-monnaie d'un autre. C'est Charles qui paye.

— Je ne comprends pas, fit la pauvre Louise en ouvrant de grands yeux.

— Votre mari vous expliquera cette théorie, déclarai-je en me levant, et vous trouverez une compensation plus... personnelle.

Quand je la revis, après quelques jours, je lui demandai si les difficultés étaient aplanies.

— Vous aviez raison, confessa-t-elle en rougissant bien fort, tant elle comprenait son

erreur. J'ai trouvé quelque chose de... plus personnel, comme vous disiez. D'après le conseil de Charles, j'ai fait vœu de ne jamais valser...

— Sauf avec lui, je gage?

— Naturellement, dit-elle. La mari ne compte pas. Sans cela, de quoi servirait le sacrement?

FOUR IN HAND

Tous les journaux ont raconté la descente de police qui eut lieu dernièrement, au coup de minuit, dans une maison de la Chaussée-d'Antin, afin d'y surprendre une maison de jeu clandestine. Mais les reporters n'ont pas tout dit sur les incidents de cette soirée dramatique. Un élève de Clairville pourrait trouver, dans l'épisode suivant, la matière, c'est le cas de le dire, d'un joyeux vaudeville, si les difficultés de la mise en scène, — vu surtout les exigences du public d'aujourd'hui, — n'offraient un obstacle sérieux, sinon insurmontable, pour l'adaptation au théâtre.

Par un concours de circonstances qui n'a rien que de très ordinaire, tandis que la roulette fonctionnait au premier étage, un autre appareil, à vapeur celui-là, fonctionnait dans la rue. Un philosophe trouverait des réflexions saisissantes à comparer ces deux inventions de la civilisation moderne : l'une pompant l'or des familles, l'autre... Mais il ne s'agit point de faire de la philosophie.

Tandis que le commissaire, laissant voir discrètement sous son pardessus un peu de soie tricolore, frappait à la porte du tripot, quelques agents bloquaient la porte d'entrée de la maison, restée ouverte pour les besoins hygiéniques d'en bas. Une consigne sévère leur ordonnait de ne laisser sortir personne. Malheureux agents! leur service était doublement pénible, vu le voisinage des travailleurs nocturnes auxquels ils se trouvaient forcément mêlés. Ils apprirent une fois de plus cette nuit-là que, dans le métier de policier, tout n'est pas roses.

Cependant, au milieu d'une confusion que je ne m'attarderai point à décrire, l'appartement suspect avait été envahi et le commissaire interrogeait tous les joueurs présents, prenant leurs

noms et leurs adresses qu'il consignait sur son procès-verbal. Pour beaucoup d'entre eux, cet incident n'était qu'un contre-temps sans grande importance. Mais un des pontes semblait en avoir jugé autrement. Au premier « toc, toc » du magistrat, cet amant timide de la Fortune avait bondi hors de la pièce, et, profitant d'une expérience déjà chèrement acquise, ainsi que d'une connaissance plus complète des lieux, il s'était précipité dans l'escalier de service. Mais il ne l'avait point descendu ; pas si bête ! Il savait ce qui l'attendait en bas. Il avait gagné les combles et, trouvant une mansarde ouverte, il y avait pénétré, tirant brusquement de son sommeil un honnête artisan qui se reposait, sur l'étroite couche du prolétaire, des fatigues du jour. Expliquer la situation à cet homme ahuri mais bienveillant, se saisir d'un vieux chapeau mou, d'une limousine déjà mûre, ce fut pour Gontran d'Héristal l'affaire de cinq minutes à peine. Car ce fugitif à la conscience troublée, ce gentilhomme réduit à se déguiser comme un malfaiteur, c'était notre ancienne connaissance, l'ex-beau Gontran, marié, père de fa-

mille, ayant pris du ventre et perdu des cheveux, mais toujours prêt à se fourrer dans le premier guêpier venu, comme quand il avait vingt-deux ans et qu'il habitait son petit entresol de la rue de Marignan.

Fortement touché par de nombreuses folies, il avait dû passer sous les fourches caudines d'un mariage riche avec une héritière moins que jolie, d'humeur égale mais désagréable ; une de ces femmes qui sont, en même temps, les belles-mères de leurs maris.

Mis à la portion congrue, dépouillé de toute participation à la conduite financière du ménage, recevant un louis ou deux quand il sortait, selon l'humeur de Madame et le zèle apporté par lui à ses devoirs conjugaux ; ne recevant rien du tout quand il s'était permis de rentrer en retard, il s'échappait de temps en temps pour risquer quelques pièces de cent sous sur la rouge et la noire, comme un écolier pour fumer ses premières cigarettes, car le jeu était resté sa seule passion. Le cercle lui était interdit ; il se consolait comme il pouvait avec le tripot, se cachant de sa femme plus que de la police.

Aussi, cette nuit-là, eût-il bravé le fer et le feu pour dépister le commissaire qui instrumentait, avec une majesté lente, dans l'appartement du premier. Se voir nommé dans les journaux le lendemain !... C'était la suppression de tout subside pour six mois !

Grâce à son déguisement, généreusement payé du seul louis qui lui restait, Gontran se croyait sûr de sortir sans encombre. Mais, sur le trottoir, la voix rude d'un agent le fit tressaillir en lui demandant :

— Qui êtes-vous ? où allez-vous ?

L'instinct de la conservation financière fit surgir dans sa cervelle un plan aussi hardi que simple, du moins en apparence. Devant la façade de l'immeuble qu'il cherchait à quitter en fugitif, une voiture massive, cylindriforme, attelée de quatre chevaux, stationnait, attendant que son chargement fût complet. Le siège était vide. Chez le mastroquet du coin, l'automédon de l'énorme machine roulante « prenait un verre », comptant qu'on viendrait le chercher quand il faudrait partir. A l'aspect de cette voiture et du siège vide, Gontran se crut sauvé.

— Où je vais, patron? répondit-il en imitant habilement l'accent faubourien. Si vous voulez venir avec moi, je vous y mène pour rien.

Et, avec le courage du désespoir, il escalada le marchepied et prit la place du conducteur absent. Presque aussitôt la machine à vapeur s'arrêta, et une voix cria derrière lui :

— Allons, Cadet! t'en as ton compte. Touche à l'hôtel!

Ce n'était pas la première fois qu'il arrivait à Gontran de « mener à quatre ». Plus d'une fois jadis, au défilé des courses de La Marche, on avait admiré l'aisance avec laquelle il faisait évoluer l'attelage en damier de son mail. Se souvenant de ses prouesses d'alors, il rassembla ses chevaux endormis, enveloppa d'un coup de fouet vigoureux les deux bêtes de volée et partit au trot, dans la direction de la rue La Fayette, avec un bruit assourdissant de lourde ferraille.

Ce n'était pas tout que d'être parti. Le lecteur de bonne foi conviendra qu'il serait lui-même fort embarrassé s'il se trouvait tout à coup en pleine Chaussée-d'Antin, à une heure

après minuit, ayant dans les doigts quatre percherons à conduire et, derrière lui, le véhicule en question, sans la moindre idée du but de sa course.

— Où diable dois-je mener mon chargement? se disait le pauvre d'Héristal, tout en manœuvrant avec une science consommée parmi la foule des voitures. Je me doute bien que ce n'est pas dans les caves de la Banque de France, ni au Musée du Louvre, mais mes renseignements ne vont pas plus loin. Mon Dieu, mon Dieu! quelle fichue idée j'ai eue d'aller ce soir dans ce coupe-gorge! Que vais-je faire, maintenant?

Comme il mettait ses chevaux au pas, à l'approche du carrefour de la rue La Fayette, il aperçut d'autres équipages semblables au sien qui passaient, devant lui, dans la direction de la gare du Nord.

— Je suis sauvé! pensa Gontran.

Et il prit la file, derrière ses collègues. Bientôt, le square Montholon dépassé, la montée devint raide et les quatre chevaux, tirant à plein collier, n'avancèrent plus que lentement. Le cortège des *four in hand* nocturnes, grossi

peu à peu, formait maintenant une véritable procession, dans laquelle d'Héristal se trouvait perdu, comme un chamelier au milieu d'une caravane. Mais, hélas! ce n'était ni de l'encens, ni du musc que la caravane transportait. Le malheureux grelottait sur son siège, mais, ce n'était pas le froid qu'il *sentait*. D'effroyables haut-le-cœur le secouaient. Que n'eût-il pas donné pour déserter son poste et fuir ce combat trop inégal. Mais que diraient les camarades? Il se résigna à son sort. Aussi bien, tôt ou tard, on arriverait, et alors il serait facile de disparaître. Si jamais on le repinçait dans une maison de jeu clandestine!...

Il était si malade qu'il n'avait plus la force de tenir ses rênes. Mais les chevaux suivaient les attelages qui marchaient devant. Heureux chevaux! ils auraient traîné le char de fleurs de la marquise de R... au carnaval de Nice, qu'ils n'eussent pas semblé plus à leur aise. Ce que c'est que l'habitude!

Gontran n'eût pu dire depuis combien de temps il cheminait, ballotté sur son siège comme un passager atteint du mal de mer, lorsque, tout à coup, un redoublement d'in-

tensité dans ses tribulations olfactives le tira de sa léthargie. On était arrivé dans la cour de l'usine de Pantin. Réunissant toutes ses forces, il s'apprêtait à dire adieu à son équipage et à s'enfuir, lorsque la voix d'un contremaître l'apostropha rudement :

— Qu'est-ce qu'il vient f...icher ici, celui-là? En v'là un qu'est rien rond! Dites donc, les enfants, aviez-vous déjà vu ça? Un amateur qui se trompe de dépotoir! Il est de Vanves et il vient à Pantin!

Gontran n'eut pas de peine à comprendre l'erreur fâcheuse qu'il avait commise et le danger qu'il courait de voir perdu tout le fruit de sa supercherie. Il résolut de payer d'audace.

— J'suis pas rond, répliqua-t-il dans la même langue ; j'm'ai endormi et mes carcans m'ont amené ici, en suivant les camarades. Faut pas m'en vouloir. Y a qu'celui qui fait rien qui se trompe pas. J'vas m'en retourner à Vanves.

— Tes chevaux t'y mèneront jamais. V'là les deusse et demie qui plombent. Tu s'ras pas rendu avant les six.

— Faudra bien qu'ils marchent, répondit le charretier malgré lui. Au revoir, les anciens. A un de ces jours.

Mais, au moment de partir, un malaise effroyable lui secoua le cœur et les entrailles...

— J'boirais bien un verre d'eau d'af, gémit-il. Y a pas un mannezingue par ici?

Les mannezingues ne manquent pas autour des usines nocturnes, et ils ne se ferment jamais. On héla un gamin qui contemplait la scène, sur le seuil d'une boutique. Une minute après, sans descendre de son siège, Gontran ingurgitait une énorme lampée d'alcool presque naturel. Il crut avoir avalé du feu, mais la commotion le remit pour un instant. Il donna les quatre sous qu'on lui demandait, fouetta ses chevaux et partit pour Vanves. Ou du moins il fit semblant de partir pour ce pays lointain. En lui-même, il avait résolu d'abandonner son équipage au premier coin désert qu'il trouverait, et de rentrer chez lui à pied. Mais que dirait la comtesse en le voyant arriver à l'aube, dans cet accoutrement et parfumé de la sorte?

— Dans tous les cas, pensa-t-il, elle ne

m'accusera pas de sortir du boudoir d'une cocotte.

Hélas! il avait compté sans la boisson redoutable qu'il venait d'absorber et dont il n'avait pas l'habitude. Bientôt un engourdissement envahit ses membres. Il comprit qu'il ne pourrait marcher cent mètres sans tomber. Après tout, il avait une voiture. Autant en profiter pour faire le chemin. On verrait plus tard. Il redescendit la rue d'Allemagne et s'engagea de nouveau dans la rue La Fayette. Le froid devenait piquant; le contraste entre la température extérieure et le feu qui brûlait son estomac produisit bientôt l'ivresse. Le pauvre d'Héristal, pour le coup, était parfaitement « rond ».

Maintenant, il était joyeux et claquait son fouet, pressant le trot de ses quatre chevaux. Peu à peu sa raison s'obscurcissait; il devenait halluciné. Il croyait être sur son mail, ayant derrière lui, comme autrefois, des compagnons pleins d'entrain et des femmes charmantes. Il se retournait en riant pour leur adresser des plaisanteries. Il interpellait les passants attardés et, même, en passant devant le *Sporting*,

il appela par leurs noms deux de ses amis qui en sortaient, et qui demeurèrent stupéfaits d'entendre un cocher de la Compagnie atmosphérique leur demander de leurs nouvelles.

Il suivit les boulevards, la rue Royale, monta le Cours-la-Reine, traversa le pont des Invalides et gagna sans encombre l'avenue de La Tour-Maubourg. Bientôt, il parvint devant son hôtel, ou plutôt devant l'hôtel de sa femme, et arrêta ses chevaux qui n'en pouvaient plus. Persuadé, dans le trouble de ses idées, qu'un des deux hommes montés sur le siège de derrière de son mail était descendu pour faire ouvrir la porte cochère, il attendit que le concierge fît tourner sur leurs gonds les battants de chêne massif.

Il attendit si bien, qu'il tomba dans un profond sommeil.

La comtesse était dévote et, chaque matin, se rendait de bonne heure à la messe, à pied. Quand elle sortit, ce jour-là, déjà pâle d'indignation et de colère, car son mari n'était pas rentré depuis la veille, la première chose qu'elle aperçut fut la tonne roulante, arrêtée devant l'hôtel. Les quatre chevaux dormaient paisi-

blement. Quant au cocher, il venait de se réveiller et s'étirait les bras, ayant encore les idées fort troubles.

La comtesse passait rapidement le mouchoir sur la bouche. Mais on devine son étonnement, puis sa colère — sans parler de la scène épouvantable qui en fut la suite — quand elle entendit ces paroles, prononcées par une voix connue, sortir du capuchon de la limousine :

— Déjà levée, mon amour !

ENTRE CHIEN ET LOUP

COMÉDIE EN UN ACTE

représentée à l'Ambassade d'Angleterre, à Paris,

le 9 juin 1891.

PERSONNAGES

DIANE DE LIMEUIL, jeune veuve, 27 ans. . . . . Mlles MARTHE BRANDÉS.

UNE FEMME DE CHAMBRE . . . MARGUERITE CARON.

GUY DE LUSTRAC, célibataire, 32 ans. M. DUMÉNY.

A Paris, de nos jours.

ENTRE CHIEN ET LOUP

LA COMTESSE DIANE DE LIMEUIL, jeune veuve; vingt-sept ans.

GUY DE LUSTRAC, célibataire; trente-deux ans.

UNE FEMME DE CHAMBRE.

La scène représente un petit boudoir très élégant. Abondance de meubles bas et capitonnés, de paravents, de plantes, de tables chargées de bibelots. — Au fond, une cheminée avec pendule et thermomètre accroché près de la glace. — A droite, une chaise longue. — A gauche, un fauteuil vide. — Le jour commence à baisser.

SCÈNE PREMIÈRE

DIANE, *puis* UNE FEMME DE CHAMBRE.

DIANE. — *Elle est à demi étendue sur la chaise longue et semble rêver.* — Ah! Dieu!... Cet après-midi m'a paru interminable!... Quelle heure peut-il bien être? *(Elle s'étire nerveusement et sonne.)*

LA FEMME DE CHAMBRE, *entrant.* — Madame la comtesse a sonné?

DIANE. — Apportez la lampe : on n'y voit plus pour lire.

LA FEMME DE CHAMBRE — Bien, madame. *(Fausse sortie.)*

DIANE. — Au fait, non; n'éclairez pas encore. Est-il venu des visites?

LA FEMME DE CHAMBRE. — Quelques-unes, madame.

DIANE. — Vous avez répondu que je suis souffrante?

LA FEMME DE CHAMBRE, *dissimulant une lé-*

gère ironie, sous une apparence de respect irréprochable. — J'ai répondu que madame a une migraine épouvantable.

DIANE, *s'asseyant sur la chaise longue et haussant les épaules.* — Qui vous a chargée de dire : « épouvantable » ? Comme vous avez peu d'intelligence ! J'ai donné l'ordre de recevoir dans le cas où... quelqu'un insisterait. Naturellement, si vous racontez que je suis à l'agonie... *(D'un ton plus doux.)* Personne n'a insisté ?

LA FEMME DE CHAMBRE. — Pardon, madame...

DIANE, *vivement.* — Ah ! vous voyez ! Et qui donc, je vous prie ?

LA FEMME DE CHAMBRE. — Madame la baronne de Vernantes. Mais j'ai pensé...

DIANE, *rassurée.* — Oh ! ma chère, comme vous avez bien fait ! Elle m'aurait tuée avec sa voix glapissante... Qui est venu encore ?

LA FEMME DE CHAMBRE, *à part, froissée.* — Ah ! je n'ai pas d'intelligence ! *(Haut.)* Les cartes sont dans l'antichambre, si madame veut les voir...

DIANE. — Hé ! mon Dieu, tâchez de vous en souvenir. *(La femme de chambre fait semblant*

de se creuser la mémoire.) Voyons : madame de Tautavel? *(Signe négatif.)* Madame de Pontussan?

LA FEMME DE CHAMBRE. — Elle est venue.

DIANE. — Madame de Saint-Armel?

LA FEMME DE CHAMBRE. — Venue aussi.

DIANE, *feignant de chercher.* — Monsieur... monsieur de Lustrac?

LA FEMME DE CHAMBRE, *à part, voulant se venger.* — Ouf! Nous y voilà, enfin! *(Haut.)* Monsieur le marquis de Lustrac?... Voyons donc... *(Elle feint aussi de chercher.)*

DIANE. — Eh bien?

LA FEMME DE CHAMBRE, *à part, de même.* — Non! Je ne suis qu'une sotte! *(Haut.)* Il est peut-être bien venu.

DIANE, *avec dépit.* — Franchement, mademoiselle, vous avez la mémoire bien courte. Allez chercher les cartes. *(Seule.)* C'était bien la peine de fermer ma porte à tout le monde pour lui réserver son tête-à-tête. Au reste, de la façon dont il en profite!... *(Six heures sonnent.)*

LA FEMME DE CHAMBRE, *apportant des cartes.* — Monsieur le marquis n'est pas venu. Je le confondais avec monsieur de Pragnère.

DIANE, *haussant les épaules.* — Jolie ressemblance! — Quelle heure vient de sonner? Six heures? *(A part.)* Je ne le verrai pas ce soir!

LA FEMME DE CHAMBRE, *s'adoucissant.* — Oh! la pendule avance de vingt minutes.

DIANE, *mouvement de satisfaction.* — Vous croyez? *(Signe affirmatif.)* Allons! je vais rester un peu tranquille. C'est bien, ma petite.

LA FEMME DE CHAMBRE, *à part.* — Bon! la voilà radoucie. Mais pourvu que monsieur de Lustrac vienne!...

DIANE. *(Elle va s'asseoir dans le fauteuil vide, de l'autre côté de la cheminée, et tisonne sans rien dire.)* — Suis-je assez ridicule! *(Elle se lève et s'accoude la cheminée.)* Car enfin, tous les hommes qui m'approchent sont plus ou moins... occupés de moi. Et même, en comptant bien... *(elle compte sur ses doigts)* j'en trouverais trois ou quatre qui en sont... un peu plus qu'occupés. Même, l'un d'eux a l'insupportable manie de vouloir m'épouser contre vent et marée. — Un seul homme ne fait pas attention à moi, ou du moins il me traite en « bon camarade », comme il dit, ce qui est pire... et précisément, cet homme-

là... *(Elle frappe du pied avec colère)* j'ai beau faire : je ne pense qu'à lui! Voilà bien l'esprit de contradiction des femmes!... *(Plus bas, avec sentiment.)* Si, seulement, j'étais sûre que l'esprit de contradiction est le seul coupable *(Elle pose le front sur sa main et soupire.)*

SCÈNE II

DIANE, UNE FEMME DE CHAMBRE, *puis* GUY.

LA FEMME DE CHAMBRE. — Monsieur le marquis de Lustrac demande si madame la comtesse veut bien le recevoir.

DIANE. — Vous avez dit que j'ai la migraine?

LA FEMME DE CHAMBRE. — Oui, madame.

DIANE, *avec une satisfaction mal dissimulée.* — Et monsieur le marquis a insisté?

LA FEMME DE CHAMBRE, *jeu de physionomie.* — Énormément insisté, madame. Aussi, j'ai cru pouvoir...

DIANE, *vivement.* — C'est bien : faites entrer.

(La femme de chambre sort. Diane arrange ses cheveux, se remet sur sa chaise longue, et prend une pose indiquant la souffrance.

GUY, *entrant.* — Vous avez la migraine?

DIANE. — Ah! je souffre le martyre!

GUY. — J'ai mal fait d'entrer, alors?... Ce n'est pas ma faute : je m'en allais déjà. Mais votre femme de chambre m'a offert de s'informer si vous étiez mieux, et...

DIANE, *très vexée.* — Enfin, cette bécasse vous a fait entrer malgré vous. Dites-le tout de suite.

GUY. — Eh bien, vous êtes d'une jolie humeur, ce soir !

DIANE. — Je voudrais vous passer ma migraine, pour voir un peu de quelle humeur vous seriez.

GUY. — Oh ! quant à cela.... vous me la passerez, votre migraine. *(Il consulte le thermomètre.)* Vingt degrés!... Et des parfums d'une violence ...! *(Il aspire l'air bruyamment avec ses narines.)*

DIANE, *lui tendant un de ses gants de Suède qu'elle a ôtés.* — Vous n'aimez pas cette odeur? *(M. de Lustrac, après s'être assuré qu'on ne*

le voit pas, baise le gant avec une tendresse passionnée.)

GUY, *rendant le gant, très froidement.* — Non.

DIANE, *un peu triste.* — C'est pourtant vous qui me l'avez rapportée d'Orient. Vous ne vous en souvenez plus? *(Il fait signe que non.)* Enfin, mon pauvre ami, allez-vous-en, si vous avez peur d'être malade.

GUY, *s'installant dans le fauteuil.* — Chère madame, quand j'ai visité les Indes, il y a trois ans, le choléra emportait plusieurs milliers de personnes par jour. Cela ne m'a point fait partir une heure plus vite.

DIANE, *avec ironie.* — Allons ! décidément les fléaux ne vous effraient pas. Seulement, puisque vous restez, je vous prierais de sonner pour qu'on apporte une lampe. Cette demi-obscurité n'est pas convenable.

GUY. — Oh !... pas convenable... Avec un autre, c'est possible. Mais avec un bon camarade comme moi.... *(Madame de Limeuil fait un geste de dépit.)* Voyons ! n'êtes-vous pas de mon avis? D'ailleurs, je ne connais pas, pour causer, d'heure comparable à celle qu'on nomme: ENTRE CHIEN ET LOUP.

DIANE. — Cela dépend beaucoup du sujet de la causerie. En principe, j'aime voir la figure des gens qui me parlent. Et puis.... ENTRE CHIEN ET LOUP *(Elle frissonne légèrement)*, ces mots sinistres m'ont toujours donné un frisson. Il me semble voir une grosse bête, avec des oreilles pointues, de longues dents et des yeux qui brillent dans l'ombre....

GUY, *s'oubliant un peu.* — Oui, voilà pour le loup. Mais le chien ?... le chien vigilant, fidèle, prêt à mourir pour protéger celle qu'il aime, ne demandant rien qu'une pauvre petite caresse, de temps en temps. *(Madame de Limeuil, légèrement émue, lui tend la main, qu'il serre en résistant à l'envie de la baiser.)*

DIANE. — Il va sans dire que cet animal désintéressé est votre symbole, d'après vous ?

GUY, *debout devant la cheminée.* — Est-ce que vous ne trouvez pas ?...

DIANE. — Que vous êtes le modèle de l'espèce ? Ah! non, par exemple ! Vous n'avez qu'une idée en tête: me faire croquer par le loup.

GUY, *cherchant à comprendre.* — Croquer par le loup ?.... Ah ! vous parlez de ce pauvre Ro-

ger d'Oncieux, que vous faites mourir de chagrin.

DIANE, *imitant M. de Lustrac.* « Ce pauvre Roger d'Oncieux !.... » Dirait-on pas qu'un sort injuste l'accable, parce que, dès son premier mot, je ne me suis pas évanouie de joie, à la pensée de devenir madame Roger d'Oncieux!

GUY. — Oh! dès le premier mot... nous n'en demandions pas tant. Mais voilà dix-huit mois qu'il est dit, ce premier mot! Et vous êtes toujours veuve.

DIANE, *s'étirant avec ennui.* — Mon cher monsieur de Lustrac, s'il vous plaît, donnez-moi vacance pour aujourd'hui... Vous êtes un charmant... « camarade », un habile rhéteur, et, par votre esprit, vous communiquez de l'intérêt aux causes les plus ingrates. Mais franchement, dans vos visites à peu près quotidiennes...

GUY, *vivement.* — Si vous trouvez que je viens trop...

DIANE, *de même.* — Oh! non. *(Plus froidement.)* Vous m'avez mal comprise. Continuez vos visites. Mais si vous pouviez — quelquefois — me parler d'autre chose que... de

l'amour immense que votre ami ressent pour moi?

GUY. — C'est le meilleur des hommes; ce serait tout justement le mari qu'il vous faut. Il vous adore *(S'animant.)* avec une sorte de crainte, comme on adore l'être tout-puissant qui peut faire, d'un mot, le bonheur ou le malheur de notre vie. *(Avec une passion contenue.)* Vous êtes si séduisante et si belle!

DIANE, *étonnée.* — Ah!

GUY, *reprenant son flegme.* — Voilà comment il parle de vous.

DIANE, *avec ironie.* — Ah! c'est votre ami qui parle... Je lui en ai une obligation extrême.

GUY. — Mais, quand il est près de vous, le pauvre garçon devient incapable d'articuler une phrase qui ait le sens commun.

DIANE. — Et, pour se dédommager, il m'assassine de ses lettres.

GUY. — Dame! En certains cas, il vaut mieux écrire.

DIANE. — Surtout quand un confident zélé se trouve là, juste à point pour lire la prose de l'absent et en faire valoir les qualités... incendiaires. Si vous croyez que votre manège

m'échappe!... Tenez, voulez-vous que je vous dise? Eh bien, c'est un imbécile, votre ami!

GUY. — Pourquoi?

DIANE. — Je m'entends.

GUY, *soupirant avec conviction.* — Ah!... comme je comprends que certaines femmes rendent imbéciles ceux qui les approchent!

DIANE. — Il faut croire que je ne fais point partie de ces « certaines femmes », car vous conservez pleinement votre liberté d'esprit en ma présence.

GUY. — Peuh!... Moi, je ne compte pas : je suis un sauvage.

DIANE. — Un sauvage... un sauvage... Vous n'étiez point si sauvage, dans le temps, avec madame d'Ingrande!

GUY. *Il se met à marcher de long en large, les mains dans ses poches.* — Ce n'était pas la même chose.

DIANE, *s'accoudant sur la chaise longue.* — Ah! oui... Elle était irrésistible, celle-là; tandis que moi...

GUY, *marchant toujours.* — Allons! pas tant de malice! Vous savez bien que vous avez fait dix fois plus de victimes que madame d'Ingrande.

DIANE. — Seulement, elle réalisait mieux que moi votre type idéal ; voilà ce que vous voulez dire? Mon Dieu ! ces choses-là ne se discutent point.

GUY, *s'arrêtant devant madame de Limeuil, et s'animant à mesure qu'il parle.* — Madame d'Ingrande n'approche pas de votre beauté ; de votre esprit, encore moins. Quant à l'élégance et au charme naturel, je ne vous compare même pas l'une à l'autre. Chacun de vos mouvements est une grâce. Vous êtes plus qu'une femme séduisante : vous êtes la séduction.

DIANE, *étonnée.* — Ah !

GUY. *Sans entendre, il laisse tomber ses bras d'un air découragé, regarde dans le vide devant lui, et murmure, comme se parlant à lui-même.* — Malheureusement... !

DIANE, *l'observant.* — Il y a un *mais*? Vous avez découvert en moi quelque monstruosité physique ou morale qui vous glace?

GUY, *s'asseyant dans le fauteuil et tisonnant.* — Si j'avais découvert... ce que vous dites, croyez-vous que j'aurais patronné, comme j'ai fait, la candidature de mon meilleur ami?

Plus qu'un ami ! Je ne connais pas de nom pour exprimer le dévouement que j'ai pour ce brave cœur.

DIANE, *très animée, prenant la pose assise.* — Bon ! Nous y voilà encore ! Mais, je vous prie, laissons là monsieur d'Oncieux et veuillez m'expliquer pourquoi vous avez dit tout à l'heure *(L'imitant)* : « Malheureusement !... »

GUY. — Si vous comptez guérir votre migraine en mettant vos nerfs dans cet état... !

DIANE. — Le meilleur moyen de les calmer, c'est de me répondre.

GUY. — Je ne sais même plus ce que je voulais dire. Nous en étions à madame d'Ingrande...

DIANE. — Et vous ajoutiez en parlant de moi : « Ce n'est pas la même chose. »

GUY. — Soyez tranquille. S'il y a une différence entre vous deux, elle n'est point à son avantage.

DIANE. — Si, puisqu'elle vous subjuguait, tandis que je suis pour vous « un bon camarade ».

GUY, *se levant.* — Par exemple, ceci est prodigieux ! Me voilà, maintenant, obligé d'être amoureux de vous !

DIANE, *se levant.* — Non ; mais vous êtes obligé de me dire quelle raison spéciale vous avez de ne pas l'être.

GUY. — Eh bien ! je suis amoureux de vous, là ! Êtes-vous contente ?

DIANE. — Pas de mots en l'air. Tout à l'heure, après une tirade flatteuse sur mon compte, vous avez dit *(L'imitant)* : « Malheureusement ! » Qu'est-ce que cela signifie ? Répondez, ou tout est fini entre nous.

GUY. — Si quelqu'un vous entendait, il pourrait croire qu'il y a quelque chose de commencé.

DIANE. — Adieu, monsieur de Lustrac ! Si vous partez en voyage, emmenez votre ami, votre incomparable *(Avec moquerie.)* Roger d'Oncieux.

GUY, *se laissant tomber dans le fauteuil avec un geste de lassitude.* — Eh !... C'est lui, justement...

DIANE, *frappant du pied.* — Encore !...

GUY. — Mais, sapristi ! puisque vous voulez que je parle, donnez-moi le temps de m'expliquer. *(Diane se rassied.)* Roger vous aime à la folie. *(Elle hausse les épaules.)* — Ce n'est

pas ma faute, n'est-ce pas? — Il est d'une timidité et d'une modestie ridicules. — Ce n'est pas ma faute non plus? Et, avec cela, jaloux ... comme tous ceux qui aiment.

DIANE. — Il s'y prend tôt pour être jaloux! Et alors?

GUY. — Alors, sachant que vous me permettez de vous voir souvent...

DIANE. — Oh! bien, si cela doit lui faire plaisir, je peux vous donner un certificat, comme quoi vous n'avez jamais marché sur ses brisées.

GUY. — N'empêche qu'il s'est mis martel en tête. J'ai vu le moment où il aurait fallu me couper la gorge avec lui.

DIANE. — Massacre bien inutile! Et alors?

GUY. — Alors, j'ai fait ce que vous auriez fait à ma place. — Je lui ai juré, sur l'honneur, que... que je serai toujours un frère pour vous.

DIANE, *outrée, mais se contenant.* — Vraiment? Vous avez fait cela? *(Un silence.)* Eh bien! politesse pour politesse. Vous pourrez lui dire tout à l'heure, de ma part, que, selon toute apparence, je serai toujours une sœur pour lui.

GUY. — Je ne pourrai pas lui faire la commission ce soir : il est chez lui, à la campagne.

SCÈNE III

LES MÊMES, LA FEMME DE CHAMBRE.

LA FEMME DE CHAMBRE. *Elle entre et présente à sa maîtresse une lettre sur un plateau.* — Le courrier de madame la comtesse.

DIANE, *prenant la lettre et la posant sur le guéridon.* — Bien ! *(La femme de chambre fait mine de se retirer.)*

GUY, *à part.* — C'est de lui, peut-être. *(Haut, à madame de Limeuil.)* Vous ne demandez pas une lampe ?

LA FEMME DE CHAMBRE. — A l'instant, monsieur le marquis.

DIANE, *sévèrement.* — Monsieur le marquis me permettra de vous dire devant lui, mademoiselle, que vous êtes à mon service et non pas au sien. Vous apporterez la lampe quand je sonnerai.

LA FEMME DE CHAMBRE, *à part, après avoir considéré les deux autres personnages d'un air de pitié.* — C'est pourtant d'y voir clair qui leur manque, à ces deux-là. Et c'est sur moi que madame détend ses nerfs! Oh! les maîtres! *(Elle sort.)*

SCÈNE IV

GUY, DIANE.

GUY, *après un silence.* — Vous n'êtes pas curieuse de voir qui vous écrit?

DIANE, *à part.* — Avec quel plaisir je le battrais! *(Haut, tâtant la lettre dans tous les sens.)* Votre cœur ne vous le dit pas? *(Ironiquement.)* C'est LUI! C'est le seul être que vous aimez au monde, c'est Roger d'Oncieux!

GUY. — Comment le savez-vous?

DIANE. — Oh! soyez tranquille, ce n'est pas mon cœur... Je sens le cachet sous mes doigts. Votre ami est le seul homme en France qui se serve encore de cire pour fermer ses lettres.

GUY. — J'espère que vous voudrez bien me

donner de ses nouvelles, avant que je vous quitte.

DIANE, *ironiquement.* — Quoi! vous ne le voyez pas tous les jours!

GUY. — J'ai eu l'honneur de vous dire qu'il est chez lui, à la campagne. Depuis son départ, il ne m'a pas écrit.

DIANE, *de même.* — Alors, je comprends vos angoisses. Nous allons les calmer. Sonnez pour qu'on éclaire. *(Il presse le bouton.)* Mais, d'abord, veuillez répondre à une dernière question... de simple étude psychologique. *(Après avoir préparé sa phrase.)* Depuis que vous travaillez au bonheur d'un autre, — Dieu sait avec quel noble désintéressement, — vous n'avez pas... regretté une seule fois... de ne point travailler pour votre compte? *(M. de Lustrac s'assied dans le fauteuil et reprend les pincettes. Au même instant, la femme de chambre apporte une lampe, la pose sur le guéridon, baisse le store de la glace sans tain et se retire, tout cela pendant un silence.)* Allons! répondez. Je vous promets de ne plus vous fatiguer jamais avec ma psychologie.

GUY, *tisonnant toujours.* — Eh bien, voilà

une question! Vous ferez sagement de ne pas la poser à tout le monde.

DIANE. — Mais d'abord, je ne puis la poser qu'à vous, qui êtes seul dans ce cas. Ensuite, croyez-vous que je resterais une demi-heure avec « tout le monde, » dans un salon à peine éclairé? Qu'est-ce vous disiez vous-même, tout à l'heure? C'est précisément parce que vous n'êtes pas tout le monde, que vous m'intéressez et que je vous étudie. Je tâche de découvrir en quoi vous êtes moins... mettons moins bête que les autres. Allons! j'écoute.

GUY, *après un court silence.* — Je vais vous répondre par un apologue. Vous passez tous les jours dans la rue de la Paix. En voyant les saphirs et les perles à la devanture des bijoutiers. songez-vous à les mettre dans votre poche?

DIANE, *avec conviction.* — Ah! ça, oui, par exemple!

GUY, *cachant son trouble sous un ton de galanterie banale.* — Allons! Mon apologue tourne contre moi. Il était mal choisi, d'ailleurs, car les pierres les plus précieuses sont faites pour votre beauté, tandis que je serais le dernier

des fous d'élever mon rêve jusqu'à la comtesse de Limeuil, tout serment à part.

DIANE, *d'abord très sérieuse, puis affectant de rire.* — C'est bien : me voilà fixée. Mon Dieu! quel joli madrigal!... Ah! ah! ah!... Et quelle modestie!... Ah! ah! ah!... C'est à mourir de rire... *(Sa voix change, et elle se met à sangloter dans son mouchoir. M. de Lustrac, éperdu, la contemple en se faisant violence pour ne pas tomber à ses pieds.)* Je vous demande pardon. *(Elle s'essuie les yeux rapidement.)* Cette maudite migraine m'a mis les nerfs dans un état...! Et puis voilà ce que c'est que de causer « entre chien et loup. » *(Elle tend à Guy la lettre qu'elle vient de recevoir.)* Tenez, mon ami, prenez vous-même les nouvelles qui vous intéressent. *(M. de Lustrac hésite.)* Oh! il n'y a pas d'indiscrétion. Vous êtes son confident... et mon frère. Allons, lisez!

GUY, *lisant tout haut.* — « Madame, quand vous recevrez ces lignes, je ne serai plus... » *Il s'interrompt brusquement.*

DIANE, *effrayée.* — Grand Dieu ! il s'est tué ?

GUY, *très troublé.* — Non. *(Il continue à lire*

tout bas, et, subitement, tombe aux genoux de madame de Limeuil.) Oh ! Diane ! comme je vous aime !... et comme il y a longtemps !...

DIANE, *confondue.* — Vous m'aimez ?... Vous ?

GUY. — Elle ne le voyait pas !

DIANE, *très simplement, un peu bas.* — J'avais cru le voir, plus d'une fois. Mais, depuis un instant, j'étais certaine de m'être déçue. Quand on fait de si belles phrases, c'est qu'on a le cœur parfaitement libre.

GUY, *couvrant de baisers la main de madame de Limeuil.* — Et voilà ce qui vous a fait pleurer ! Oh ! chères larmes !

DIANE, *retirant sa main.* — Vous perdez la tête, monsieur ! Vous oubliez la devanture du bijoutier, c'est-à-dire vos serments à Roger d'Oncieux.

GUY, *se relevant, et reprenant la lecture de la lettre.* — Écoutez ce qu'il écrit :

« Quand vous recevrez ces lignes, je ne serai » plus en France. Dans la solitude où je me » suis enfermé, j'ai pu réfléchir, et j'ai vu » clair. Vous ne m'aimerez jamais, parce que » vous en aimez un autre. Lustrac vous dira

» le nom de cet homme heureux. Pauvre ex-
» cellent ami! Je lui écris par le même cour-
» rier pour lui rendre certaine parole qu'il
» m'a donnée... » *(Pendant cette lecture, madame de Limeuil s'est levée et s'est approchée de M. de Lustrac, pour lire en même temps que lui. Aux derniers mots, il passe doucement son bras autour de la taille de la jeune femme.)*

DIANE, *le repoussant avec indignation.* — Monsieur! Qui vous permet?...

GUY, *retombant aux genoux de madame de Limeuil.* — Oh! Diane! je vous aime tant!... Pardonnez-moi!

DIANE. — Jamais! jamais je ne vous pardonnerai... de n'avoir pas manqué à votre serment!

GUY. — Ma chère femme bien-aimée!

Le rideau tombe.

FIN

TABLE

MON ONCLE ALCIDE. 1

PAUVRE TANTE! 53

POMPON 65

LA PERLE NOIRE 95

NOS PAYSANS 107

SANS TARE. 115

UNE ORIGINALE 131

DOIT-ON LA RENDRE? 153

MON PERROQUET. 173

HISTOIRE DE REVENANT. 191

CONTRE-MINE 207

MONSIEUR LE DUC 227

C'EST MON COUSIN. 249

GUÉRIN ET C^ie^ 267

VOUÉ AU BLANC 287

FOUR IN HAND 303

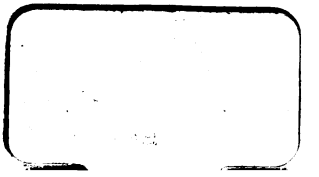
ENTRE CHIEN ET LOUP, comédie en un acte 317

PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX, 20, RUE BERGÈRE. — 8864-4-92.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

Format grand in-18, à 3 fr. 50 le volume.

	vol.
RENÉ BAZIN	
La Sarcelle bleue.....	1
VICTOR DU BLED	
La Société française avant et après 1789.....	1
DUC DE BROGLIE	
Marie-Thérèse, impératrice.....	2
MADAME E. CARO	
Fruits amers.....	1
EUGÈNE DELARD	
Les Dupourquet.....	1
OCTAVE FEUILLET	
Honneur d'artiste.....	1
A. GENNEVRAYE	
Pour l'honneur !.....	1
GYP	
Mariage civil.....	1
LUDOVIC HALÉVY	
Karikari.....	1
PIERRE LOTI	
Fantôme d'Orient.....	1
JEAN D'OC	
Marius Véha.....	1
J. RICARD	
Moumoute.....	1
JEANNE SCHULTZ	
Jean de Kerdren.....	1
JULES SIMON ET GUSTAVE SIMON	
La Femme du vingtième siècle.....	1
MAURICE SPRONCK	
Jacques Bernys.....	1
EDMOND TARBÉ	
Le Crime d'Auteuil	1
LÉON DE TINSEAU	
Faut-il aimer ?.....	1
L. THOUVENEL	
Épisodes d'histoire contemporaine.....	1

Paris. — Imprimerie A. Delafoy, 2, rue Auber.

DEC 24 1906
MAR 11 1910
DUE APR 10 1922
DUE JUL 10 1922